

Cahier 251 - Le Cercle Ernest Renan

Fondé en 1949 par Prosper ALFARIC

Professeur d'Histoire des Religions à l'Université de Strasbourg

Et Georges Ory

Anciens présidents :

Madame Jannick Soisson-Roux, Prosper Alfarc,
Georges Ory, Guy Fau, Jean Magne, André Brisset

Membres d'honneur : Francis PERRIN (✚) ; Yves COPPENS, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences ; Jean-Claude PECKER, professeur honoraire au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences ; Emmanuel LEROY-LADURIE, historien, professeur au Collège de France, administrateur général de la Bibliothèque Nationale ; Paul ANXIONNAZ, ancien ministre, Professeur Louis ROUGIER (✚) ; Jean MAGNE, Docteur en Histoire des Religions - Licencié en Philosophie (✚).

<p>Adhésion comprenant le service des cahiers : France et départements d'outre-mer : 40 Euros Pays de l'Union européenne et territoires d'outre-mer : 47 Euros Pays d'Europe hors de l'Union Européenne : 55 Euros Autres continents : 62 Euros A adresser : 67, boulevard des Invalides – 75007 - Paris</p>

L'année comptable allant du 1^{er} Janvier au 31 Décembre, toute adhésion en cours d'année, avant le 30 Septembre, entraîne automatiquement l'envoi des Cahiers publiés depuis le début de l'année.

Nous prions nos adhérents de régler leur cotisation avant le 15 Janvier. Les adhésions survenant durant le quatrième trimestre sont considérées comme portant sur l'année suivante.

Réunions du Cercle : Une réunion, comprenant une conférence, a lieu tous les mois à partir de Septembre jusqu'à Juin tous **les 3èmes jeudis de chaque mois, à 17 heures, à l'Hôtel de l'Industrie 4, place Saint Germain des Prés – 75006 Paris, salle des trois Consuls – 1^{er} étage...**

Si des adhérents de province désirent recevoir une invitation personnelle à nos conférences, il suffit qu'ils en fassent la demande à :

Monsieur Jean-Claude Dubreuil - Secrétaire du Cercle Ernest Renan
93, cours Paul Doumer – 17100 - Saintes.

secretaire.renan@laposte.net

On peut se procurer ces conférences au prix de 8 Euros franco
au Cercle Ernest Renan 67, boulevard des Invalides - 75007 - Paris

<p>Ce numéro des Cahiers du Cercle Ernest Renan a été composé par les soins de membres de l'association – Cercle Ernest Renan – Siège social : 52 avenue de Paris – 94200 Vincennes.</p>
--

Président : Monsieur Guy Rachtel - 67, boulevard des Invalides – 75014 Paris

FR. ISSN 008.0098.

« Quant aux personnes qui ont besoin, dans l'intérêt de leur croyance, que je sois un ignorant, un esprit faux, un homme de mauvaise foi, je n'ai pas la prétention de modifier leur avis. Si cette opinion est nécessaire au repos de quelques personnes pieuses, je me ferais un véritable scrupule de les désabuser. »

Ernest Renan

Les opinions exprimées dans les articles des Cahiers le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Le Cercle Ernest Renan, refusant tout dogmatisme et estime que nul ne possède la Vérité, mais se doit de la rechercher, se fait un devoir de publier des textes qui reflètent les points de vue les plus divers et parfois opposés. Il n'y a pas chez nous de censure. Les seules « doctrines » dont peut se targuer notre Cercle sont la recherche de la connaissance dans la tolérance et la remise en question permanente des opinions admises. Il reprend à son profit l'antique formule de Pyrrhon rapportée par Plutarque : « Εν τοις ἀδηλοῖς ἐπεχω » « Dans le doute je suspends mon jugement. »

<http://www.cercleernestrenan.org>

SOMMAIRE

Un avatar du paganisme (suite)	5
Chapitres XVI	
Pierre Soisson	
Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne	25
Guy Rchet	
L'Homme, ce que j'en sais ou ce que j'en crois	49
André Lama	
Léon X et la fable du Christ	79
Enrico Tuccinardi	
Simple billet	117
Guy Rchet	
Les livres :	
Christian BOUCHET, B.A. – BA Occultisme	120
Bernard Blandre	

Bureau en exercice du Cercle Ernest Renan

Présidents d'honneur :

Mme Jannick SOISSON-ROUX
Docteur en Philosophie
Ancien président

Président :

M. Guy RACHET
Écrivain

Vice-président – Responsable des conférences mensuelles :

M. Ferdinand FERRAND

Secrétaire Général :

M. Jean-Claude DUBREUIL

Trésorier : Mme Liliane LAPLAINE

Gestionnaire du site Internet :

M. Philippe SAIDANI

Membres du bureau – Conseillers à la Rédaction :

Mme Jannick SOISSON-ROUX
M. Peter FARREN
M. Pierre DANE
M. Bruno ALEXANDRE

**UN AVATAR DU PAGANISME :
UN CHRIST NOMME JESUS – (SUITE)**

2ème PARTIE

LES EVENEMENTS DE LA VIE DE JESUS

DANS LES EVANGILES CANONIQUES

CHAPITRE XVII

LA PASSION

Penchons-nous maintenant sur la partie de plus dramatique de l'histoire de Jésus : sa passion et sa mort. C'est là qu'apparaît l'essentiel du mystère chrétien. Georges Ory signale qu'un certain nombre de critiques estiment que le récit de la Passion a constitué tout d'abord un texte isolé, indépendant des évangiles. Ceux-ci auraient été construits à rebours à partir de la passion ou bien auraient été incorporés à cette partie qui aurait servi de conclusion. Ce point de vue est séduisant : on sent en effet une unité dans le récit de la Passion et de la mort de Jésus qui fait totalement défaut au récit de la vie publique du Christ chrétien.

Mais examinons d'abord les différentes phases de ces journées dramatiques telles que les relatent les évangiles canoniques.

LE COMLOT

Matthieu indique qu'au moment où les princes des prêtres et les anciens complotent l'arrestation de Jésus, le Grand-Prêtre - ou Souverain Sacrificateur - est Caïphe. Plus tard, quand Jésus va comparaître devant le Sanhédrin¹, Matthieu cite nommément Caïphe.

¹ *Évangile de Matthieu*, XXVI, 3.

On sait encore avec précision que celui-ci fut Grand-Prêtre de 18 à 36. Ni Marc, ni Luc ne le nomme : ils parlent seulement du Souverain Sacrificateur. Mais la présence d'Anne (Ananias ou Ananius) en tant que Grand-Prêtre est impossible, car il ne l'était plus depuis longtemps.

TRAHISON DE JUDAS²

Cette trahison, rapportée par les trois synoptiques, est illogique. Pourquoi Judas trahit-il ? Pour de l'argent ? On ne voit pas en quoi les autorités religieuses de Jérusalem, voulant arrêter et condamner Jésus, ont besoin qu'un de ses compagnons le trahisse. D'après toutes les scènes décrites dans les évangiles, Jésus doit être assez connu physiquement et son enseignement a été assez public - il aurait été jusqu'à rosser les marchands du Temple à coups de fouet - pour que, si ces autorités ont quelques chose à lui reprocher, elles le fassent facilement arrêter et juger sans avoir besoin de l'intervention de Judas. Autrement dit, on va jeter trente pièces d'argent par la fenêtre, ce qui tendrait à prouver que la réputation d'hommes d'affaires avisés dont jouissent les Juifs est usurpée.

PREPARATION DE LA PAQUE

D'après Marc, les disciples demandent à Jésus : « Où veux-tu que nous allions te préparer le repas de la Pâque ? » alors « il envoya deux de ses disciples et leur dit : allez à la ville, un homme portant une cruche d'eau vous rencontrera : suivez le là où il entrera, dites au maître de la maison : où est la salle où je mangerai la Pâque avec mes disciples ? Il vous montrera une salle haute aménagée et toute prête... » Même récit chez Luc. Matthieu ne dit pas exactement la même chose : « ... les disciples vinrent dire à Jésus : où veux-tu que nous te préparions le repas de la Pâque ? Il répondit : allez à la ville, chez Untel et dites lui : le Maître dit : mon temps est proche, c'est chez toi que je célébrerai la Pâque ».

Donc, après son entrée triomphale à Jérusalem, Jésus et ses compagnons en sont ressortis puisqu'il dit : « Allez à la ville... ». En

² *Évangiles de Marc*, XIV, 10-11 ; *Matthieu*, XXVI, 14-16 ; *Luc*, XXVII, 3-6.

outré, suivant Matthieu, Jésus semble connaître le “restaurateur”, ce qui est étonnant puisque, d'après les synoptiques, il n'est jamais allé à Jérusalem avant le jour où il y a fait son entrée triomphale, c'est à dire trois jours auparavant. Comme il semble qu'il en soit reparti aussitôt, il est étonnant qu'il ait désigné un hôte bien défini. Notons également le qualificatif de Maître que s'octroie Jésus. Serait-ce la traduction du rabbi araméen ?

LA CENE³

Quand Jésus consacre le vin, les paroles rapportées par Marc sont : « Ceci est mon sang (le sang) de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour le pardon des péchés ». Certains manuscrits, chez Marc comme chez Matthieu, portent, au lieu d'“alliance”, “nouvelle alliance”, ce qui est différent suivant qu'il s'agit de l'Alliance entre Iahvé et le peuple juif ou de la Nouvelle Alliance chrétienne. Chez Luc, le texte porte toujours, dans tous les manuscrits Nouvelle Alliance.

L'interpolation du mot “nouvelle” est flagrante dans certains textes de Marc ou de Matthieu : ces deux auteurs sont encore imprégnés de judaïsme - ce sont les deux plus anciens synoptiques - et, dans leur esprit, il s'agit de l'alliance promise par Dieu au peuple d'Israël. Alors que, pour Luc, ou pour les interpolateurs romanisés, écrivant plus tard et reflétant encore en partie la tendance anti-judaïque de Marcion, les termes “nouvelle alliance” viennent normalement sous leur plume.

Jean ne fait aucune mention de la consécration du pain et de vin. Il est le seul évangéliste canonique, par contre, à signaler le lavement des pieds.

A la fin du repas, Jésus prédit à Pierre qu'il le reniera trois fois. Mais chez Jean, il désigne le traître avec précision : « En vérité, en vérité je vous le dis, l'un de vous me livrera. Les disciples se regardaient les uns les autres et se demandaient de qui il parlait. Un de ses disciples, celui que Jésus aimait, était couché à table près de Jésus. Simon Pierre lui fit signe et lui dit : demande qui est celui dont il parle. Et ce disciple se pencha sur la poitrine de Jésus et lui dit : Seigneur, qui

³ *Évangiles de Marc*, XIV, 16-31 ; *Matthieu*, XXVI, 20-35 ; *Luc*, XXII, 14-21 ; *Jean*, XIII, 1-38.

est-ce ? Jésus lui répondit : c'est celui pour qui je tremperai le morceau et à qui je le donnerai. Il trempa le morceau et le donna à Judas, fils de Simon l'Isariote. Dès que (Judas eût reçu) le morceau, Satan entra en lui. Jésus lui dit : ce que tu fais, fais le vite »⁴. Chez Marc et Matthieu, Jésus se contente de dire que le traître sera celui qui met la main au plat avec lui.

Il est étonnant qu'après cette révélation, aucun des apôtres n'ait demandé des explications à Judas et l'ait laissé tranquillement.

Mais il y a plus important :

La Cène, telle que la décrivent les évangiles, est-elle bien un repas de Pâque ? Il est surprenant, si c'est le cas, qu'aucun d'eux ne fasse mention nulle part des cinq caractéristiques de ce repas rituel juif :

- le pain sans levain,
- les herbes amères,
- l'agneau rôti,
- les quatre coupes de vin,
- la cinquième coupe, dite "coupe d'Élie".

Jean, par ailleurs, est affirmatif : il ne s'agit pas, pour lui, d'un repas pascal, puisqu'il écrit : « Avant la fête de Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde au Père, Jésus... pendant le repas, alors que le diable avait déjà mis au cœur de Judas, fils de Simon, de le livrer... »⁵, ce qu'il confirme par la suite en écrivant « De chez Caïphe, ils emmenèrent Jésus au prétoire afin de ne pas se souiller et de pouvoir manger la Pâque »⁶ Ce texte montre que le repas de Pâque n'avait pas encore eu lieu quand les Juifs emmenèrent Jésus au prétoire, puisqu'ils l'emmenèrent là pour ne pas se souiller et pouvoir manger la Pâque. Donc le repas de la Pâque n'avait pas encore eu lieu lorsque Jésus fut emmené devant Pilate.

Un peu plus loin, le même évangéliste dit encore, alors que Jésus vient d'expirer : « C'était le préparation et pour ne pas laisser les corps en croix pendant le sabbat... »⁷. Cela nous amène à penser que, d'après Jean, la Passion ne s'est pas déroulée à la veille de Pâque, mais à la veille d'un sabbat ordinaire, ce qui explique qu'aucun des quatre évangélistes ne parlent des éléments rituels du repas pascal.

⁴ *Évangile de Jean*, XIII, 27.

⁵ *Ibidem*, XIII, 1.

⁶ *Ibidem*, XVIII, 18.

⁷ *Ibidem*, XIX, 31.

Par contre, si nous examinons soigneusement les faits et gestes de Jésus, pendant la Cène, tels qu'ils nous sont rapportés, tout fait penser à un rituel juif qui accompagne le repas du début du sabbat. Après l'office du vendredi soir, à la synagogue et avant le repas en commun, le chef de famille récite le Kaddish (sanctification du sabbat) sur une coupe de vin qui symbolise la bénédiction de Iahvé. Ensuite il bénit le pain spécial du sabbat : la halla, en récitant une action de grâce. C'est exactement ce que fait Jésus : « Pendant qu'ils mangeaient Jésus prit du pain et après dit la bénédiction... il prit ensuite une coupe ; et après avoir rendu grâce... »⁸ ; « Jésus prit du pain et après avoir dit la bénédiction... il prit ensuite une coupe ; et après avoir rendu grâce... »⁹ ; « ... ensuite il prit du pain et après avoir rendu grâce... de même il prit la coupe et après avoir rendu grâce ... »¹⁰. De même, on lit chez Paul : « Le Seigneur Jésus dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâce... »¹¹.

La manière de faire de Jésus correspond, nous le répétons, à un rituel d'ouverture de sabbat et plus particulièrement même à un rituel propre aux Esséniens de Qumrân.

GETHSEMANI¹²

Les récits de Marc et de Matthieu sont à peu près concordants. Luc, à son habitude, en rajoute : « ... en proie à l'angoisse, il pria plus instamment et sa sueur devint comme des grumeaux de sang qui tombaient à terre ». Certains manuscrits omettent ce passage. L'imagination a des limites ! La nuit passée sur le Mont des Oliviers rappelle étrangement le texte de Zacharie : « Ses pieds se placeront en ce jour là sur le Mont des Oliviers qui est vis à vis de Jérusalem, du côté de l'Orient »¹³.

⁸ *Évangile de Marc*, XIV, 22-24.

⁹ *Évangile de Matthieu*, XXII, 26-27.

¹⁰ *Évangile de Luc*, XXII, 19-20.

¹¹ *1 Corinthiens*, XI, 24-26.

¹² *Évangiles de Marc*, XIV, 32-50, *Matthieu*, XXVI, 36-46 ; *Luc*, XXII, 39-46 ; *Jean*, XVIII, 1.

¹³ *Zacharie*, XIV, 4.

ARRESTATION DE JESUS¹⁴

Entre les quatre évangélistes apparaissent de très nettes variantes : les trois synoptiques signalent le baiser de Judas ; Jean n'en parle pas : chez lui, c'est Jésus qui s'avance vers les gardes et leur dit : « Qui cherchez-vous ? »¹⁵.

Matthieu écrit : « Un de ceux qui étaient là tira l'épée, frappa le serviteur du Souverain Sacrificateur et lui emporta l'oreille »¹⁶. Même version chez Matthieu et Luc. Mais, chez Jean, c'est Simon-Pierre qui frappe le serviteur et lui coupe une oreille, précisément l'oreille droite. Il précise même le nom de la victime : Malchus¹⁷ - nom sans rapport avec l'araméen -. Toujours chez Jean : « Jésus dit à Pierre : remets ton épée au fourreau »¹⁸. Aucune référence à cet ordre chez Marc, alors que chez Matthieu, Jésus dit à celui qu'il a frappé : « Remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée », ce qui est en contradiction complète avec ce qu'il a précédemment affirmé : « Que celui qui n'a point d'épée vende son manteau pour en acheter une »¹⁹. Chez Luc, un miracle s'ajoute à la scène : « Mais Jésus prit la parole et dit : tenez-vous là ! Puis il touche l'oreille de cet homme et le guérit »²⁰. Comment peut-on penser que, devant une guérison aussi extraordinaire, trois évangélistes sur quatre restent muets ? Il semble en outre fort étonnant que Pierre ou l'un des disciples se promène couramment armé d'une épée...

De plus, comment un tel miracle n'aurait-il pas ému les gardes venus l'arrêter, le serviteur du Grand-Prêtre (que faisait-il d'ailleurs en ces lieux ?) au point de les faire hésiter à appréhender Jésus. Mais tout le monde a l'air de considérer la repousse immédiate d'une oreille coupée comme un phénomène des plus courants...

¹⁴ Marc, XIV, 32-50 ; *Matthieu*, XXVI, 36-54 ; *Luc*, XXI, 39-51 ; *Jean*, XVII, 1-10.

¹⁵ *Évangile de Jean*, XVIII, 4.

¹⁶ *Évangile de Matthieu*, XIV, 47.

¹⁷ *Évangile de Jean*, XVIII, 10.

¹⁸ *Ibidem*, XVIII, 11.

¹⁹ *Évangile de Luc*, XXII, 24.

²⁰ *Ibidem*, XXII, 51.

Outre les versions différentes des divers évangélistes, constatons l'illogisme en ce qui concerne la trahison de Judas. Nous avons déjà fait remarquer que beaucoup, et particulièrement la police du Temple devaient connaître Jésus, si tant est qu'il se soit manifesté en prêchant dans le Temple ou sur la place publique de Jérusalem. Lui-même fait remarquer que tout le monde le connaît dans la Ville sainte : « Vous êtes venus, comme après un brigand, avec des épées et des bâtons. J'étais tous les jours avec vous dans le Temple et vous n'avez pas mis la main sur moi »²¹ ; « J'étais tous les jours parmi vous, j'enseignais dans le Temple, et vous ne vous êtes pas saisis de moi »²² ; « J'étais tous les jours assis dans le Temple, j'enseignais, et vous ne vous êtes pas saisis de moi »²³. En quoi les gardes auraient-ils eu besoin de Judas pour leur désigner Jésus ? Les autorités religieuses auraient pu le faire reconnaître par n'importe qui et économiser ainsi trente deniers. D'autre part, là encore, les synoptiques se contredisent sans en éprouver la moindre gêne : en effet, les trois répliques de Jésus que nous venons de citer semblent indiquer qu'il est resté très longtemps ou très souvent à Jérusalem. Or aucun de ces trois auteurs ne signale d'autres séjours dans la Ville Sainte que celui qu'il y fait juste avant sa passion, sauf en ce qui concerne Luc qui a évoqué l'épisode de Jésus enfant parlant dans le Temple.

Ensuite, chez Marc et Matthieu, Jésus évoque les prophéties : « Mais c'est afin que les Écritures soient accomplies »²⁴ ; « Comment donc s'accompliraient les Écritures d'après lesquelles il doit en être ainsi »²⁵. Chez Luc, aucune références aux Écritures : Jésus dit simplement : « Mais c'est ici votre heure et le pouvoir des ténèbres »²⁶. Rapprochons les termes “pouvoir des ténèbres” avec le vocabulaire gnostique. Chez Jean, rien.

²¹ *Ibidem*, XXII, 52-53.

²² *Évangile de Marc*, XIV, 49.

²³ *Évangile de Matthieu*, XXVI, 55.

²⁴ *Évangile de Marc*, XIV, 49.

²⁵ *Évangile de Matthieu*, XXVI, 51.

²⁶ *Évangile de Luc*, XXII, 53.

RENIEMENT DE PIERRE

Il est rapporté par les quatre évangélistes. Mais, chez Marc, Pierre renie trois fois Jésus et le coq chante deux fois : « Aussitôt, pour la seconde fois le coq chanta »²⁷. Chez Matthieu et chez Luc, le coq ne chante qu'une fois. Chez Jean, Pierre ne renie que deux fois Jésus et le coq chante une fois seulement. D'autre part, chez Luc, le reniement se passe en présence de Jésus : « Le Seigneur se retourna et regarda Pierre »²⁸, et avant la comparution devant le Sanhédrin. Chez Marc et chez Matthieu, le reniement a lieu en dehors de la présence de Jésus, alors qu'il est en train de comparaître devant le Sanhédrin. Chez Jean, le reniement a lieu, en dehors de la présence de Jésus, mais après sa comparution devant Anne et Caïphe, ou pensant ; le texte est imprécis.

JESUS DEVANT LE SANHEDRIN

Les principales différences, concernant cet épisode, entre les quatre évangélistes sont :

1 - Chez Marc et Matthieu, le Sanhédrin tient deux séances²⁹. Chez Luc une seule³⁰. Jean ne parle pas de Sanhédrin, mais dit seulement que Jésus fut amené d'abord devant Anne qui le renvoya à Caïphe³¹. On ne voit pas à quel titre Anne peut interroger Jésus, n'ayant plus aucun rôle officiel à cette époque.

2 - Marc ne désigne pas le Souverain Sacrificateur par son patronyme. Cependant c'est lui qui interroge. Chez Luc, aucun nom propre et c'est « le collège des anciens du peuple, les principaux sacrificateurs et les scribes »³² qui interrogent Jésus.

²⁷ *Évangile de Marc*, XIV, 62.

²⁸ *Évangile de Luc*, XXII, 61.

²⁹ *Évangiles de Marc*, XIV, 53-65 et XV, 1; *Matthieu*, XXVI, 57-67, et XXVII, 1-2.

³⁰ *Évangile de Luc*, XXII, 66 .

³¹ *Évangile de Jean*, XVIII, 12 et 24.

³² *Évangile de Luc*, 22-66.

3 – « Es-tu le Christ, le fils du Dieu béni ? Jésus répondit : je le suis »³³ lit-on dans Marc. On ne peut être plus formel. « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le fils de Dieu, Jésus lui répondit : tu l'as dit »³⁴. C'est nettement moins affirmatif, car il est possible de traduire “c'est toi qui l'a dit”. Luc est précis : « Ils dirent : si tu es le Christ, dis le nous. Jésus leur répondit : si je vous le dis, vous ne me croirez point et si je vous interroge, vous ne répondrez point... Tous dirent : tu es donc de fils de Dieu ? et il répondit : vous le dites, je le suis »³⁵.

Ce dialogue ne paraît pas répondre à une réalité historique. En effet, Caïphe ne peut pas demander à Jésus s'il est “fils de Dieu”, ce qui aurait été dans la bouche du Grand-Prêtre un blasphème. Cette expression ne correspond en outre à aucune conception judaïque, mais caractérise parfaitement le vocabulaire des gnostiques et des chrétiens hellénisés, comme Paul ou l'auteur principal du quatrième évangile. Jésus, en tant que juif, pouvait se qualifier de “serviteur de Iahvé”. Il faut dire que le mot hébreu *ebed* qui signifie “serviteur” se traduit souvent en grec par *païs* qui, comme le latin *puer*, signifie soit “enfant” soit “serviteur”. Le rédacteur évangélique est passé facilement de *païs* (enfant) au mot *uios* qui signifie aussi enfant, mais dans le sens de “fils”. D'où “serviteur de Dieu”, partant “enfant de Dieu”, donc “fils de Dieu”.

Mais la notion de “fils de Dieu” est proprement païenne et courante dans les religions à mystères.

Notons également, en passant, que l'on a traduit en grec le mot hébreu *messiah* qui signifie messie, envoyé par *chrestos* qui signifie “le bon”, “l'aimable” et qui est le surnom de toutes les divinités à mystères. Les deux mots recouvrent des notions totalement différentes et leur confusion a fait naître un magnifique contresens.

Mais reprenons les textes évangéliques ;

Pour Jean, le Souverain Sacrificateur interroge Jésus sur son enseignement. Jésus répond : « J'ai parlé ouvertement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue ou au Temple, où tous les Juifs s'assemblent et je n'ai parlé de rien en secret. Pourquoi m'interrogés-

³³ Évangile de Marc, XIV, 61.

³⁴ Évangile de Matthieu, XXVI, 63-64.

³⁵ Évangile de Luc, XXII, 67-70.

tu ? demande à ceux qui m'ont entendu de quoi j'ai parlé... »³⁶. Donc, chez le quatrième évangéliste, aucune affirmation par Jésus ni de sa divinité, ni de son messianisme. Jean passe d'ailleurs complètement sous silence ce qui a pu être dit lors de l'entrevue de Jésus et de Caïphe. Il se contente de signaler : « Alors Anne l'envoya lié à Caïphe le souverain sacrificateur... De chez Caïphe ils emmenèrent Jésus au prétoire »³⁷. Dans a version de Jean, on ne voit pas pourquoi Jésus pourrait être condamné puisqu'il n'a pas "blasphémé" en affirmant sa divinité. C'est ce qui ressort de la suite du récit puisque, mis en présence de Jésus, Pilate demande aux Juifs : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? Ils lui répondirent : si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. Sur quoi Pilate leur dit : prenez-le vous-même et jugez-le suivant votre loi. Les Juifs lui dirent : il ne nous est pas permis de mettre quelqu'un à mort »³⁸. Et, au verset suivant, Jean indique naïvement le pourquoi de toute cette comédie : « C'était afin que s'accomplisse la parole que Jésus avait dite pour indiquer de quelle mort il devait mourir »³⁹. L'évangéliste fait référence à ce qu'il a écrit antérieurement : « Et moi, quand j'aurai été levé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. Il disait cela pour indiquer de quelle mort il devait mourir »⁴⁰.

4 - Pour Marc : « Ils le condamnèrent comme passible de mort »⁴¹. Cela ne veut pas exactement dire que le Sanhédrin condamne Jésus à mort. Mais on peut estimer que cette nuance intervient sous la plume du rédacteur pour montrer que Pilate avait seul le droit de vie et de mort⁴². Matthieu confirme d'ailleurs : « ils répondirent : il est

³⁶ *Évangile de Jean*, XVIII, 20-21.

³⁷ *Ibidem*, XVIII, 24.

³⁸ *Ibidem*, XVIII, 30.

³⁹ *Ibidem*, XVIII, 32.

⁴⁰ *Ibidem*, XII, 32-33.

⁴¹ *Évangile de Marc*, XIV, 64.

⁴² Ce qui est très discuté, car les Juifs pouvaient parfaitement exécuter un de leurs concitoyens dans le cas d'un crime relevant de leur droit. La preuve en est de l'affaire de la femme adultère, que les Juifs s'approprièrent à lapider quand Jésus intervient en sa faveur.

passible de mort »⁴³. Luc ne parle pas de condamnation à mort par le Sanhédrin, il se contente de remarquer : « ils dirent : qu'avons-nous encore besoin de témoignages ? Nous l'avons entendu nous-mêmes de sa bouche »⁴⁴. Chez Jean, aucune allusion à une condamnation à mort par Anne qui renvoie Jésus chez Caïphe qui, lui, ne parle pas non plus de condamnation à la peine capitale. Il le renvoie à Pilate. Il est curieux aussi de constater que ce dernier évangéliste ne fait pas siéger Caïphe au Sanhédrin, alors qu'il est pourtant Grand Sacrificateur.

En fait, si l'on s'en rapporte à une lecture attentive des textes évangéliques canoniques, on s'aperçoit que ni le Sanhédrin, ni Hérode, ni Pilate ne condamnent précisément Jésus. Les motifs qui auraient pu entraîner une telle condamnation apparaissent d'ailleurs contradictoires et anormaux.

5 - Chez Marc et Matthieu, à la réponse de Jésus, le Grand-Prêtre déchire ses vêtements, devant l'horreur du blasphème. Chez Luc, comme chez Jean, personne ne déchire quoi que ce soit.

6 - Chez Marc et Matthieu, Jésus est frappé, après sa comparution devant le Sanhédrin, et on lui crache au visage. Chez Luc, Jésus est frappé avant sa comparution. Chez Jean, il est giflé par un garde au cours de son interrogatoire par Anne.

Tout cela montre bien des différences quant aux récits sur le déroulement d'un fait au point que l'on peut s'interroger sur sa réalité. D'autant plus, qu'un tel procès, devant le Sanhédrin, se déroulant, comme l'affirment les évangélistes, est difficile à envisager, ce tribunal ne se réunissant pas durant la Pâque. Qui plus est, pendant la nuit du 14 au 15 de Nissan, aucun Juif n'avait le droit de quitter sa demeure où il venait de prendre le repas pascal. Comment envisager, alors, que les plus hautes autorités religieuses de Jérusalem aient pu ainsi violer le Loi juive ? Nous aimerions également savoir comment les évangélistes ont pu être au courant de ce qui s'était passé durant les débats du Sanhédrin siégeant à huis-clos, alors qu'ils s'étaient tous sauvés au moment de l'arrestation de Jésus. Il semble que seul Pierre ait rodé autour du tribunal.

Jean signale, contrairement aux trois autres évangélistes canoniques, que « Simon-Pierre ainsi qu'un autre disciple suivaient Jésus. Ce

⁴³ *Évangile de Matthieu*, XXVI, 66.

⁴⁴ *Évangile de Luc*, XXII, 71.

disciple était connu du Souverain-Sacrificateur et il entra avec Jésus dans la cour du Souverain-Sacrificateur ; mais Pierre se tenait dehors, près de la porte. L'autre disciple, connu du Souverain Sacrificateur sortit, parla à la gardienne de la porte et fit entrer Pierre »⁴⁵. On a l'impression que l'auteur de ce passage, certainement postérieur aux trois autres textes évangéliques relatant les mêmes faits, a voulu rectifier les contradictions et les incohérences qu'il rencontrait dans les synoptiques et tenté d'introduire un semblant de logique dans le déroulement des événements. Mais on ne voit pas pour autant ce disciple - connu du Souverain-Sacrificateur - ou Pierre aurait pu savoir ce qui se passait dans la salle où siégeait le tribunal puisqu'il est bien indiqué qu'ils n'étaient entrés que dans la cour. Il y a tout lieu de considérer que les gardes qui se tenaient également dans cette cour étaient là pour interdire l'accès de la salle d'audience où, contrairement à nos modernes palais de justice, on n'entrait pas comme dans un moulin.

REMORD ET SUICIDE DE JUDAS

Cette épisode n'est rapporté que par Matthieu⁴⁶ : Judas jette les trente deniers, prix de sa trahison, dans le Temple et va se pendre. Les principaux sacrificateurs ne veulent pas remettre dans le trésor du Temple « le prix du sang »⁴⁷. Aussi achètent-ils avec cet argent le champ d'un potier qu'ils destinent à l'inhumation des étrangers. C'est là la copie quasi-conforme d'une prophétie que Matthieu cite sous la forme suivante, en l'attribuant à Jérémie, alors qu'elle est de Zacharie : « Ils ont pris les trente pièces d'argent, la valeur de celui qui a été estimé par les fils d'Israël ; et ils les ont donnés pour le champ du potier, comme le Seigneur l'avait ordonné »⁴⁸.

En fait, le texte de Zacharie est : « Ils pesèrent (pièces) d'argent pour mon salaire. L'Éternel me dit : jette le au potier, ce prix magnifique auquel ils m'ont estimé ! Je pris les trente (pièces) d'argent et je les

⁴⁵ *Évangile de Jean*, XVIII, 15-18.

⁴⁶ *Évangile de Matthieu*, XXVII, 3-9.

⁴⁷ *Ibidem*, XXVII, 6.

⁴⁸ *Ibidem*, XXVII, 9.

jetai dans la maison de l'Éternel pour le potier »⁴⁹. Peut-être que Matthieu a confondu ce passage de Zacharie avec certains versets de Jérémie où il est également question de potier et de champ acheté : « Voici que Hanaméel, fils de ton oncle Challoum, va venir auprès de toi pour te dire : achète mon champ qui est à Anatoth, car tu as droit de rachat pour l'acquérir. Et Ananoth, fils de mon oncle, vint auprès de moi selon la parole de l'Éternel dans la cour de la prison et il me dit : achète mon champ qui est à Anatoth... J'achetai de Hanaméel, fils de mon oncle, le champ qui est à Anatoth et je lui pesai l'argent, dix-sept sicles d'argent... »⁵⁰. Quoi qu'il en soit, on est obligé de constater qu'outre l'erreur sur l'auteur biblique, Matthieu reproduit le texte de ce qu'il veut faire passer pour une prophétie s'appliquant aux événements qu'il relate d'une manière complètement différente de la réalité.

il est intéressant de comparer l'exposé que Matthieu nous donne du remord et du suicide de Judas, ainsi que de la destinée des trente deniers d'argent, avec un passage des Actes des Apôtres : « En ces jours-là, Pierre se leva au milieu des frères - le nombre des personnes réunies était d'environ vingt - et il dit : frères, il fallait que s'accomplisse l'Écriture dans laquelle le Saint-Esprit, par la bouche de David, a parlé d'avance de Judas, devenu le guide de ceux qui se sont saisis de Jésus. Il était compté parmi nous et avait obtenu part à ce même ministère. Après avoir acquis un champ avec le salaire de son crime, cet homme est tombé en avant, s'est brisé par le milieu, et toutes ses entrailles se sont répandues. La chose a été si connue de tous les habitants de Jérusalem que ce champ a été appelé dans leur langue Hakeldamah, c'est à dire le champ de sang »⁵¹.

Ainsi, d'après Matthieu, Judas, ayant rendu l'argent de sa trahison aux sacrificateurs, ceux-ci achètent un champ destiné à l'inhumation des étrangers. Cela après que Judas se soit suicidé en se pendant. Mais, d'après Pierre, si nous en croyons les Actes des Apôtres, c'est Judas qui aurait acheté ce champ, mais il ne se serait pas suicidé, mais aurait été victime d'un accident puisque, tombant en avant, il se serait cassé en deux tronçons, répandant toutes ses entrailles. Pierre

⁴⁹ *Zacharie*, XI, 12-13.

⁵⁰ *Jérémie*, XXXII, 7-9.

⁵¹ *Actes des Apôtres*, I, 15-19.

semble, en cette occurrence, posséder un sens très relatif de l'anatomie humaine.

Il est également curieux que Pierre emploie l'expression : « La chose a été si connue de tous les habitants de Jérusalem que ce champ a été appelé dans leur langue... » la langue des habitants de Jérusalem, l'araméen, ne serait donc pas la langue de Pierre ? Bizarre... bizarre...

Toute cette histoire de Judas relève de la plus haute fantaisie, chacun la racontant à sa manière, la version des Actes étant complètement infantile.

Mais on peut établir un parallèle entre les faits rapportés par les évangélistes et l'histoire du roi David - à qui le Pierre des Actes des Apôtres semble attribuer le don de prophétie - ce que fait Georges Ory dans son ouvrage *Analyse des origines chrétiennes* en écrivant : « C'est parce que David est sorti de chez lui pendant la nuit de Pâque, fut poursuivi par ses ennemis et trahi par son conseiller Ahitofel et se rendit au Mont des Oliviers que Jésus, ayant à reproduire ce précédent de son ancêtre, sortit la nuit de Pâque, fut trahi par Judas et ait monté sur la même colline »⁵²

JESUS DEVANT PILATE

Cet épisode est rapporté par les quatre canoniques⁵³.

Pour Marc, Jésus comparait devant Pilate qui lui demande s'il est le roi des Juifs. Acquiescement de Jésus. Pilate propose aux Juifs de relâcher soit Jésus, soit un criminel du nom de Barrabas - nom qui signifie "fils du père" - suivant la coutume de la veille de Pâque. A l'instigation des principaux sacrificateurs, la foule réclame la condamnation de Jésus et l'élargissement de Barrabas.

Chez Matthieu, même récit, mais l'évangéliste fait intervenir la femme de Pilate - qu'un évangile apocryphe, celui de Nicodème, appelle Claudia Procula, et qui fut canonisé par les Églises grecque et éthiopienne -. Elle demande à son époux la grâce de Jésus : « Ne te mêle pas de l'affaire de ce juste, car aujourd'hui j'ai beaucoup

⁵² Georges ORY, *op. Cit.*, p. 52.

⁵³ *Évangiles de Marc*, XIV, 2-15 ; *Matthieu*, XXVII ; 11-26 ; *Luc*, XXIII, 1-6 ; *Jean*, XVIII, 28-40.

souffert en songe à cause de lui »⁵⁴. On peut se demander comment l'évangéliste peut bien être au courant des conversations privées entre Pilate et son épouse...

Mais, devant la foule qui exige la libération de Barrabas, Pilate ordonne la crucifixion après avoir déclaré : « Je suis innocent du sang de ce juste. Cela vous regarde »⁵⁵. Et tout le peuple de répondre : « Que ce sang retombe sur nous et sur nos enfants »⁵⁶.

Luc, comme souvent en ajoute. Les anciens et les sacrificateurs accusent Jésus : « Nous avons trouvé celui-là qui incitait notre nation à la révolte, empêchait de payer l'impôt à César et se disait lui-même Christ-roi »⁵⁷. On sent que l'évangéliste a voulu montrer la duplicité des Juifs puisqu'il nous a conté auparavant, durant son récit de la prédication de Jésus, que celui-ci avait justement recommandé de rendre à César ce qui appartenait à César ce qui appartenait à César et à Dieu ce qui était à Dieu - notons ici la tendance anti-judaïsante du rédacteur de ce passage de l'évangile de Luc -. Il se peut également que l'auteur des versets précédents concernant l'impôt dû à César ne soit pas le même que celui de ce passage de la Passion et qu'il ait ajouté l'épisode de l'impôt, toujours dans le même but anti-judaïsant. Nous estimons, pour notre part, que ces deux textes, dus ou non au même auteur, ont été tardivement ajoutés au texte primitif de l'évangile de Luc, à un moment où l'Église se détache de ses influences judaïsantes et tente de trouver les faveurs des autorités politiques romaines ainsi que de nouveaux adeptes dans le milieu romain.

Ensuite Pilate, toujours d'après l'évangile de Luc apprend de Jésus, en l'interrogeant, qu'il est Galiléen. Il le renvoie alors à Hérode (Antipas) sous prétexte qu'il relève de sa juridiction. L'évangéliste ajoute : « Ce même jour Pilate et Hérode devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant »⁵⁸. En toute logique, on ne voit pas la raison de cette réconciliation brusquée !... Pilate propose alors aux Juifs le marché : Barrabas ou Jésus ? Réponse : Relâchez Barrabas.

⁵⁴ *Évangile de Matthieu*, XXVII, 19.

⁵⁵ *Ibidem*, XXVII, 24.

⁵⁶ *Ibidem*, XXVII, 25.

⁵⁷ *Evangile de Luc*, XXIII, 1-2.

⁵⁸ *Ibidem*, XXIII, 12.

Pilate interroge alors à nouveau Jésus qui lui répond que son royaume n'est pas de ce monde, réponse tout à fait propre à rassurer le Romain s'il avait craint une quelconque ambition politique de son interlocuteur.

Voyons les différences entre les diverses versions des évangélistes :

1 - Chez Marc et Luc, Barrabas est un émeutier coupable d'un meurtre. Chez Matthieu c'est un "prisonnier fameux". Chez Jean, c'est un "brigand".

2 - La phrase « Que son sang (retombe) sur nous et nos enfants » qui a été si souvent évoquée pour expliquer l'anti-sémitisme du monde chrétien ne se trouve que chez Matthieu.

3 - Seul Luc fait accuser Jésus par les Juifs d'incitation à la révolte et au non-paiement de l'impôt.

4 - Seul Matthieu fait entrer en scène l'épouse de Pilate.

5 - Seul Luc fait comparaître Jésus devant Hérode.

6 - Seul Matthieu signale que Pilate se lave les mains.

Il faut dire que l'attitude de Pilate, telle que la décrivent les évangiles canoniques, concorde très mal avec ce que nous savons de ce haut fonctionnaire romain énergique et plutôt brutal, si nous nous en référons aux témoignages de Josèphe et de Philon d'Alexandrie. Encore une invraisemblance : si Barrabas est un émeutier condamné pour meurtre - on a dit un zélote ou un sicaire -, comme s'il est un "prisonnier fameux", son crime relève de la justice romaine. Comment peut-on envisager qu'un responsable politique romain, ayant en charge le maintien de l'ordre, relâche un "terroriste" en révolte contre l'autorité romaine pour envoyer au supplice un pauvre bougre qui n'a aucune activité politique, qui veut rendre à César ce qui est à César ? Même si cet illuminé se prétend "roi des Juifs", il n'a jamais entrepris aucune action ni ne s'est livré à une quelconque propagande dans les but de récupérer ce fameux trône. On a prétendu que Pilate avait agi sous la pression des autorités religieuses de Jérusalem. Ce n'est pas admissible de la part d'un préfet romain de mépriser de cette manière les ordres impériaux qui disposaient que les administrateurs de province disposant du jus gladii (droit du glaive) ne devaient jamais s'incliner devant les pressions de la foule désireuse de faire condamner un innocent ou relâcher un coupable. Le rédacteur de cet épisode de la Passion ignore les premiers éléments du droit administratif romain.

En outre, le caractère autoritaire de Pilate est confirmé par l'évangile de Jean qui conte l'anecdote suivante : « Pilate fit aussi un écriteau qu'il plaça sur la croix. Il y était inscrit : Jésus de Nazareth, le roi des Juifs... les principaux sacrificateurs dirent à Pilate : N'écris pas : le roi des Juifs. Pilate répondit : ce que j'ai écrit, je l'ai écrit⁵⁹. On ne voit donc guère Pilate se laisser intimider par une foule de Juifs et quelques prêtres du temple, quand on sait, de plus, qu'après avoir gouverné pendant dix ans la Judée (de 26 à 36) il fut révoqué, d'après Josèphe, par le légat de Syrie Vitellius, pour avoir fait preuve d'une trop grande brutalité contre les insurgés samaritains de Tyrathaba.

Autre anomalie : Jean signale que « les principaux sacrificateurs répondirent (à Pilate) : nous n'avons de roi que César ». Une telle phrase est impensable dans la bouche de Juifs pieux, comme le sont les « principaux sacrificateurs », des Sadducéens, qui ne reconnaissent déjà que contraints et forcés l'autorité des Iduméens. Un tel propos aurait été un blasphème.

Enfin, il n'a jamais existé à Jérusalem la coutume de relâcher un prisonnier en l'honneur de la Pâque. Cette coutume avait droit de cité à Babylone : chaque année, lors de la fête du dieu Mardouk, on mettait en liberté un condamné à mort et on tuait à sa place l'homme qui représentait le dieu. Plus tard, on substitua une image à la victime.

Encore une autre anomalie : le Symbole des Apôtres qui a servi à la rédaction du Symbole de Nicée, porte, dans sa plus ancienne rédaction : « *crucifixus sub Pontio Pilato et sepultus* », soit « a été crucifié sous Ponce-Pilate et enseveli », alors que, dans sa forme postérieure et définitive, on lit : « *passus sub Pontio Pilato, crucifixus mortuus* », ce qui signifie : « a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et (a été) enseveli ». Il convient de remarquer que, dans le premier texte, Jésus a été crucifié sous Ponce-Pilate, alors que, dans le second, il a souffert sous Ponce-Pilate et a été crucifié ensuite. Et le Symbole de Nicée porte : « *Crucifixus etiam pro nobis ; sub Pontio Pilato passus et sepultus est* », soit : « Il a même été crucifié pour nous ; il a souffert et a été enseveli sous Ponce Pilate ». Ici, la souffrance sous Ponce-Pilate est mentionnée après le crucifiement. Il n'est aucunement précisé la responsabilité de Pilate dans la mort de Jésus, ce qui est étonnant si l'on s'en réfère aux

⁵⁹ *Évangile de Jean*, XIX, 19-22.

évangiles. Rappelons que le Symbole des Apôtres qui date du début du IV^{ème} siècle ne fut reconnu par l'Église franque qu'à partir du IX^{ème} siècle et par l'Église d'Espagne seulement au XI^{ème}. C'est d'ailleurs l'addition du « filioque », obtenu sous l'influence de Charlemagne au synode d'Aix la Chapelle, qui déclancha en partie le Grand Schisme d'Orient en 1054.

Finalement, il est tout à fait possible de rapporter la condamnation de Jésus, telle qu'elle est contée variablement par les évangélistes à la simple illustration des paroles d'Isaïe : « Certes ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé... mais il était transpercé à cause de nos crimes, écrasé à cause de nos fautes. Le châtement qui nous donne la paix est (tombé) sur lui et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris »⁶⁰ et aux versets d'Ézéchiel : « Et toi, couche-toi sur le côté gauche, mets-y la faute de la maison d'Israël. Quand tu auras achevé ces jours, tu te coucheras sur le côté droit, et tu porteras la faute de la maison de Juda pendant quarante jours... Tu tourneras ta face et ton bras nu vers Jérusalem assiégée et tu prophétiseras contre elle »⁶¹. L'ennui est que ces textes, à l'époque où ils furent composés, s'appliquaient à tout autre chose qu'à la passion de Jésus.

LA FLAGELLATION

Elle est signalée par Marc en ces termes : « Et, après avoir fait battre Jésus de verges, il le livra pour être crucifié »⁶². Même exposé chez Matthieu. Chez Luc, aucune allusion à la flagellation. Chez Jean, Pilate fait flageller Jésus, mais ne le livre pas tout de suite aux bourreaux pour la mise à mort ; il le présente en piteux état à la foule - c'est le célèbre *ecce homo* - pour tenter de l'attendrir. Quant à la couronne d'épines et au manteau de pourpre, s'ils sont signalés par Marc, Matthieu et Jean, Luc, par contre, n'en dit rien.

Il faut à propos de cet épisode, se rapporter à Michée : « Avec le bâton on frappe sur la joue le juge d'Israël »⁶³. De même, dans Isaïe :

⁶⁰ *Isaïe*, LIII, V.

⁶¹ *Ézéchiel*, IV, 4-7.

⁶² *Évangile de Marc*, XV, 15.

⁶³ *Michée*, IV, 14.

« J'ai livré mon dos à ceux qui le frappèrent » et « Je n'ai pas dérobé mon visage aux outrages et aux crachats »⁶⁴. Et encore : Et l'Éternel a fait retomber sur lui la faute de nous tous. Il a été maltraité, il s'est humilié et n'a pas ouvert la bouche, semblable à l'agneau qu'on mène à la boucherie »⁶⁵.

LE ROSEAU

Marc écrit : « ... et ils lui frappèrent la tête avec un roseau »⁶⁶. Pour Matthieu : « Et ils lui mirent un roseau dans la main droite »⁶⁷. Et « ils crachaient sur lui, prenaient le roseau et le frappaient sur la tête »⁶⁸. Chez Jean, pas de roseau... Cet épisode est à rapprocher des textes d'Isaïe que nous venons d'évoquer plus haut et sont copiés sur eux, avec translation sur le sort de Jésus.

Chez Jean, un luxe de détails à propos de l'entrevue de Pilate et de Jésus et de la minable mascarade imposée à celui-ci : là encore l'évangéliste tente de montrer que Pilate a tout fait pour sauver la vie de l'accusé. On entrevoit, bien que moins marquée, cette même tendance chez Luc⁶⁹.

⁶⁴ *Isaïe*, L, 6.

⁶⁵ *Ibidem*, LIII, 7.

⁶⁶ *Évangile de Marc*, XV, 19.

⁶⁷ *Évangile de Matthieu*, XXVII, 29.

⁶⁸ *Ibidem*, XXVII, 30.

⁶⁹ Il est assez amusant de noter que, durant des siècles, l'Église a attribué la quasi-totale responsabilité du "décide" aux Juif. Or, depuis la dernière guerre mondiale qui a vu les persécutions nazies contre les juifs, l'Église, dans un souci avoué d'œcuménisme, est revenue sur cette accusation et tend de plus en plus à attribuer la responsabilité de la crucifixion de Jésus à Pilate dont elle montre de plus en plus une image "fascisante"...

Vient de paraître dans

LES JEUDIS DU CERCLE

La conférence n° **133**

LES TROUBADOURS ET LA NAISSANCE
DE LA LYRIQUE EUROPÉENNE

Par Guy RACHET

Les troubadours et les poètes méridionaux ont chanté leurs chansons dans une langue unifiée, une langue littéraire utilisée par tous les poètes lyriques du sud de la France. Le terme plus couramment utilisé pour désigner la langue des troubadours est occitan, ou, mieux encore, lemozi, le parler du Limousin, lequel est tout proche de la langue du premier troubadour.

On peut voir dans ces chansons l'une des premières manifestations littéraires d'une langue européenne moderne.

L'auteur va ainsi dresser une histoire du phénomène « troubadour » et de l'amour courtois. Il va nous faire sentir combien ce XIIe siècle méridional est original et riche en potentialités. Original par la liberté de mœurs et de créativité que représente la littérature troubadouresque, mais aussi par l'apparition d'une lyrique qui renoue avec l'antique lyrique gréco-romaine à travers la tradition latine, et ceci dans une langue nouvelle, une langue vernaculaire née du mariage de la latinité et de la germanité.

Vous pouvez acquérir cette conférence pour 8 euros franco

Auprès du

CERCLE ERNEST RENAN
67, boulevard des Invalides
75007 - Paris

CE QUE LA CULTURE DOIT AUX ARABES D'ESPAGNE

GuyRachet (guyrchet@noos.fr)

« *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne* » : tel est le titre de la traduction française d'un ancien livre de Juan Vernet, sans doute remis à la vente car la première édition date de 1985. En effet, ceux qui, comme moi, sont inscrits à *Price Minister* (un moyen incomparable, avec *Amazon*, pour se procurer des livres introuvables ou récents en langues étrangères) ont dû récemment recevoir, d'une façon renouvelée, une invitation à acquérir cet ouvrage : ce que j'ai fait.

Juan Vernet, professeur de philologie de l'université de Barcelone (selon ce qui nous est confié sur la quatrième de couverture) est connu dans le monde des spécialistes pour ses travaux sur l'Espagne musulmane. Son « essai » est traduit de l'espagnol par Gabriel Martinez-Gros. Personnellement, j'aurais tendance à remercier M. Martinez-Gros, d'avoir mis à la portée d'un « large » public, cette perle de la littérature arabe qu'est le *Collier de la Colombe* d'Ibn Hazm (sa traduction porte le titre de : *De l'amour et des amants*, ce qui n'est jamais que le sous-titre arabe de l'ouvrage : *Tawq al-hamâma fi-l-ulfa wa-l-ullâf*). Cependant, si je ne me trompe (mais même si je me trompe mon erreur ne change rien à mon propos), M. Martinez-Gros s'est joint au groupe d'universitaires compagnons de route de l'islam qui ont signé une pétition stalinienne contre le livre, critiquable sans doute, mais si juste par bien des aspects, de Sylvain Gouguenheim, Aristote au Mont Saint-Michel, ce qui est a priori inquiétant quant à son objectivité et son ouverture à la discussion ou à la critique.

De fait, le parti-pris de notre traducteur apparaît déjà dans la traduction du titre original : *La culture hispano-arabe en Orient et en Occident*. Parler de la « civilisation hispano-arabe en Orient et en Occident » a un sens et laisse supputer le programme de l'auteur, savoir que la civilisation de ce que les arabes appellent al-Andalous a rayonné sur l'islam oriental aussi bien que sur l'Occident chrétien.

Alors que le titre en français n'a déjà aucun sens : de quelle culture s'agit-il ? De celle des pommes de terre ? De la culture/civilisation mondiale ? Évidemment, sous l'ambiguïté du terme, notre auteur n'entend que la civilisation de l'Europe occidentale dite chrétienne. Car il se range trop visiblement, aux côtés de Juan Vernet, dans les rangs de ces compagnons de route qui soutiennent avec la servilité obligée de pitoyables dhimmis que Nous devons tout aux Arabes et à l'islam, que sans eux, comme certains perroquets ignares que j'ai épinglés dans mon livre toujours en attente d'éditeur sur les Racines de notre Europe le déclarent avec une assurance qui frise le ridicule, sinon l'imbécillité, nous nagerions toujours dans les ténèbres de la barbarie gothique (pauvres cathédrales elles aussi qualifiées de gothiques et qui pourtant témoignent non seulement d'une incomparable originalité architecturale mais donnent la preuve de connaissances techniques prodigieuses aussi bien en maçonnerie, en taille de la pierre, qu'en maîtrise de la fabrication du verre et des vitraux historiés, lesquels sont complètement ignorés du monde musulman, etc. ! Mais il est vrai que d'aucuns ont tenté de faire croire que l'Occident devait aussi aux Arabes nos cathédrales romanes et gothiques (et notre auteur compte parmi eux, voir les pages 277-278 concernant « l'art »), et même les sculptures qui ornent si abondamment leurs façades : le culot, la mauvaise foi, la sottise profonde des islamomanes est sans limite, d'une profondeur abyssale, tout autant que leur ignorance, car c'est trop ignorer la continuité architecturale gallo-romaine qui se poursuit pendant les périodes mérovingienne et surtout carolingienne, alors que les architectes du monde islamique, lesquels étaient souvent des chrétiens, doivent à peu près tout à l'architecture byzantine.

Dans son prologue (de l'édition espagnole qui date de 1974) Juan Vernet rappelle que l'Islam, qui reçut les savoirs de l'Antiquité, « les réélabora et les accrut (sic) de nouveaux apports décisifs – l'algèbre et la géométrie pour ne citer qu'un (sic car ils sont deux) exemple ; de l'arabe ils passèrent à l'Occident grâce aux traductions en latin et en langues romanes (?) et débouchèrent sur le majestueux déploiement scientifique de la Renaissance. » (p. 13). Car il faut rappeler que pour les islamophiles, les pauvres barbares chrétiens d'Occident doivent même ce qu'on appelle la Renaissance, à l'apport Arabe. On fait évidemment l'impasse sur tous les savants byzantins (fuyant les assauts sanglants des barbares turcs ottomans) et italiens

qui ont ouvert à partir de la fin du XIV^e siècle des écoles d'enseignement du grec tout en apportant en Europe occidentale tous ces manuscrits grecs de toute cette multitude d'œuvres originales d'auteurs restés inconnus ou ignorés des traducteurs en arabe : d'Homère et Hésiode à Apollonius de Rhodes et Théocrite, d'Eschyle à Aristophane, d'Hérodote et Thucydide à Polybe et Plutarque, etc. sans oublier, tous les philosophes et moralistes grecs que les arabes ont ignorés ou à peine connus par quelques bribes (présocratiques, stoïciens, épicuriens, sceptiques...), et, évidemment, tout l'apport des premiers « archéologues » italiens qui vont nous faire retrouver sur le terrain les antiquités romaines et bouleverser complètement nos conceptions de deux arts interdits par les censeurs islamiques, la peinture et la sculpture qui vont remplir de merveilles nos palais, nos places publiques et nos musées, ces derniers, inventés par les Grecs, étant restés totalement étrangers au monde musulman. Adonc, lorsque M. Vernet parle de l'algèbre et de la trigonométrie selon la citation que je viens de donner, on ose tout d'abord supposer que notre auteur ne retire pas aux Grecs l'invention de ces deux disciplines (ce qui a été froidement fait par les « commissaires » de la trop fameuse expositions sur « l'âge d'or de la civilisation arabe »), et on suppose qu'il entend seulement que les musulmans n'ont fait que perfectionner ces instruments mathématiques. Or, pour ce qui concerne l'algèbre, il cite deux fois Diophante, à qui on doit l'invention de ce qu'on a par la suite appelé l'algèbre : une première fois pour nous dire (p. 95) que « certains problèmes d'indétermination qui apparaissent dans les œuvres des mathématiciens arabes du 10^e siècle ne se trouvent pas chez Diophante », et une seconde fois (p. 138) pour nous apprendre (ce qui est faux) qu'il aurait écrit un traité sur les méthodes de calcul des Égyptiens. Quant à la trigonométrie il écrit sans sourcilier que : « son origine paraît purement arabe » ! Or le premier potache hellénisant sait qu'Ératosthène (v. 284-192 avant notre ère), l'un des directeurs de la Bibliothèque d'Alexandrie a calculé le périmètre de la Terre en utilisant un système géométrique préfigurant la trigonométrie intégrée comme science dans les mathématiques par Hipparque quelques décennies plus tard. Et si tout simplement on ouvre le volume II des textes des mathématiciens grecs de la Loeb Collection (*Selection illustrating the History of Greek Mathematics*, Londres et Harvard University) on pourra voir que les pp. 407 à 463 sont

consacrées aux textes grecs concernant la trigonométrie, dans lesquels évidemment, l'essentiel revient à Ptolémée et à Ménélas. On pourra aussi accéder directement aux textes grecs de Diophante sur l'algèbre de la page 512 à la p. 561. Il est vrai qu'on ne s'étonnera plus d'un si grossier oubli (ou ignorance ?) après avoir lu cet acte de modestie (ou de vérité) de Juan Vernet qui reconnaît (p. 15) que « l'auteur, toujours partial, aveuglé même, si on veut, par le texte qu'il achève d'écrire est mauvais juge de lui-même. » Partial et aveuglé : c'est bien ce qu'on peut dire de nos universitaires inquisiteurs qui ne cessent de marteler que nous devons tout, ou presque, à l'islam, au risque d'être taxé d'islamophobie (savante, il est vrai) si l'on ose mettre en question un tel dogme.

Les premières pages du livre de Juan Vernet concernent la naissance et l'expansion de l'islam. On pourrait contester quelques mots déplacés : p. 17, Mahomet n'a pas été « expulsé » de Taïf (une ville dans la montagne au sud de la Mecque où les riches Mecquois avaient des vergers et des vignes où ils passaient les mois chauds), il en est parti parce que personne ne voulait le recevoir ; l'envoi d'ambassadeurs à Byzance, Perse et Abyssinie par le Prophète semble être une invention tardive de sorte qu'on peut fortement douter qu'Isidore de Séville ait pu être au courant de cette « Révélation » comme le suppose Vernet ; et comment parler d'un « royaume » qu'aurait instauré Mahomet (p. 18) car l'état théocratique qu'il avait imposé en ralliant une partie des tribus de la péninsule arabique après l'occupation de la Mecque, n'a jamais prétendu être un « royaume ». Déclarer que le Coran (p. 18) est « l'unique source contemporaine et authentique qui nous informe de la vie du Prophète » est déjà téméraire car il est maintenant établi que la rédaction définitive du Coran remonterait même au début de l'époque abbasside soit plus d'un siècle après la mort du Prophète, mais ajouter que : « il montre à l'analyse que Muhammed avait acquis par un moyen quelconque, une idée des fractions égyptiennes, du théorème de Pythagore, et d'autres connaissances d'un niveau relativement élevé, » relève de la fantaisie ou plutôt du phantasme. Réduire l'état de dhimmi, lequel est celui de tous les conquis qui voulaient conserver leur religion, au devoir d'acquitter « un impôt particulier, assez léger » et parler d'une simple « tutelle légale », c'est se moquer du monde et minimiser au maximum les contraintes odieuses de la dhimmitude qui réduisaient les non musulmans à un

état qu'on a pu comparer à celui des serfs de la société féodale, sans oublier l'esclavage, à peu près ignoré de notre Moyen Âge. Présenter comme une « promenade militaire » (p. 20, comme d'ailleurs le font avec la plus grande mauvaise foi la majorité des dits historiens compagnons de route) la conquête sanglante de l'Afrique du Nord qui prit plus d'un demi-siècle de raids militaires et de massacres (voir l'historien arabe des conquêtes, soit le *Kitâb Futûh al-Buldan* de Baladhuri et les chroniques chrétiennes de l'époque), me paraît quelque peu « léger ». Il serait facile de multiplier ce genre de remarques tant ces approximations, ces vues rapides, abondent dans tout le livre, ce qui contraste d'ailleurs avec de longs et pesants développements destinés à exalter l'avancée du monde islamique sur le plan culturel (dont on amplifie les effets et les réalités, car ces savoirs ne concernent finalement qu'une infime élite intellectuelle) face à ces pauvres chrétiens (et pourquoi pas crétiens ?) d'Occident.

Cependant, qu'on me pardonne cet excursus, mais je ne peux laisser passer l'un de ces solécismes, sans doute dû au traducteur, dont l'origine se trouve dans la « francisation » de formes anglo-saxonnes qui appauvrissent de plus en plus notre vocabulaire : vous savez, les « en charge de » (*in charge of*) qui a définitivement remplacé chargé de, responsable de, etc., le sommet étant atteint par « en capacité » (en anglais *in the capacity of* a le sens de avoir qualité ou caractère pour... comme *in charge of* a le sens d'avoir la garde de...) pour « être capable », « être susceptible de », etc. Ici, il s'agit du mot « dédié » qui a remplacé définitivement consacré (serait-ce un effet pervers de la laïcisation de notre vocabulaire ?) De sorte que dédier qui à l'origine concernait un livre ou une chanson qu'on dédiait à quelqu'un, s'est généralisé pour se substituer à consacrer, vouer, destiner, sanctionner etc. même pour les églises jadis consacrées à un saint ou une sainte. Mais ici notre traducteur a surclassé tous nos perroquets des médias car, à propos du médecin al-Harriri (p. 41) il nous apprend que ce personnage s'est « dédié » totalement à la médecine... Voilà qui est surenchérir sur le psittacisme qui sévit à tous les niveaux de notre société.

Donc en poursuivant la lecture je lis avec surprise que, peut-être saisi par je ne sais quel prurit de franchise, notre auteur reconnaît qu'il « est vrai qu'à diverses occasions, on vit brûler des livres et persécuter des savants dans l'Espagne musulmane » (p. 37) et on, songe aussitôt (sans que Vernet ne nous donne de telles précisions)

aux œuvres d'Ibn Hazm (à commencer par son *Collier de la colombe*) qui ont été brûlées sur une place de Cordoue ou à Averroès qui a failli être mis à mort, a dû faire amende honorable et finalement s'exiler au Maroc. Mais afin de justifier ces si tolérants musulmans, Vernet se hâte de rappeler (dans la même page) que « Aristarque de Samos fut accusé d'impiété pour avoir défendu le système héliocentrique ». En réalité c'est Aristarque qui a posé l'hypothèse du système héliocentrique. Quant à l'accusation d'impiété qui a été à plusieurs reprises portée contre certains penseurs à Athènes, il faut préciser que ces accusations avaient avant tout un caractère politique, qu'elles étaient le fait d'un simple individu (en cette occurrence un certain Cléanthe, à en croire Plutarque qui rapporte cette anecdote) et qu'elle portait rarement à conséquence : ces défenseurs de la religion étaient similaires à nos modernes associations dont je tairai les sigles, qui s'érigent en tribunaux pour juger des opinions ou des propos qui leurs déplaisent. Aucun rapport donc, avec les tribunaux inquisitoriaux du christianisme et les fatwas des musulmans. Et précisons que ce genre de procès ne semble avoir été pratiqué qu'à Athènes, et ils étaient inconnus dans l'Alexandrie des Ptolémée. Ce qui nous montre que même dans des démocraties comme celle d'Athènes, il y a toujours des imbéciles, des fanatiques, des tartuffes, même si ce genre d'individu se rencontre surtout dans les pays où sévissent les religions monothéistes. Cependant, notre auteur fait l'impasse sur tous les massacres ou pogroms que connut l'Espagne musulmane.

Autre énormité qu'on est en droit de s'étonner de trouver sous la plume de quelqu'un censé être un « médiéviste ». Page 306 il parle d'artifices littéraires qui s'affirmeraient dans la littérature occidentale à partir de la Renaissance par suite du « développement de l'Humanisme et de la redécouverte des littératures latine et grecque. » Quoi ! le Moyen Âge occidental n'aurait donc pas connu la « littérature latine » ! Alors qu'on sait que, contrairement aux jeunes musulmans qui apprenaient à lire dans le Coran et ne pouvaient commencer d'autres études qu'à partir de dix ans ou plus encore, dès l'institution des écoles carolingiennes, et même plus tôt, l'enseignement était fondé essentiellement sur les anciens auteurs latins, en application du trivium et du quadrivium directement transmis de l'Antiquité à travers Boèce et Martianus Capella.

Permettez-moi ici de citer quelques passages de mon livre sur les *Racines de l'Europe*.

« Gerbert d'Aurillac (940-1003) a, de son côté, enseigné à l'ombre de la cathédrale de Reims dont il a été évêque entre 991 et 998, année où il fut nommé archevêque de Ravenne avant de monter peu après sur le trône pontifical sous le nom de Sylvestre II. Son disciple, Richer, moine de Saint-Rémi de Reims, nous a laissé d'amples éléments sur sa vie dans un ouvrage qui eut peu de notoriété en son temps, intitulé un peu abusivement *Histoire de Francs*⁷⁰.

Richer, qui donc fut l'élève de Gerbert, nous a conservé les éléments de son enseignement :

« Il rendit lucide, nous apprend-il, la dialectique en parcourant dans l'ordre que voici les livres suivants : il commença par l'Isagogue – ou introduction – de Porphyre d'après la traduction de Victorinus le rhéteur et aussi d'après celle de Manlius ; puis il expliqua le traité d'Aristote sur les Catégories ou Prédicats. Il exposa ensuite de façon parfaite le contenu du traité “peri hermeneias”, c'est-à-dire “De l'interprétation” (il s'agit du second traité composant l'Organon d'Aristote, suivant les Catégories). Il enseigna enfin à ses auditeurs les Topiques (c'est le quatrième traité de l'Organon, venant après les Premiers et les Seconds Analytiques), c'est-à-dire les fondements des preuves que Cicéron a traduites du grec en latin et dont le consul Manlius a donné un commentaire en six livres...

« Il lut aussi et commenta d'une manière pratique les quatre livres sur les différences topiques, les deux livres sur les syllogismes catégoriques, les trois livres sur les syllogismes hypothétiques, le livre unique qui est consacré aux définitions, ainsi que le livre unique qui a pour objet les divisions. Après l'étude de ces ouvrages, il voulait que ses élèves passassent à la science de la rhétorique ; mais il craignait qu'il leur fût impossible de s'élever à l'art oratoire sans la connaissance des modes d'élocution qui ne peuvent s'apprendre que chez les poètes. Il lut et commenta les poètes Virgile, Stace et Térence, ainsi que les satires de Juvénal, Perse et Horace, et

⁷⁰ Publiée et traduite sous le titre : *Richer, Histoire de France* (888-996), par R. Latouche, 2 vol. les Belles Lettres, Paris, 1964 et 1967 (réédition de la 1^{ère} éd. de 1930 et 1937 chez Honoré Champion).

l'historien Lucain⁷¹... » (Cité par Pierre Riché, *de l'éducation antique*, mais repris à Richer, III 46-49⁷². Les précisions entre parenthèses destinées à situer les traités cités à l'intérieur de *l'Organon*, sont des ajouts qui me reviennent).

Richer poursuit, à propos de la méthode d'enseignement de Gerbert, en rapportant qu'il confiait ensuite ses élèves à un « sophiste » pour les exercer à la controverse, puis il les initiait à l'arithmétique « qui est la première partie de la science mathématique », puis à la musique...

Par ce texte d'un témoin de l'époque on peut ainsi voir que l'enseignement de cet évêque, futur pape, était entièrement profane et que non content de recourir à plusieurs traités formant *l'Organon* d'Aristote, il leur faisait lire des poètes comme Horace, le chantre de l'épicurisme actif !

Et déjà dans ce IX^e siècle les écoles cathédrales, comme celle d'York, et les monastères, disposaient de bibliothèques. Ainsi, par exemple, le catalogue de la bibliothèque de Reichenau daté de 822 présente près de 500 titres et le monastère de Saint-Riquier, en 831, disposait d'une bibliothèque de 206 volumes parmi lesquels, outre des ouvrages religieux, on trouvait des Anciens comme le grammairien Donat, la *Rhétorique* de Cicéron, les poèmes de Virgile. Les œuvres de ce dernier, *Énéide*, *Géorgiques* et *Bucoliques* (par ce dernier recueil il a transmis à l'Occident latin certaines formes de la poésie alexandrine représentée notamment par Théocrite), considéré comme l'un des plus grands poètes de l'humanité, se retrouvent à la base de l'enseignement des clercs du Moyen Âge au point que Theodor Haecker a pu le déclarer « Père de l'Occident »⁷³.

⁷¹ Lucain, Romain originaire de Cordoue (39-65), était le neveu de Sénèque. Son œuvre, la *Pharsale*, est une sorte de grand poème épico-historique, dont le fond est la guerre qui sévit entre César et Pompée. Pompée fut vaincu par César près de la ville grecque de Pharsale.

⁷² Ce texte dans sa traduction se trouve aux pp. 55 et 57 de l'édition des Belles Lettres. Si l'on continue la lecture de ce texte, on verra que Richer dans son éloge de Gerbert montre une connaissance de la science géométrique des Grecs qu'il cite, et de Platon à propos de ce qu'il développe sur les causes (pp. 59 sq.)

⁷³ T. Haecker, *Virgile, Père de l'Occident*, Desclée de Brouwer, Paris, 1935.

Mais on peut aussi découvrir qu'ont été conservées les pièces du théâtre latin et qu'elles étaient lues et étudiées non seulement dans les écoles cathédrales, mais même dans les couvents. Ainsi, dès le X^e siècle Hrosvita, une chanoinesse de l'abbaye de Gandersheim, en Saxe, écrit des dialogues imités, assure-t-elle, de Térence. Sans doute ces petites pièces se veulent édifiantes, mais cela permet de déduire que même les femmes dans des couvents lisaient, dès cette lointaine époque, le profane Térence ! Mais, surtout, le XII^e siècle voit fleurir tout un théâtre imité de Plaute et de Térence, dû à des clercs vivant entre Blois, Orléans et Chartres. Ces comédies ne sont plus des textes chrétiens édifiants, mais des comédies latines dans une totale tradition païenne, où sont invoqués les dieux antiques et non le dieu des chrétiens, où interviennent amants, maîtresses et entremetteuses, comme dans la nouvelle comédie attique dont Ménandre est le plus illustre représentant, qui a inspiré tout le théâtre classique latin.

Quand on parvient au début du XII^e siècle, on peut assurer que l'on connaît et pratique tous les auteurs latins, à quelques exceptions près, y compris un encyclopédiste comme Pline le naturaliste, des philosophes comme Sénèque, Apulée ou Macrobe, des historiens comme Salluste, Quinte-Curce, Justin, Tite-Live par lesquels les médiévaux ont une connaissance autrement plus étendue et sûre de l'Antiquité que les historiens musulmans dont l'Histoire commence avec David et Salomon pour se continuer avec Mahomet, et qui ignorent même tout de la Perse des grandes périodes achéménide et Parthe, et n'ont recueilli que quelques récits légendaires à propos des Sassanides !

Les autres auteurs du cursus sont Horace qui se déclarait hautement épicurien, Virgile, Lucain, Ovide dont les *Métamorphoses* ont conservé dans une magnifique langue poétique on peut dire l'essentiel des mythes de la Grèce, Perse, Juvénal, Salluste, Stace, Ésope, Avianus, Plaute et Térence, Macrobe enfin dont le *Commentaire sur le Songe de Scipion* participe à l'introduction dans la pensée médiévale du néo-platonisme et du néo-pythagorisme. Et, naturellement, Boèce dont la *Consolation de la philosophie*, vision purement païenne de la morale, a exercé une influence capitale sur le développement de la pensée médiévale, mais, surtout, comme je l'ai déjà noté, il donna aux scolastiques les premiers commentaires en latin de *l'Isagoge* de Porphyre, des *Catégories* d'Aristote, des

traductions des *Premiers Analytiques* d'Aristote (et peut-être bien des *Seconds Analytiques*) ainsi que de ses *Arguments sophistiques* et des *Topiques*, sans parler d'une série de traités fortement marqués par l'aristotélisme.

Bien que moins souvent cité, on ne peut négliger l'importance de Sénèque dans la formation des clercs du Moyen Âge. Ce serait en lisant dans la LVIII^e lettre à Lucilius la définition des Idées de Platon, que Bernard de Chartres, mort vers 1125, serait devenu platonicien⁷⁴. Mais on pourrait multiplier facilement les exemples tant ces lettres de Sénèque sont riches en aperçus sur les écoles philosophiques grecques, et il en va d'ailleurs de même avec les lettres de Cicéron. Étaient aussi lues les *Questions Naturelles* de Sénèque où sont recueillies de nombreuses hypothèses ou découvertes scientifiques des Grecs, comme ces vues rationnelles sur le tonnerre qui n'est plus la manifestation de la colère d'un dieu, mais « le son produit par un air sec lors de la collision des nuages », ou dans le livre VII où il est question du monde et du système solaire. Là, Sénèque pose la question de savoir si la terre tourne sur elle-même et si finalement ce ne serait pas elle qui tournerait autour du soleil et non le soleil et les planètes qui tourneraient autour de la terre selon la vision héritée de Ptolémée (postérieur d'un demi-siècle à Sénèque mort en 65) et adoptée aussi bien par les chrétiens que les musulmans. Plus loin il parle aussi de l'effet grossissant des verres... Mais plus encore que dans ces détails, c'est par une pensée résolument scientifique que Sénèque va exercer une influence capitale sur le développement de la pensée médiévale, ce que résume en une phrase lumineuse Pierre Hadot : « Sénèque a contribué de manière importante à la formation de l'idée de progrès scientifique dans notre philosophie occidentale » (*Voile d'Isis*, p. 178).

C'est cette large connaissance de l'Antiquité romaine et même grecque qui a pu faire prononcer ce constat de Bernard de Chartres⁷⁵ : « Nous sommes comme des nains assis sur les épaules de

⁷⁴ Si l'on en croit Gilson, *Philosophie*, p. 260.

⁷⁵ Cette célèbre citation qu'on trouve dans plusieurs ouvrages sur la pensée médiévale, a été conservée dans un traité polémique de l'un des plus brillants penseurs du XII^e s., Alain de Lille (1128-1203), l'*Anti-Claudianus*, une somme poétique des Sept arts libéraux. Elle est aussi rapportée par Jean de Salisbury, dans son *Metalogicon*.

géants. Nous voyons donc plus de choses que les Anciens et plus éloignées, non par la pénétration de notre propre vue... mais parce qu'ils nous soulèvent et nous exhaussent de toute leur hauteur gigantesque. » Je dis bien l'Antiquité grecque, car à travers les latins et les traductions littéraires du grec faites dès l'époque romaine, les hommes et j'ajouterai les femmes des classes cultivées au XII^e siècle, connaissaient infiniment mieux les anciens Grecs qu'aucun musulman. On sait que c'était une lecture courante que celle du Roman de Thèbes, fondé en grande partie sur la Thébaïde de Stace, du Roman d'Eneas, fondé notamment sur l'Énéide, et du Roman de Troie de Benoît de Sainte-Maure. Si l'on ajoute à cela l'œuvre à peu près totale d'Ovide si pratiquée dès la fin du XI^e siècle au point qu'on a pu appeler cette période et le siècle suivant *l'aetas ovidiana*, on peut voir que tous les grands mythes grecs, tout ce que les Grecs eux-mêmes connaissaient par la lecture directe d'Homère et les poètes tragiques athéniens, était familier aux hommes du Moyen Âge occidental, ce qui les mets nettement au-dessus des érudits musulmans qui n'ont jamais fréquenté qu'Aristote, les commentateurs de Platon et un néoplatonisme qu'ils prenaient pour de l'aristotélisme ou du platonisme.

En revanche, l'enseignement chez les musulmans est obéré par une étude prolongée du seul Coran, ce que confirme Ibn Khaldoun (*Discours*, trad. Vincent Monteil, Sindbad, 1978, T. II, pp. 898-899) : « La source (asl) de toutes les sciences traditionnelles, nous apprend-il, ce sont les prescriptions du Coran et de la Sunna – c'est-à-dire de la Loi révélée par Dieu et Son Apôtre – ainsi que toutes les sciences connexes nécessaires à leur utilisation : c'est le cas, notamment, de la philologie arabe, car l'arabe est la langue de l'islâm et de la Révélation coranique. Il y a un grand nombre de sciences traditionnelles, car c'est le devoir de tout musulman, légalement capable, de connaître ses obligations religieuses. Celles-ci sont tirées du Coran et de la Sunna, soit directement, soit d'un commun accord, soit par "rattachement". On commence donc par l'étude textuelle du Coran, c'est-à-dire par l'exégèse (tafsîr). Ensuite, on examinera le Coran à deux points de vue... » Ayant posé ces principes, Ibn Khaldoun peut parler des sources du droit et de la jurisprudence qui se trouve précisément dans ces études coraniques. Toutes les pages qui suivent, consacrées à l'exégèse et la lecture coraniques, révèlent combien ce texte du Coran était prégnant,

combien il se trouve à la base de tout savoir chez les musulmans. « Apprendre le Coran aux enfants est la marque de l'islâm, écrit plus loin Ibn Khaldoun. Les musulmans l'ont adopté et le pratiquent dans toutes leurs cités... Le Coran est donc devenu le fondement de l'instruction et sert de base à toutes les acquisitions ultérieures. En effet, rien ne s'enracine plus fortement dans l'esprit que ce qu'on a appris dans son enfance : tout le reste se construira là-dessus ». Ibn Khaldoun revient plus loin sur cet enseignement fondé sur le Coran, cette fois non pas d'une manière générale, mais sur la façon dont les choses se passaient dans son pays (*Discours*, T. III p. 1222-1224) : « Au Maghreb, on limite l'instruction des enfants à l'école coranique : orthographe du texte, ses difficultés, variantes apportées par les spécialistes. Rien d'autre n'est abordé – traditions, jurisprudence, poésie ou philologie – tant que l'élève n'a pas réussi à connaître son Coran, ou qu'il s'est arrêté en route. Dans ce dernier cas, on pense qu'il n'apprendra jamais rien... En Tunisie, on enseigne aux enfants, en même temps que le Coran, les traditions, les principes et quelques problèmes scientifiques. Mais on insiste sur le Coran, ses variantes et ses leçons... En Orient, l'enseignement est de caractère mixte, du moins à ma connaissance. J'ignore sur quoi l'on insiste pour commencer. On m'a dit que les jeunes gens étudient le Coran, les traités et les règles de quelques sciences religieuses. » Ce n'est pas un lavage de cerveau, puisque cet enseignement s'adressait aux enfants, c'est un gavage de cerveau qui va par la suite complètement marquer l'individu et orienter toute sa pensée. Il convient de noter qu'il en est encore ainsi à notre époque dans les écoles dites coraniques où l'on voit les petits musulmans (toujours des garçons) ânonner les sourates dans un arabe qu'ils ne comprennent pas, tout en balançant le torse d'avant en arrière. Les études du second degré, qui correspondaient à notre enseignement secondaire, encore que le manque de documents ne permette pas de fixer précisément l'âge auquel on commençait de telles études, concernait tout d'abord « les sciences religieuses considérées comme fondamentales » (ainsi que l'écrit l'auteur de l'article « enseignement » dans le Dictionnaire historique de l'islam) et consistait encore dans l'étude du Coran, des hadith, du fiqh, filière qui conduisait à l'étude du droit entièrement fondé sur la charia. Ce qui pour nous reste le fondement de l'enseignement, lettres, sciences, philosophie, ne venait qu'en second rang. Quant encore on s'y

attardait. Ainsi peut-on voir qu'un traditionaliste comme al-Nawawî (1233-1277), connu pour ses commentaires sur les Hadith a étudié le Fiqh, la grammaire, la linguistique et la science du hadith (Pouzet, *Une Herméneutique de la tradition islamique. Le Commentaire des Arba'ûn al-Nawawîya de Muhyî al-Dîn Yahyâ al-Nawawî*, Dar el-Machreq, Beyrouth, 1986 p. 17) : la s'arrête sa culture ! Il est ainsi hautement représentatif de cette éducation musulmane qui méprise en réalité toute science si ce n'est celle qui concerne la religion. Lui-même dans ses commentaires déclare bien qu'il « faut propager la science, selon cette parole de Dieu... » où l'on voit que cette science n'est autre que la connaissance de la religion (Pouzet p. 194).

Ainsi on peut se demander quand, où et par qui, les jeunes musulmans ont-ils pu connaître les philosophes et sciences en question. Car nous savons, selon d'autres témoignages que les medersas, dont la première a été fondée à la fin du XI^e s. par Nizâm al-Mulk, étaient destinées, comme le souligne François Micheau (*Histoire des sciences arabes*, T. 3 p. 244) « à former un personnel capable d'exercer des fonctions administratives, religieuses, juridiques... Seules les sciences religieuses ou traditionnelles, Coran, exégèse, hadîth, et surtout fiqh, ainsi que les disciplines annexes, y étaient enseignées. Les sciences des Anciens étaient en général absentes du cursus des études... » Et plus loin il note que « dans la liste des professeurs de la Nizâmiyya dressée par Asad Talas, on relève deux professeurs de farâ'id et d'arithmétique, à côté de vingt-trois professeurs de fiqh et d'usûl, sept de tafsir et de hadîth, treize de kalâm et sept d'adab. » Je rappelle que la Nizâmiyya est la grande medersa de Bagdad. Le farâ'id concerne les lois relatives aux héritages, le fiqh l'étude de la chari'a, la loi musulmane issue du Coran et des hadith, usûl (pluriel de asl) traite des fondements de ce droit, le tafsir est la science de l'explication et des commentaires du Coran, le kalâm est littéralement le « discours sur la foi » par quoi il faut entendre la théologie spéculative, l'adab est l'enseignement de la conduite à tenir pour faire ce que dans notre langage du XVII^e siècle on appelait un « honnête homme », mais qui, dans le contexte islamique pourrait se traduire par « un bon musulman ». Il n'est rien dit de l'enseignement d'autres disciplines scientifiques que l'arithmétique, ou d'une quelconque forme de philosophie.

Si l'on revient sur ce sujet dans le livre de Vernet (p. 46-47) il nous donne un classement des sciences à l'époque du califat de Cordoue

(929-1031) qui nous renvoie à des propositions d'Al-Khwârizmi et ensuite du Rasâil des « Frères de la Pureté », où il est bien question de l'astronomie, de la géométrie, de l'arithmétique et de la musique « c'est-à-dire en d'autres termes, le quadrivium dont il faut chercher l'origine lointaine chez Archytas (sic car le nom s'écrit chez nous Archytas) de Tarente. » Là il donne en note pour référence le célèbre recueil d'H. Diels, *Fragmente des Vorsokratiker*, I, pp 431-432, et en traduit quelques lignes qui ne justifient en rien son assertion. Je me suis donc rendu au texte en question Il s'agit d'une longue citation d'Archytas dont je rappelle que toute l'œuvre est perdue, donnée par Porphyre dans ses *Commentaires sur les Harmoniques* de Ptolémée (éd. Hoche, 6, 16) Or, rien dans ce texte ne justifie toujours pas l'assertion de Vernet. Et pour cause puisque ce concept pédagogique est dû à Héraclide de Pont, disciple d'Aristote qui vivait au IV^{ème} siècle avant notre ère, sauf que dans ce qui va devenir le quadrivium, Héraclide ne compte que deux disciplines, la musique et la géométrie⁷⁶.

Un peu plus loin (p. 49) il nous apprend que la bibliothèque du palais (de Cordoue) « avec ses 400 000 volumes était la plus importante d'Occident. » Mais en note il reconnaît que c'est là un « nombre topique pour désigner une grande quantité de livres ou leur prix. » On est donc d'autant plus en droit de douter de ce chiffre qu'il nous dit ensuite que de toute cette immense bibliothèque, un seul livre nous est parvenu ! Ce qui ne l'empêche pas de nous détailler d'où venaient ces livres parmi lesquels se trouvaient des « livres traduits du grec par les hellénistes Cordouans. » Et il nous donne pour référence une de ses propres publications à laquelle je n'ai pu avoir accès. Mais c'est la première fois qu'il est question dans le monde islamique d'hellénistes ! Car même les traducteurs Syro-byzantins d'Orient ne peuvent être qualifiés d'hellénistes, à moins que Vernet n'use des mots sans en connaître le sens réel. Au demeurant, il n'éprouve pas la moindre perplexité en citant quelques pages plus loin (p. 83) Ibn Juljul qui écrit que « parmi les Chrétiens de Cordoue,

⁷⁶ On pourra voir le tableau que dresse de ces disciplines Henri-Irénée Marrou, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, De Boccard, Paris, 1958 p. 216-217, où sont recensés outre Héraclide, Arcésilas, le Pseudo Cébès, Philon d'Alexandrie, Sénèque, Sextus Empiricus, Origène, Anatolios de Laodicée, Porphyre et Lactance.

il ne se trouva personne capable de lire le grec qui est l'ionien ancien. Par conséquent le livre de Dioscoride resta dans la bibliothèque. » Par quoi il rappelle aussi que les traducteurs des textes grecs étaient essentiellement des chrétiens, les Arabes aussi bien que les Turcs ayant toujours dédaigné d'apprendre toute autre langue que la leur. En suite de quoi on ne peut que conclure que ses hellénistes de Cordoue sont une de ces inventions destinées à exalter la culture arabe andalouse.

Critiquer en détail les failles, les développements inutiles du livre de Vernet, qui font sans doute montre d'une connaissance détaillée de certains points ou faits, sans pour autant apporter des arguments de quelque intérêt, relever toutes les erreurs, les vues gauchies, exigerait un ouvrage entier. Je me restreins donc encore à quelques remarques. Comme notre auteur voudrait que l'Occident doive tout aux Arabes à commencer par les hypothèses et les instruments de l'astronomie, il ne concède qu'à regret que « c'est en Europe chrétienne, dès le début du 14^e siècle que la fabrication des lentilles prend son essor (p 167). » Il ne reconnaît pas pour autant que ce sont les Occidentaux, en l'occurrence sans doute un hollandais, qui ont inventé la lentille et Galilée la lunette astronomique, ce qui va totalement révolutionner l'observation du ciel. Non, car il assure que « seuls les Arabes ont su développer une optique et il semblerait qu'ils aient songé aux pouvoirs grossissants du verre » (pouvoir que connaissaient les Grecs et les Romains) et que, de toute façon, Birûnî « essayait solidement les principes théoriques sur lesquels allaient s'appuyer les premiers fabricants médiévaux de lentilles pour corriger la presbytie (p. 167) : grâce à quoi on peut à la rigueur faire des Occidentaux des élèves appliqués des Arabes, sans plus. Il se voit tout aussi bien obligé de reconnaître que la boussole est une invention soit chinoise, soit occidentale (pp. 251-252). Mais comme il se sent si attristé que ses chers arabo-andalous ne soient pas aussi à l'origine de cette invention capitale pour la navigation, il nous cite quatre vers arabes datés du milieu du IX^e s. dans lesquels il croit voir une allusion à la boussole. Les voici, je vous laisse juge du sérieux de son argumentation (p. 252) :

« Certain jour, Qâsim lâcha un pet dans la calamite qui causa la mort de tous les poissons qu'il y a dans l'Océan. »

Devinez où se trouve l'allusion à la boussole ! Simplement, la « calamite » ne serait autre que la boussole ! Une boussole explosive,

visiblement, et à n'utiliser qu'avec précaution et... modération !
 Donc outre cette étrange boussole, Vernet déclare que « l'un des plus grands services rendus par les Arabes, c'est la transmission à l'Occident de divers éléments de l'architecture navale (voile latine et gouvernail d'étambot) »... Or, la voile triangulaire, qui n'a d'ailleurs pas apporté un progrès évident dans la navigation de haute mer, sauf, peut-être, pour les petits bateaux, était déjà connue des Byzantins qui l'utilisaient sur les bateaux appelés dromon, ceci dès le IV^e s. D'ailleurs cette voile n'est pas appelée « latine » par hasard. Ensuite on sait que le gouvernail est une invention des Chinois qui l'utilisèrent dans les jonques.

Je fais aussi l'impasse sur Copernic et son système, inspiré par les hypothèses d'Aristarque de Samos et d'Hicétas, car afin de retirer à ce grand polonais sa découverte révolutionnaire, il noie ses travaux dans un torrent de références aux astronomes arabes jusqu'à laisser conclure que, en fin de compte, cette révolution est bien due aux Arabes et Copernic n'a fait que tirer les conclusions. Au demeurant, il n'hésite pas à nous asséner (p. 149) que les Arabes « en vinrent à résoudre l'équation de Kepler ($M = E - e \sin E$) » avant même qu'elle n'ait été formulée par Kepler et qu'ait été réellement accomplie la révolution copernicienne !

Ou encore sur la cuisine arabe qui aurait influencé la cuisine européenne, et il donne comme exemple le croissant qui « semble (notez le « il semble », une formule qu'il utilise souvent et qui doit se traduire chez lui par une certitude) avoir été connue dans l'Espagne musulmane » : pour ma part, j'avais entendu dire et lu que cette délicieuse pâtisserie qui n'a aucun rapport avec les pâtisseries orientales, avait été inventée par les Autrichiens à l'époque où les Turcs ravageaient les Balkans et assiégeaient Vienne qu'ils n'ont heureusement pas prise, ce qui nous aurait privé de quelques uns des plus grand génies de la musique et aussi de tout un grand art baroque, sculpture et peinture comprises car on sait trop bien que les musulmans turcs ont stérilisé entièrement la péninsule balkanique alors que l'Europe occidentale prenait un essor sans commune mesure avec tout ce qui avait été réalisé dans les siècles passés.

J'en viens ainsi au sujet qui m'occupe en ce moment, la littérature. Sa première originalité sur tous ceux qui ont déliré sur l'origine et le développement du lyrisme occidental, c'est qu'il trouve même dans nos romans épiques et nos épopées, des antécédents dans les contes

orientaux et dans des récits « plus ou moins épiques » de l'Espagne musulmane. Pour premières preuves, il cite des noms arabes de planètes qu'on rencontre dans le *Parsifal* de Wolfram von Eschenbach et des personnages dont les noms seraient de mauvaises transcriptions de noms arabes : Aiquin viendrait d'Al-Hakam II, Desramé d'Abd al-Rahmân (p. 280). A la page suivante, les possibles deviennent des certitudes de sorte que, comme les Mozarabes (les hispano-arabes restés chrétiens) auraient connu certaines formes épiques, grâce à eux les chrétiens d'en deçà des Pyrénées, à commencer par l'auteur de la Chanson de Roland, ont eu connaissance de « ce qui se passait au sud des Pyrénées ». De cela, on n'en doute pas, mais de là à laisser entendre que notre grande épopée nationale aurait été inspirée par une inexistante épopée arabo-hispanique, il y a un fossé, que dis-je, un thalweg que notre auteur n'hésite pas à chercher à nous le faire franchir gaillardement. De sorte que dans les pages suivantes, il va faire des rapprochements entre des noms qu'on rencontre dans nos épopées et chansons de geste comme le cheval Bayard de Renaud de Montauban mis à en parallèle avec Abjar le cheval d'Antara, la Durendal de Roland pour laquelle « on peut penser à une étymologie arabe » (p. 283). Tous détails assésés pour sous-entendre que, sans les Arabes pas de chansons de geste, pas d'épopées européennes. Il est vrai que si le genre épique repris à l'Antiquité grecque et latine, est proprement français et par la suite allemand et italien, et ne doit rien aux Arabes, il ne se serait jamais développé dans le sens où nous le connaissons puisqu'il est presque entièrement tourné contre l'invasion arabe, car on oublie trop facilement que les Arabes ne sont jamais que des envahisseurs qui ont ravagé et ainsi conquis les anciennes terres grecques et romaines devenues chrétiennes.

Lorsque Vernet avance que « la littérature occidentale doit, très probablement, aux musulmans espagnols la typologie moderne de l'entremetteuse » (p.345) je ne puis plus douter qu'il n'a jamais ouvert les comédies latines du XII^e siècle que j'ai citées plus haut (éditées en deux volumes aux Belles Lettres) où abondent les entremetteuses qui nous viennent directement de l'Antiquité classique et, en l'occurrence, du théâtre latin.

Pour ce qui est de la lyrique, donc de la poésie des troubadours, on retrouve toutes les fantaisies bien connus sur une prétendue origine arabe. Il est vrai qu'il reconnaît que : « il est difficile d'établir les

mécanismes de transmission de ces modes littéraires, et s'il s'agit d'une filiation ou d'une genèse indépendante.» (p. 310) Je ne reprendrai pas ici les éléments que j'ai donnés dans ma conférence sur les troubadours, je me contenterai de rappeler, comme j'en ai fait la remarque, que pas un troubadour ne cite le moindre poète arabe, ne parle de la moindre source arabe, alors que les classiques latins sont bien présents chez eux. Il en va de même avec Dante. L'hypothèse, sans nul fondement et établie uniquement sur de douteux parallèles, proposée au siècle dernier par Miguel Asin Palacios, selon laquelle Dante aurait écrit sa *Divine comédie* sous l'inspiration de « l'eschatologie musulmane », a été reprise sans aucun apport nouveaux par nombre de perroquets, à commencer par notre auteur qui, cependant est bien obligé d'admettre que « faute de textes qui auraient pu prouver une relation directe de Dante avec le monde arabe, Asin a dû s'astreindre à l'étude systématique des parallèles entre son œuvre et la masse énorme d'écrits de divers auteurs qui avaient amplifié ce passage du Coran (XVII,1)... » (p. 329). Ce passage est l'imaginaire voyage du Prophète vers la mosquée lointaine d'où est née la croyance d'un voyage de Mahomet dans le paradis musulman⁷⁷. Dans le cas où M. Vernet, marchant dans les pas d'Asin Palacios, aurait raison (mais hélas pour lui il a tout faux), il faudrait alors admirer Dante pour sa connaissance prodigieusement étendue des auteurs arabes, non traduits, dont il aurait « piqué » des passages pour composer sa Divine comédie ! Voici quelques exemples qui valent leur pesant d'or, poids évalué en ridicule, bien entendu. « La scène de la rencontre avec Béatrice, assure-t-il sans sourcilier p. 335, pose des problèmes plus vastes : cet épisode se retrouve dans les légendes musulmanes quand elles affirment que les Bienheureux connaissent déjà de leur vivant une fiancée céleste qui les attend, et le cas échéant, leur reproche leurs actes et leurs amours terrestres, comme Béatrice le fait avec Dante. » Il cite ensuite le passage du *Purgatoire* (30 et 31) où Dante, accompagné de Virgile, voit surgir Béatrice, mais il ne donne aucune référence concernant les « légendes musulmanes ». Quoiqu'il en soit, nous savons trop bien que ces prétendues « fiancées » ne sont autre que les Houris du Coran, destinées à satisfaire les besoins sexuels

⁷⁷ Pour ces détails je renvoi le lecteur à mon article : Le Coran, les Houris et les raisins, *Cahier* n° 247, pp. 79-80.

des héros de l'islam en restant toujours vierges (voir encore mon article du Cahier n° 247 où je procède à la critique de la traduction du Coran par M. Chebel, notamment pp. 92-97). Je citerai aussi quelques arguties grotesques comme la lumière divine du Paradis dantesque qui « ne pouvait avoir été acceptée comme expression de la béatitude éternelle tant que les phénomènes optiques étaient considérés comme trompeurs. Par conséquent, l'introduction de cette idée en chrétienté est due à l'influence musulmane, comme le reconnaît saint Thomas lui-même en citant à ce propos Farabi, Avicenne, Avempace et Averroès (p. 337, sans référence concernant cette humble reconnaissance de la part de saint Thomas). » J'hésite à conclure si M. Vernet se moque du monde, s'il est ignorant ou s'il explose de mauvaise foi ! J'opterai pour les trois réponses en même temps, car il cite lui-même la lux perpetua qui me laisse soupçonner, que s'il ne l'a visiblement pas lu, il connaît le titre de la somme posthume de Franz Cumont relative aux croyances de l'Antiquité, intitulée *Lux perpetua*, car s'il en avait pris connaissance, il n'aurait pas débité une aussi énorme sottise.

Un argument me conduit même à me demander si Vernet n'a jamais ouvert le premier livre de la *Divine comédie*, *l'Enfer*. Car tout le monde en connaît le début où Dante « au milieu du chemin de notre vie », se trouve dans une forêt obscure (Nel mezzo del cammin di nostra vita/mi trovai per una selva oscura... ainsi commence la Comedia) chemin où il va rencontrer Virgile « cette fontaine d'où se répand un si large fleuve de paroles » (quella fonte che spandi di parlar si largo fiume, I, 79-80). Ainsi avec son guide il chemine « per lo camino alte e silvestro (II, 142) » C'est là qu'il voit une porte, celle de l'Enfer, sur le fronton de laquelle est écrit que « par là on entre dans la cité de la souffrance... abandonnez toute espérance, vous qui entrez » (Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate, III, 9) Or qu'ose assurer notre auteur : « les deux enfers (celui de Mahomet et celui de Dante) se situent sous la ville de Jérusalem !!! (p. 332). C'est là encore une fois qu'éclate soit l'ignorance de notre auteur qui n'utilise que des textes de seconde ou de troisième main, textes qui colporteraient de si grossières erreurs qu'il reprend hardiment à son compte toujours sans le moindre esprit critique, soit une mauvaise foi qui manifeste un total mépris du lecteur.

Ce sont donc des arguties de cette nature qui conduisent notre auteur à conclure péremptoirement (p. 330) que « par conséquent, il n'y a

plus de doute aujourd'hui : Dante a bien eu accès aux légendes musulmanes sur la vie d'outre-tombe. »

Mais ici encore on doit donc retrouver la conspiration du silence de tous ces vilains plagiaires de notre Occident médiéval, qui ont tout volé aux musulmans sans vouloir le reconnaître. Et pourtant, Dante ne paraît pas avoir, par ailleurs, hésité à évoquer des textes arabes. Par exemple dans la *Vita Nova* (XXIX) il parle du « comput selon l'usage d'Arabie... et de Syrie », dans le *Convivio* (*Banquet* II, 5) il cite les « Agrégations des étoiles » ouvrage qui n'est autre que les *Elementa astronomica* d'Al-Fargani, et dans le même ouvrage (je rappelle que le *Convivio* est écrit en latin) il cite Albumasar (II, 13) ; en III, 2, il mentionne quelques lignes d'Alpetrage, lequel n'est autre qu'Al Bitrogi, astronome andalous qui vivait comme Dante au XIII^e siècle. Mais à côté de ces rares citations, toute l'œuvre immense de Dante, aussi bien dans ses traités en latin que dans sa *Comedia* en langue toscane, on trouve non seulement une connaissance mais plus encore une pratique de tous les auteurs latins et de toute la matière grecque (personnages, dieux, mythes, etc.) évidemment pas par le biais des arabes totalement ignorants de cet aspects éclatant de l'Antiquité classique.

Mais, d'autre part, Dante, aux côtés des poètes italiens de son époque, donne les sources de son inspiration, et ses modèles en poésie qu'il a évidemment très largement dépassés : il s'agit des troubadours Peir Vidal, Guiraut Riquier, Montanhagol, et aussi ce troubadour italien, Sordello de Mantoue (v. 1200- v. 1270) qui écrivait dans la langue des troubadours et a conduit la lyrique « troubadouresque » vers un mysticisme étranger aux motivations des troubadours du XII^e siècle. Il n'hésite même pas à intégrer au cœur de son poème huit vers en provençal de l'un des plus grands troubadours, Arnaut Daniel (*Purgatoire*, XXVI, 140-147). Mais pas une seule source arabe, pas un seul conte, pas un seul poète ne sont cités par lui. Dans son hypothèse partisane Asin Palacios et son compère Vernet (et tous ceux qui se sont engouffrés dans son antre sans manifester l'esprit critique le plus élémentaire, et, tout au contraire, en surenchérissant avec des rapprochements fallacieux ou conjecturaux) ont ignoré (volontairement ?) ou négligé, toute une tradition eschatologique latine qui commence avec saint Augustin au V^e siècle et se poursuit à travers tout le Moyen Âge. De sorte que, en fin de compte, c'est de l'apocalyptique chrétienne que les

musulmans se sont inspirés pour imaginer le vol nocturne de leur Mahomet : ainsi on peut voir avec quelle mauvaise foi les islamomanes renversent les réalités, ce qui s'inscrit finalement dans la lignée de l'islam qui prétend avoir précédé la prétendue révélation juive manifestée dans les « mythiques » Abraham et Moïse, ce qui lui permet avec une effronterie inouïe, de s'appropriier la mythologie juive. Mais il semblerait que même cette littérature apocalyptique judéo-chrétienne n'ait pas réellement exercé une quelconque influence sur Dante, si l'on retient la conclusion de Claude Carozzi à ce propos : « On pourrait ainsi multiplier les exemples qui démontrent que, contrairement à ce que l'on a cru dans le passé, Dante n'a pas eu de précurseurs. Au point qu'on peut se demander s'il n'a pas eu la volonté délibérée de tourner le dos aux anciennes représentations... Il faut donc laisser Dante dans sa solitude et admettre qu'il a été, en définitive, l'unique créateur d'un genre littéraire, celui de la Divine Comédie. »⁷⁸

Parvenu au terme de la lecture de ce crypto-pamphlet anti-occidental - lequel ne risque pas d'encourir les foudres de nos modernes inquisiteurs verts - je reste très surpris que dans sa *furia islamica* notre auteur ait négligé le *Roman de la Rose* dont d'aucuns ont prétendu qu'il trouverait son point de départ chez Avicenne. Ici, je veux évoquer un roman allégorique persan, plus récent que le *Roman de la rose*, traduit sous le titre de *Cœur et Beauté ou le Livre des amoureux* de Fattâhi de Nishapour (Composé et traduit par M.V. Nouri et C. Ortega, éditions Dervy, 1997). C'est un beau texte où

⁷⁸ Claude Carozzi, *Le voyage de l'âme dans l'au-delà, d'après la littérature latine (V^e-XIII^e siècle)*, École française de Rome, Palais Farnèse, 1994, p. 647. La conclusion de Carozzi est peut-être abrupte. Dante lui-même mentionne, (*Enfer* II, 31-32) Énée et Paul qui ont aussi fait un voyage dans l'autre monde. Or, pour ce qui est de Paul, il s'agit de l'apocalypse latine de saint Paul, qui aurait pu exercer une influence sur le projet de Dante : voir Claude Kappeler, « L'apocalypse latine de Paul », dans *Apocalypses et voyages dans l'au-delà*, le Cerf, Paris, 1987, pp. 291 sq. Dans ce même ouvrage collectif dirigé par C. Kappeler, on trouvera aussi une longue étude sur le *mi'raj* de Mahomet. Par ailleurs, il semblerait que Dante ait été influencé par diverses représentations figurées comme le rappelle Jérôme Baschet, *Les justices de l'au-delà. Les représentations de l'enfer en France et en Italie (XII^e-XV^e siècle)*, École française de Rome, Palais Farnèse, 1995, par ex. pp. 360-363, 379-380, 471-472, *passim*.

alternent des séquences en prose et en vers affublé d'une préface d'un certain A.G. Farhadi. Dans cette inutile préface datée de 1996, M. Farhadi va plus loin encore que M. Vernet puisque, après avoir évoqué deux textes arabes il déclare péremptoirement que « la *Divine Comédie* n'est finalement qu'une version détaillée et très chrétienne du *Sayr al-'ibâd* (Voyage des serviteurs de Dieu vers le rendez-vous de l'au-delà) et de *Kitâb al-Zina* (Le livre de l'Echelle) ». Et à propos du *Roman de la rose*, après avoir brièvement évoqué le roman mystique d'Avicenne⁷⁹ intitulé *Hayy ibn Yaqzân* (Le vivant fils du Réveillé) qu'il place à la source du *Roman de la rose*, il déclare que : « c'est dans les traductions en latin de manuscrits de l'Andalousie islamique qu'il faut chercher la source d'inspiration de Guillaume de Lorris, auteur de la première partie du *Roman de la rose*. »

Ce grand roman de près de vingt-deux mille octosyllabes dû au génie de Guillaume de Lorris (il a écrit les 4 058 premiers vers) et à l'immense érudition de son continuateur Jean de Meung⁸⁰, a pu être comparé à la *Divine comédie* de Dante pour ce qui est de leur impact, l'un sur la littérature italienne, l'autre sur la les lettres françaises. Or Jean de Meung cite quelques « Arabes » : Rhazès et Avicenne qu'il unit à Hippocrate et Galien pour remarquer que la mort a eu quand même leur peau, Alhazen dont il dit qu'il a composé un traité « des Regards » (il s'agit sans doute du *Kitab al-Manazir*, le traité d'optique d'al-Hasan ibn al-Haytham (965-1035), Albumazar (forme latine du nom de l'astrologue Abu-Mashar Jafar ibn Muhammad qui a vécu au IX^e s., auteur de *Tables astronomiques*) à qui il attribue une prophétie annonçant la « Nativité » (du Christ) sous le signe de la Vierge, ce qui n'est jamais qu'une prophétie a posteriori. Tout cela milite en faveur de la curiosité des Occidentaux en général et de Jean de Meung en particulier pour tout ce qui était exotique et pour toute science, mais évidemment ne représente en aucune manière ni une influence quelconque d'une civilisation

⁷⁹ J'ai consacré une longue annexe à ce roman et à ses prolongements dans la littérature persane, dans une annexe de mon livre sur les *Racines de notre Europe*. Il serait évidemment oiseux de reprendre ici un tel développement.

⁸⁰ Guillaume de Lorris a écrit son texte vers 1237 et Jean de Meung a rédigé la suite entre 1275 et 1280, ce qui fait de ce dernier un contemporain de Dante.

exogène, ni un impact sur l'œuvre poétique de notre poète. En revanche, le texte du roman est « farci » de référence à l'antiquité grecque, dans lesquelles on retrouve des mythes comme ceux de Charybde, des amours d'Hercule et Iole, de Jason et la conquête de la toison d'or, des Parques, d'Hélène et de la guerre de Troie, d'Amphion de Thèbes, d'Ulysse et Circé, d'Orphée et Eurydice, de Pygmalion, de Thésée et Pirithoüs, etc., des faits historiques comme les relations de Néron avec Sénèque, les campagnes d'Alexandre, la richesse de Crésus... les Grecs Homère, Pythagore, Empédocle, Aristote, les dieux grecs et latins, Jupiter, Pallas, Adonis, Vénus, Mercure, lui sont familiers. Et, naturellement, tous les auteurs latins, à commencer évidemment par Ovide, Virgile et Juvénal. Mais, et c'est par là que je conclurai, dans un des discours attribués à l'Amour personnifié, savoir le Cupidon des latins et l'Éros des Grecs, le beau dieu, par la bouche de notre poète, donne comme modèles de la lyrique amoureuse, de la *fin'amor*, les trois grands élégiaques latins : Tibulle, Catulle et Ovide. Car, à l'évidence, c'est vers ces poètes qu'il convient de se tourner pour chercher l'origine de la lyrique occidentale, d'abord « Provençale », ensuite française, allemande et italienne, sans avoir besoin d'on ne sait quels poètes arabes dont on ne trouve pas la moindre trace dans toute la littérature de l'occident médiéval.

Pour terminer, j'aurais aimé poser une question à notre auteur et à son traducteur qui n'a trouvé rien à redire à un texte si gauchi, si rempli d'erreurs et d'incertitudes qu'on transforme en certitudes : quel but poursuivez-vous en cherchant par tous les moyens les plus malhonnêtes, les plus en contradiction avec les réalités historiques, à exalter le monde islamique en lui asservissant, contre toute réalité, le monde occidental ? Une attitude aussi grotesque et contre productive pourrait se comprendre de la part de musulmans. Dès leur enfance on leur a tellement répété que le Coran « incréé » (combien faut-il être borné et stupide pour croire que ce texte concocté par Mahomet et ses successeurs est écrit en arabe dans le ciel de toute éternité, qu'il est même consubstantiel à Allah), qu'il est la Vérité, que les musulmans sont le peuple élu, qu'ils sont tellement supérieurs aux chiens d'infidèles (les sous-chiens comme il paraît qu'on nous appelle parmi les musulmans de France, à en croire une virago de l'islamisme à qui on ouvre largement les podiums des médias), qu'ils ne peuvent que vivre dans le ressentiment en découvrant que les

Occidentaux mécréants, ennemis de leur Allah, non seulement ont conquis le monde musulman, l'ont même en grand partie colonisé, mais que, pis encore, ils ont développé une science qui a bouleversé toutes les anciennes conceptions du monde, qui les a dotés d'une technique qui leur donne une totale supériorité, une véritable domination de la nature. Aussi, le sentiment (il leur suffit de croire et d'être convaincus, même si toute cette croyance est établie sur des illusions au même titre que la foi) que toute cette technique, que tout ce savoir, que toute cette supériorité trouve ses bases dans une prétendue science islamique sans laquelle l'Occident ne serait rien, peut les consoler de cet abandon de leur dieu qui s'est effacé devant le dieu des chrétiens. Mais pour des Occidentaux non musulman, pourquoi soutenir rageusement à l'aide d'arguments mensongers, gauchis, que l'Occident doit tout ou presque tout, aux Arabes, et même à l'islam, la religion la plus rétrograde qu'on puisse imaginer, une religion fondée sur un rituel archaïque, faite d'obligations ridicules, d'interdictions absurdes, dans laquelle on se prosterne devant un dieu qui n'est jamais que l'abstraction des antiques monarques orientaux, au point qu'on peut déclarer sans faillir que cette vision de Dieu, dans la mesure où il aurait la moindre chance d'exister, est le pire des blasphèmes ? Quelles sont donc leurs motivations ?

L'HOMME ?

Ce que j'en sais, ou ce que j'en crois ?

("Sans Dieu tout est néant ; et Dieu ? Néant suprême.")

Cioran.

André LAMA

(2^{ème} partie)

Avec bonheur, dans un chapitre intitulé "*L'homme et ses dieux*", l'auteur passe en revue les religions. Ce n'était pas facile à résumer ou à développer sans froisser personne. Il a réussi. J'aurais sûrement eu la dent plus dure, plus "d'ennuis" aussi, probablement... Il a – et c'est son droit – une prédilection pour Jésus. Il y croit. Il l'aime. Et même s'il admet qu'il pourrait fort bien ne pas avoir existé, il s'extasie devant les paroles, les on-dit que, dans ce cas, on lui aurait prêtés.

Aborder les controverses sur Jésus équivaldrait à dépasser la totalité des pages de "L'homme, ce que j'en sais". Le sujet est inépuisable. Le Cercle Ernest Renan en sait quelque chose. Il a eu et a encore en son sein de grands spécialistes de la question. Chacun peut se forger le Jésus de son choix ou de ses rêves. C'est l'aléa ou la chance de ce type de personnage. Pourquoi Jésus a-t-il la cote ? Sans doute parce que le "Dieu" sous forme de vieillard barbu dans son fauteuil de nuages, qui surveillait nos aïeux, n'est plus acceptable pour les hommes d'aujourd'hui. Aussi, désormais, lorsque la discussion s'engage avec les religieux, ce pauvre vieux dieu lointain et incertain, est vite repoussé vers le fond du décor au profit d'un personnage plus représentatif et plus directement saisissable : JESUS ! Si, pour les croyants, "Dieu" n'est pas mort, Il ne va pas bien. Il s'efface à l'arrière-plan pour laisser chaque jour davantage la vedette à son "fils"... Pourtant, ce Jésus des Évangiles, montage inconsistant réalisé sur plusieurs siècles, est-il plus crédible que le fabuleux Yahvé ?

Georges Cochand, malgré sa croyance en "l'Horloger", n'échappe pas à cette règle. Il est admiratif devant les "on-dit" de Jésus qu'il nous cite. Des millions d'autres aussi le sont, c'est bien leur droit. Tout

comme c'est le mien de ne pas succomber à cet étalage de niaiseries. Quant on est habitué à la tonique nourriture nietzschéenne, on n'a plus le moindre appétit pour cet insipide brouet.

D'ailleurs, l'auteur reprend en détail le Jésus qu'il nous avait présenté dans son roman **La Passerelle**, paru en 1999. Il y écrivait :

"Jésus nous avait montré le chemin, passé le message... Mais sans s'attarder. Le temps de nous avertir. "Mon royaume n'est pas de ce monde" et il s'était tiré vite fait. Trente-trois ans lui avaient suffi. Son annonce faite, deux ou trois petits miracles accomplis par-ci, par-là et il avait compris... Ponce Pilate, Hérode, les Juifs, une occasion à ne pas rater... Il avait plaidé coupable, était parti sans envie de revenir... Juste une ou deux apparitions et encore... parce que ce qu'il avait trouvé sur terre était pire que ce qu'on lui avait annoncé. Fallait le voir pour le croire et il avait vu. Rien à dire. Il avait accompli sa mission... Nous avait averti, le Messie."

Voilà. C'est un Jésus littéraire présenté dans un style célinien.

Ce roman, **La Passerelle**, je le connais bien. L'auteur m'en avait confié une copie pour que je le lise avant parution, puis m'avait demandé d'en écrire la préface. Ce que je fis quoiqu'assez surpris par cette demande. Depuis, je l'ai relu et j'y ai découvert et compris bien d'autres choses.

Sans être une autobiographie, l'auteur s'est largement impliqué dans ce roman. Laurent, le personnage central, c'est lui. Son physique, sa profession, sa philosophie, ses choix esthétiques, artistiques, ses amours, tout y est... même les raisons pour lesquelles il l'a écrit. Toutes les options de "L'homme, ce que j'en sais" s'y trouvaient déjà en filigrane. Si je laisse de côté l'histoire d'amour, bien qu'elle en soit l'épine dorsale, le soubassement philosophique et religieux qui soutient le roman m'avait ainsi inspiré dans la préface :

"Laurent, malgré son éducation catholique, n'hésite pas à se qualifier d'athée. Mais son athéisme est plein de timidités. Il est plus dicté par le constat qu'il fait de la méchanceté foncière de l'homme que par un rejet véritable de l'entité "Dieu". Il doute, mais comme Voltaire – dont certains athées se réclament à tort – il en est encore à croire que l'univers est une horloge qui ne peut fonctionner que grâce à un "dieu" horloger... En somme, Laurent reste assis entre deux chaises... Mais cette fragilité ne le rend que plus attachant."

Quand on a lu **La Passerelle** avec la grille qui convient, on peut presque faire l'économie de lire "L'homme, ce que j'en sais". De fait, dans cette préface, j'écrivais déjà :

"Aussi, Laurent (lisez Georges) garde-t-il toute sa tendresse à Jésus. On le comprend. Et c'est bien normal puisqu'il n'a du personnage que les versions évangéliques de son éducation chrétienne ou des lectures imprégnées elles-mêmes de christianisme. Sans doute est-ce préférable à son propre équilibre mais, dans la mesure où platonisme et stoïcisme appellent plus ou moins le christianisme, Laurent pouvait-il vraiment prendre ses distances avec Jésus ? En savoir davantage sur le "Crucifié" l'aurait rendu très malheureux. C'est une grande banalité de constater que tout le monde dit du bien de Jésus, même les antichrétiens. D'ailleurs, l'Évangile lui-même met en garde contre ce travers en faisant ainsi parler Jésus : "Malheur à vous quand tout le monde dira du bien de vous !" (Luc IV,26)

Dans **La Passerelle**, on apprend que Laurent aime les discussions passionnées, les débats à contre-courant; que ses analyses sont lumineuses, sa logique imparable ; qu'il est brillant... Mais oui ! Son ami le curé en arrive à lui dire qu'il est *"un athée dangereux"*. Comme tout est relatif puisqu'il me fait l'effet d'un croyant inoffensif ! Il est cependant très sûr de lui. En art, par exemple, il n'aime pas les impressionnistes et s'il en parle, c'est pour les *"les descendre en flammes"*. Il ajoute, il est vrai, que dans tout cela il ne voit *"qu'un jeu pour exercer son esprit"* ou pour éblouir celle qui l'aime, le curé ou d'autres... Mais il y parle fort bien de l'amour, ce que confirme pleinement le chapitre qu'il y consacre dans "L'homme, ce que j'en sais".

En remplaçant Laurent par Georges, on pourrait presque appliquer la préface de "La Passerelle" à "L'homme, ce que j'en sais". C'est un peu comme si je connaissais le second livre avant de l'avoir lu... Tout l'essai était en germe dans le roman. La preuve... cette autre partie de ma préface :

"Laurent s'insurge contre l'imperfection de la Création. Or, ce ne sont là, dirait Nietzsche, que "choses humaines, trop humaines". Mais si l'on accorde crédit à l'hypothèse des croyants, il faut bien rendre Dieu responsable des ratages de sa Création et des calamités qui en résultent. Dès lors, pour le disculper, il a bien fallu inventer une autre divinité : le Christ. Ou alors, si Dieu n'est

responsable de rien, son cas s'aggrave : il chute au rang d'un irresponsable... Mais l'homme est faible, il ne sait pas marcher sans béquilles. La béquille Dieu étant vermoulue, il se soutient par la béquille Jésus. Saura-t-il un jour marcher sans béquille ?"

Dans "L'homme, ce que j'en sais", Georges Cochand multiplie les "*pourquoi*" à propos de la "vie" (origine, développement, but...), ce que j'avais déjà remarqué dans "La Passerelle" dont voici une ultime citation de ma préface :

"Une question, enfin, semble plus particulièrement tarauder Laurent : pourquoi la vie ? (...) Si Laurent ne peut répondre à la question "pourquoi la vie" ne serait-ce pas qu'une telle question est vide de sens ? La vie n'a pas émergé en fonction des interrogations ultérieures posées par le produit de son évolution. Ne faudrait-il pas en déduire que la vie n'a pas de pourquoi, mais seulement des comment ?"

Ne voyez aucune forfanterie dans ces auto-citations utilisées par pur souci de simplification.

Rappelant l'œuvre de Renan, Georges Cochand écrit : "*Certaines pages de ce dernier prouvent qu'il est difficile d'écrire une vie de Jésus en restant rationaliste.*" Il s'étonne que Renan se soit laissé gagner par l'émotion. C'est oublier que Renan était imbibé de christianisme ; que dès l'âge de 15 ans, il entrait au séminaire de St-Nicolas du Chardonnet ; qu'à 18 ans, il entrait au séminaire d'Issy-les-Moulineaux ; qu'à 20 ans, il entrait au Grand Séminaire de St-Sulpice et y recevait la tonsure ; qu'à 21 ans, il recevait les ordres mineurs ; qu'à 22 ans, enfin, il recula devant l'acceptation du sous-diaconat. A cette occasion, Renan écrivit : "*Je me console en pensant à ce Jésus si beau, si pur, si souffrant qu'en toute hypothèse j'aimerai toujours. Même si je devais l'abandonner, cela devrait lui plaire, car ce serait un sacrifice fait à la conscience...*"

Quel aveu ! Même devenu rationaliste, Renan ne pouvait plus éliminer le conditionnement de tant d'années de sa jeunesse. Peu d'hommes ont la force de caractère de s'en libérer vraiment. L'évolution de Renan, son déchirement interne, les crises d'idées qu'il a traversées, ont donné naissance à ces textes qui, encore de nos jours, peuvent susciter l'admiration d'hommes aux opinions si différentes. Il reste que Renan aura su secouer le joug que faisait peser l'Église en l'avertissant que l'exégèse et la critique bibliques, l'histoire non épique et mystique, mais désormais érudite et

scientifique, du christianisme primitif fourniraient dorénavant les outils de la recherche de la vérité.

Georges Cochand consacre un intéressant chapitre à Paul. Si ce dernier a suscité autant de controverses que Jésus, son historicité n'est pas contredite. Il est le réel inventeur du christianisme dont il a forgé la base théologique. Il eut l'idée de faire de la croix, ce vulgaire instrument de supplice des Romains, un symbole mystique universel. Ce personnage, susceptible d'interprétations diverses, a fasciné bien des auteurs. Son trait de génie essentiel a été de comprendre la chance inouïe que représentait l'existence de l'empire romain pour la propagation de sa doctrine. Ambitieux, il a compris que son avenir n'était pas en Palestine mais dans le monde romain. Même si, à Rome, son aventure personnelle a très mal fini – Rome était encore trop romaine pour avaler ses couleuvres – il a eu le temps de semer à travers l'empire les graines vénéneuses qui finiraient par empoisonner l'État romain.

Les amitiés que sut se faire Paul parmi les Romains ont leur source essentielle dans son appartenance à la dynastie hérodiennne, alliée inconditionnelle de Rome. S'il s'est dit juif du côté maternel, il était arabe du côté paternel. Ce Saül fut à coup sûr un prince de l'équivoque.

Georges Cochand pose la question : Paul a-t-il servi le christianisme ? Notre auteur pense que non. Pourtant, sans Paul, le christianisme n'existerait pas aujourd'hui et Georges Cochand - comme nous tous - en ignorerait pratiquement tout... Il pense que le vrai christianisme aurait dû être celui des paroles de Jésus, "*un christianisme bâti sur la foi et pour des âmes simples et pures*"... On peut toujours rêver...

Au chapitre "*Une histoire de femme*", Georges Cochand nous entretient de Marie, de sa virginité, de Joseph, du Saint Esprit, etc.... Des néophytes ou assimilés pourront y accrocher. Je me suis intéressé à ces "problèmes" (voir mon "Christianisme face au sexe"). J'avoue désormais "fatiguer" un peu devant ces sornettes et je n'ai

nulle envie de faire semblant de les prendre au sérieux. Ne troublons pas ceux qui trouvent de quoi soulager leur mal de vivre dans ces croyances, c'est là leur côté positif. Idem pour le culte des saints et des saintes. Quand on lit attentivement leurs biographies-hagiographies, on fait un triste constat : beaucoup d'entre eux furent des malades et quelques-uns de vulgaires escrocs. L'auteur termine ainsi son chapitre : "*On aimerait que ce soit vrai. Il est toujours bon d'espérer, les saints ont été faits pour ça.*" Eh oui...

Dans son chapitre sur l'islam, Georges Cochand estime que la morale des juifs et des musulmans est dure alors que la morale chrétienne est tout amour... Sans doute. Il n'empêche que cette morale chrétienne est négative. Non pas au sens où la juive et la musulmane seraient positives mais parce que, doctrinalement, elle interdit de vivre pour soi, implique de se rendre neutre, impersonnel, inexistant, de se perdre dans les autres, dans la masse incolore et fielleuse des dénigreur de ce monde au profit du très imaginaire monde de l'Aut-delà...

Georges Cochand développe une vision correcte de l'islam. Son texte est complet et intéressant. (dans "Héraclius ou le triomphe de l'islam", j'ai abordé les causes premières de son expansion). Au sein de ce chapitre sur l'islam, notre auteur revient à Jésus mais c'est – par rapport à la violence musulmane – pour faire ressortir son message d'amour, de pardon et de charité, tel qu'il figure dans les Évangiles où, précise-t-il, "*il n'y a pas la moindre trace de violence*".

Même si l'on écarte la thèse du Jésus zélote, violent et vengeur qui correspond à son type de condamnation par les Romains, dussé-je ternir la vision idyllique qu'il se fait de son héros – et j'en suis désolé – mais les Évangiles, et ce malgré l'écœurement qu'ils ont subi au cours des siècles, recèlent encore bien des traces de violences dans les paroles de Jésus. Dans des échanges privés, j'avais recensé cette violence. En fait, elle a été soigneusement minimisée par la suite par les "metteurs-au-point" du christianisme pour ne pas irriter Rome dont on avait entrepris la conquête par d'autres moyens... Il n'y a pas lieu de reproduire ici ce long criblage. Et n'oublions pas de relire l'Apocalypse, assimilée aux Évangiles. C'est l'un des pires monuments de haine qui ait été écrit. Or, la doctrine catholique nous dit qu'elle a été écrite par l'apôtre Jean à la **demande du Christ** glorifié lors d'une apparition...

Sans vouloir trop concéder au jeu facile des citations, donnons quelques exemples de la "non-violence" de Jésus :

"Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive."
(Luc XII, 51)

"Le feu ! Je suis venu le jeter sur la terre ! Et combien je voudrais qu'il fût déjà allumé." (Luc XII, 49)

"Quant à ceux de mes ennemis qui ne veulent pas que je règne sur eux, amenez-les ici et égorgez-les devant moi." (Luc XIX, 27)

- autre version du même verset :

"Au reste, ces gens qui me haïssent, qui n'ont pas voulu m'avoir pour roi, amenez-les et massacrez-les en ma présence." (Luc XIX, 27)

Il est étonnant que les "expurgeurs" du Nouveau Testament aient laissé subsister ce cruel verset... d'autant qu'il semble accréditer que le "royaume" de Jésus était bien de ce monde !

Autre chose, l'Église affirme avoir la charge d'interpréter de façon authentique la parole de Dieu en prétendant tenir son autorité de Pierre. C'est sur le roc de cette foi confessé par Pierre, que Jésus aurait bâti son Église en lui déclarant : "Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église" (Matthieu XVI, 18). Le roc, Pierre, la pierre... vous voyez l'allusion et le jeu de mot. Cette fameuse phrase contient un jeu de mots sur une l'Église à la fois local consacré au culte et communion de tous les fidèles.

Or, à l'époque où ce texte est censé avoir été écrit, le mot église, du grec *ekklēsi'a*, n'a jamais eu ni l'un ni l'autre de ces sens. Il signifie uniquement : une assemblée réunie par convocation pour une séance. Le nom "local de culte" est un anachronisme. La phrase n'est donc pas d'époque.

Par ailleurs, si la primauté de Pierre, c'est-à-dire de la papauté, était d'une importance capitale, Jésus ne se serait pas laissé aller à ce piteux jeu de mot/calembour, d'ailleurs impossible en araméen, la langue de Jésus. Enfin, cette "promotion" de Pierre provoque une contradiction. Quand Jésus décrit la fin du monde, il prédit à ses auditeurs que quelques-uns d'entre eux la verront (Matthieu XXIV, 34). Cela suppose un délai d'environ cinquante ans. Jésus peut donc raisonnablement envoyer des messagers (ou apôtres) mais puisque tout va finir dans une cinquantaine d'années, il n'a aucunement besoin de créer des prêtres et encore moins un pape, chef d'une église. Que vaut, dès lors, ce verset ? Et si celui-là est faux, pourquoi voudriez-vous qu'il soit le seul et unique à l'être ?

Georges Cochand écrit : ***"Jésus avait même prévu un chef pour son église."*** Or, rien de plus faux puisqu'il prêchait la proche fin du monde : ***"Cette génération ne passera pas que tout soit arrivé."*** (Luc XXI, 32 – Matthieu XXIV, 34).

Œuvre humaine, le christianisme est un fourre-tout qui s'est élaboré au gré des circonstances. Schématiquement, il en ressort deux visions différentes du Jésus évangélique, utilisables selon les situations séculières à affronter : à savoir celle du Jésus pacifiste, ami des pauvres, des faibles, des malades, des enfants, etc., image populaire d'un dieu d'amour entretenu par l'Église pour propager sa doctrine; puis celle d'un Dieu aussi implacable que celui de l'Ancien Testament, à la fois père de Jésus et Jésus lui-même, justifiant ainsi les massacres commis par l'Église. Si bien que celle-ci a pu faire admettre que ces deux visions de Jésus pouvaient cohabiter sans dommage (la Trinité...).

Passant au judaïsme et à Yahvé, Georges Cochand, très euphorique, ne craint pas d'écrire : ***"Ce Dieu innommable avait implanté l'amour à l'intérieur de l'homme pour lui permettre de devenir semblable à Lui, Yahvé !"***

Nous sommes là en pleine utopie ! Ce Dieu méchant s'est-il vraiment intéressé au genre humain ? Comment imaginer, qu'aussi jaloux, il ait pu avoir l'intention de permettre à l'homme de devenir semblable à Lui ? Les textes le disent : il a constamment puni l'homme à sa moindre velléité d'élévation. Il ne veut qu'une chose : qu'on le prie, qu'on le vénère, qu'on l'adore, qu'on l'encense, qu'on lui sacrifie... Ne pouvant obtenir cela de la totalité du genre humain, il va essayer de se trouver un groupe d'hommes serviles et craintifs, punissables à souhait, qu'il élira et détachera des autres peuples et qu'il s'asservira en utilisant largement la carotte et le bâton. Dès lors, l'amour de Yahvé se résumera à ceci :

D'abord un groupe d'hommes choisis, élus. Supérieurs aux autres ? Même pas, mais sans doute isolé des autres en raison d'une plus grande capacité de vénération. Puis, les gens non élus mais cependant encore assez proches des élus. On peut, quand on leur fait la guerre, en épouser les filles après élimination des mâles. Enfin, les gens qu'il faut absolument rejeter parce qu'impurs, abominables,

immondes, ceux qu'il faudra écarter de la Terre Promise, ceux dont Dieu ordonnera l'extermination. Toutes les tribulations de ce Dieu et de son peuple élu tourne autour de ces trois axes.

Faut-il croire Georges Cochand naïf au point de ne pas avoir compris ce comportement ? Il écrit : ***"Ce comportement fait des enfants d'Israël une population de racistes. Non violents et même très pacifistes, certes, mais racistes tout de même."***

Il faudrait savoir de quelle période il s'agit ? Il est impossible d'avoir la première qualification et les deux autres en même temps... Dans ces conditions, devant cette quadrature du cercle, à quoi bon citer les violences, voire les atrocités qui émaillent l'Ancien Testament... Pour le reste, ce chapitre sur le judaïsme contient d'excellentes choses.

Du chapitre intitulé ***"Confucius, Bouddha et les autres"***, je n'ai rien à dire. D'abord, parce que je les connais peu, qu'on ne saurait s'intéresser à tout et que Georges Cochand qui a pris la peine, lui, de s'y plonger, me semble en avoir fort bien traité...

Parlant de l'enfer des religions, celui de l'après-mort, l'auteur débouche sur celui que nous vivons durant notre vie avec, enfin, ce correctif immense : la poursuite de l'amour et du bonheur. Nous découvrons là son pôle d'intérêt maximum. Effectivement, ce n'est pas une mince affaire même si, individualisée à l'extrême, cette poursuite peut occulter de graves et urgentes questions se posant à une autre échelle que celle des petits ou grands bonheurs de chacun et faire passer au second plan, par exemple, la survie d'une nation, d'une civilisation, d'une culture... L'idéal serait d'être positif sur tous les tableaux, mais il y a là matière à s'interroger sur l'amour... L'amour n'est-il pas comme une sorte d'hypertrophie parasite que l'homme a laissé s'installer dans sa vie en contradiction avec les lois de sa nature animale ? Vaste problème...

Ce chapitre sur l'amour est certainement le plus riche, le plus solide de "L'homme, ce que j'en sais". On pourrait y substituer avec bonheur : ***"La femme, ce que j'en sais"***. La femme, l'auteur la

connaît ! Cinquante ans de médecine, ce n'est pas rien ! Il en défile des femmes dans un cabinet médical. On peut les y examiner sous toutes les coutures. Physiquement et psychologiquement. Là ou ailleurs, notre médecin ne s'en est pas privé. Il nous l'a dit lui-même dès le début de son livre :

"J'en ai pourtant rencontré des salopes, des vicieuses, des tordues au-delà de l'imaginable, des calculatrices, des menteuses, des mal lavées, des malhonnêtes... Des anges aussi, mais trois ou quatre, pas plus, perdues dans la masse..."

On ne parle pas ainsi d'une femme, quelle qu'elle soit, sans avoir été assez loin avec elle. Donc, on peut lui faire confiance, là il sait de quoi il en retourne. Des sentiments à la sexualité, George Cochand détaille l'amour avec une évidente compétence : théorique et pratique. En 1984, il a participé à la rédaction d'une Encyclopédie de la sexualité. Vous ne le prendrez pas en défaut sur ce type d'amour-là. Je me permettrai toutefois une question naïve : faut-il juger de la valeur d'un amour à l'aune de la pure technologie sexuelle ? Ne serait-ce pas un peu réducteur ? A techniciser ainsi l'amour ne court-on pas le risque d'amoindrir cette part de fraîcheur, voire de candeur naturelle, qui émeut à tout âge ? Reconnaissons cependant un certain avantage à qui bénéficie d'une bonne technique. Mais, l'amour est si complexe... Ici l'irrationnel est roi et le "pourquoi" encore plus malmené qu'ailleurs.

On se demande bien pour quelles raisons, ici encore, Georges Cochand a fait appel à Dieu. Sa "qualification" l'en dispensait. Hélas, il nous le ressort à l'occasion des aberrations sexuelles ou du finalisme de l'évolution dans les processus de fécondation. Ainsi soit-il... Mais c'est son droit. Oublions cela et goûtons jusqu'au bout notre plaisir – c'est le cas de le dire – de le lire. Tout de même, si Dieu est aussi l'auteur du plaisir, que doit-on faire du "péché originel" ?

Ah, l'amour... sujet inépuisable. Que puis-je ajouter à ce magistral chapitre ? On en dit tant de choses brillantes qu'on se demande s'il est encore possible d'en dire d'exactes ? Contrairement à "Dieu", l'amour, lui, existe, c'est évident malgré la grande part d'illusion qu'il charrie. Il a beau être universel, tout ce qu'il suscite varie à l'infini. Si, pour Georges Cochand, il semble être la chose la plus importante au monde, chez Lénine, par exemple, l'acte charnel n'était *"pas plus important qu'un verre d'eau"...*

Si l'on veut à tout prix trouver matière à critique dans la réflexion de l'auteur sur l'amour, on peut remarquer qu'il fait à la fois l'apologie de l'amour et celle du Jésus tout amour. Or, d'après ce qu'on "sait" de la vie de Jésus, il n'était pas particulièrement porté sur l'amour. De l'Évangile, on déduit que Jésus est resté vierge – puceau si vous préférez. Il est né d'une vierge. Joseph serait mort vierge... La "Sainte Famille" chrétienne est l'un des pires bricolages imaginables. L'amour y est totalement escamoté. Jésus a toujours le mot amour à la bouche mais il le fuit comme la peste.

Le chirurgien-urologue Gérard Zwang – qui est aussi sexologue et musicologue – résume ainsi ce constat :

"Jésus n'est qu'un pisse-froid, Marie une bégueule, et Joseph un cocu (par le Saint Esprit)."

Ce qui sauve la situation, c'est que tout cela n'est qu'une fable...

Les chapitres sur le bonheur, la beauté ne le cèdent en rien à celui de l'amour. Dommage, hélas, d'y voir réapparaître l'idée fixe de l'auteur : ***"Je suis même tenté de voir dans notre sens de l'harmonie d'apparence spontanée la main du Créateur ou Remonteur de pendule qui nous offre en permanence le spectacle d'une nature on ne peut plus harmonique."***

Soit. Mais il nous offre tout autant la laideur, l'horreur dans tous les domaines de la nature où existe aussi de l'harmonie. Si Créateur il y a, sa création recèle autant d'abomination que de beauté.

De la beauté à l'art, la transition est facile. Georges Cochand nous livre avec talent ses analyses et ses préférences artistico-esthétiques. Tout le monde sait que "des goûts et des couleurs"... Nous sommes là en pleine subjectivité. A chacun d'aimer, de ressentir selon ses critères propres. Et vive la diversité ! Reconnaissons cependant que ce domaine attire et alimente beaucoup de snobisme. La phraséologie sur l'art est probablement celle qui permet le mieux aux mondains, à peu de frais, de briller en société... De se montrer attentif, pour être "dans le vent", à toutes les nouveautés, à toutes les tribulations du Tout-Paris et autres avant-gardes... Parler de l'art, sur l'art, ça éplate,

ça vous classe un homme... On trouve des auteurs qui vous pondent des livres de trois cents pages pour "analyser" deux ou trois croûtes abstraites infectes ou insignifiantes. C'est de la haute fumisterie pour gogos, de la mystification, voire de la simple stratégie commerciale (les prix atteints par certaines horreurs le démontrent amplement...). Plutôt passer pour un ignare que de jouer ce jeu. Fort heureusement, on ne saurait réduire l'art à cet aspect. Le génie humain produit d'authentiques merveilles. Ce n'est pas de notre faute, si nous vivons à une époque de grande décadence.

Quand j'ai un "problème" ou des lacunes, je n'hésite pas à me tourner vers les auteurs que j'aime. Ici, je dirais : Qu'en pensait Nietzsche ?

Il estimait que l'art n'avait nullement pour but une recherche de la "Vérité", qu'il était libre de toute rationalité. La recherche de la vérité peut n'être qu'une volonté de puissance. Toutefois, si cette quête du vrai est sincère, elle incline à renoncer à la présomption d'améliorer l'humanité, de la "sauver". La réalité qu'elle découvre est dépourvue de sens. Pas la moindre trace de l'Horloger derrière tout cela. L'œuvre d'art est alors le témoin de la lucidité dont l'homme est capable et qui se traduit par le désir d'affirmer la vie par delà l'absurdité et la douleur du monde. Elle est l'illusion – qu'il faut tenter de rendre joyeuse – qui permet de vivre quand même.

Si l'on connaît bien les goûts de Nietzsche en musique – laquelle est pour lui l'art suprême – il n'en est pas de même en matière d'art plastique. Contrairement à l'opinion d'artistes modernes qui se sont réclamés de lui, Nietzsche penche pour l'art classique. Dans l'histoire des hommes, l'art est le moyen idéal à opposer au nihilisme. Ici comme ailleurs, Nietzsche se distingue des autres philosophes. Il accorde à l'art la primauté dans le sens à donner à la vie. Il y ajoutera par la suite la volonté de développer la philosophie nietzschéenne de l'art dans les limites du présent texte serait une gageure. Toutefois, dans la mesure où Georges Cochand le passe sous silence – et ce n'est pas un reproche, on ne peut tout mettre dans un livre – permettez moi de citer Nietzsche à travers au moins un exemple : le peintre Raffaello Sanzio dit "Raphaël".

Selon Nietzsche, Raphaël est sincère dans son attachement à l'Église mais pas forcément pour des motifs désintéressés ni davantage par hypocrisie. Nietzsche interprète la peinture de Raphaël comme si la piété et la vénération étaient conçues comme apparence divinisée,

comme si le peintre était païen même dans la sincérité de sa foi chrétienne. Laissons au moins une fois la parole à Nietzsche :

"Raphaël qui tenait beaucoup à l'Église – en ce qu'elle était solvable – mais, tels les meilleurs de son temps, fort peu aux objets de la foi religieuse, n'a pas fait un seul pas dans le sens de la piété extatique et prétentieuse propre à bien de ceux dont il recevait des commandes; il a gardé sa sincérité, même dans ce tableau exceptionnel qui était à l'origine destiné à une bannière de procession : la Madone sixtine. Il voulut ici peindre pour une fois une vision ; mais une de celles que peuvent avoir aussi et qu'auront de jeunes gentilshommes sans "religion", la vision de leur future épouse, d'une femme pleine de sagesse et de distinction morale, silencieuse et très belle, qui porte son premier-né dans ses bras. Que nos aînés, habitués à la prière et à l'adoration, vénèrent ici à leur guise, comme le digne vieillard de gauche, quelque chose de surhumain : nous, les jeunes, semble nous lancer Raphaël, nous serons du côté de la belle fille de droite qui, de son regard provocant et nullement dévot, dit aux spectateurs de cette scène : "N'est-il pas vrai que cette mère et son enfant font un tableau agréable, engageant ?"

En estimant que l'art est une attitude toujours nécessaire face à une réalité que n'améliore aucun progrès, Nietzsche anticipait sur les torsions et les "contorsions" dont notre temps accable la conception traditionnelle de l'art en définissant ce dernier comme un mouvement plus que comme la recherche d'un idéal de beauté. D'où la question : une œuvre fragile, éphémère, qui tire sa valeur du geste qui l'a créé dans le présent plus que d'une ambition de s'inscrire dans la durée et de susciter l'admiration et le plaisir, mérite-t-elle encore le nom d'œuvre d'art ?

Comment, dès lors, définir la création artistique ? Tout comme chacun voit "Dieu" ou l'absence d'un dieu à sa façon, sans doute y a-t-il autant de définitions de l'art que d'artistes... Si l'on explique la création par des déterminismes sociaux ou affectifs, ne prive-t-on pas la subjectivité de sa souveraine liberté de jugement esthétique ? Or le sentiment esthétique a un caractère irréductible. Pourquoi cette chose ou cette personne me plaît-elle ? Sans doute, par ce biais, peut-on répondre à cette interrogation en se rappelant que la beauté artistique ne s'identifie pas nécessairement à la séduction. Sauf à en avoir une conception réductrice...

Arrêtons-là. Je l'ai toujours remarqué, introduire Nietzsche, c'est immanquablement ouvrir des portes, aller faire un tour *par-delà le bien et le mal*... Ceux qui ne le connaissent pas ne savent pas ce qu'ils perdent. Mais puisqu'ils risqueraient de se "perdre", cela vaut peut-être mieux.

Nous lui dirons au revoir en le citant :

"Pour un philosophe, dire : le bon et le beau sont une seule et même chose est une bassesse ; qu'il ajoute encore "le vrai aussi", et là, on doit le rosser. La vérité est laide : nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité."

A travers son excellent chapitre sur **l'image**, Georges Cochand se livre à une critique sévère de la télévision qu'on ne peut qu'approuver. Pourtant quel merveilleux instrument d'enrichissement elle serait si on pouvait la rendre à la fois indépendante du système marchand et du "politiquement correct inquisitorial"... Autant chercher midi à quatorze heures ! L'auteur en profite pour se livrer à une réflexion sur l'imaginaire qu'il avait déjà abordé dans **La Passerelle**. Mais sa tendance à hypertrophier cette notion le regarde. Il est libre.

Tout aussi excellent est ce qu'il nous dit de **la société de consommation**, même s'il ne nous apprend rien. *"L'argent est roi. C'est vrai"* écrit l'auteur. A la limite, on peut même dire que son pouvoir est plus répugnant que celui de la force. Le paradoxe : même parmi ceux qui disent mépriser l'argent, beaucoup cherchent encore à en gagner bien après la cessation de leurs activités professionnelles. A un âge où l'on devrait être débarrassé de cette servitude, ils s'impliquent encore dans telles ou telles activités commerciales... Personnellement, une fois terminée ma vie professionnelle, je n'ai jamais levé le petit doigt pour posséder un centime de plus. Mais, en ce domaine comme en d'autres, chacun est libre. Encore faut-il avoir la pudeur de ne pas cracher dans la soupe...

Georges Cochand ouvre son chapitre sur la vitesse par une citation de Pascal : *"Tout le malheur des hommes vient de ne pas savoir rester tranquille dans une chambre."* C'est une chose que je sais faire supérieurement et je ne me sens absolument pas concerné par le "problème" de la vitesse. Mon moyen de locomotion préféré a toujours été la bicyclette. J'ai fait avec elle bien plus de kilomètres qu'au volant d'une voiture dont un voyage de près de 4 000 km... Quand je me suis marié, je suis venu avec mon vélo, Madame avec sa voiture. C'est pour vous dire si la vitesse, je m'en moque. Avant de passer à la police judiciaire, j'ai fait un temps à la police en tenue ; ça m'a donné l'occasion de juger de la mentalité de l'homme au volant. J'en ai été dégoûté pour la vie. Aussi, je préfère tout de suite passer à autre chose...

L'auteur évoquait l'argent dans la société de consommation; il y revient dans son chapitre "L'argent et le pouvoir". Si, là encore, il ne nous apprend rien, tout ce qu'il écrit est fort juste et il a raison de nous le rappeler.

L'argent et le pouvoir... nous avons là deux éléments essentiels de la motivation humaine. Traiter à fond cette question attirerait l'attention des censeurs... En fait, l'argent et le pouvoir sous-tendent l'art de gouverner. C'est là affaire de spécialistes. Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, des politiciens. Ces spécialistes sont discrets et n'aiment guère parler de la prospérité de leurs affaires. Le public est-il en mesure de comprendre un système qui nous manipule au point d'être une véritable machine à transformer les volontés ? La place manque pour démonter ici les rouages de cette machine.

Georges Cochand ouvre une trappe intéressante quand il écrit : *"Aujourd'hui, l'argent est universel et sa circulation est assurée de telle façon qu'il se rassemble dans un nombre de plus en plus réduit de mains. Il ne s'agit même plus de mains mais de sociétés complexes omnipuissantes, échappant à tout contrôle, pesant sur la politique, infléchissant l'évolution des États et de la société, réglant la vie du monde..."*

Tout à fait. Aussi le premier mécanisme de la machine à transformer les volontés, c'est l'installation d'une caste de gouvernants par le truchement d'élections. Périodiquement, le "peuple" épuise d'un seul

coup tout son pouvoir en mettant un nom dans une enveloppe. Ensuite, il est la proie sans défense des maîtres qu'il a choisis. Il ne peut plus donner son avis. L'élection fonde en fait une oligarchie : le pouvoir d'une caste que le peuple "croit" désigner.

Le second mécanisme est le système des partis. L'électeur s'imagine qu'il a le choix en raison de leur pluralité. Or, ils ne sont que les nuances d'une philosophie globale. Leur diversité n'est qu'un leurre. Ils ne sont qu'ersatz bien présentés mais tous issus de la même fabrique. Nous avons droit à tout sauf à avoir une volonté. L'art de la politique consiste à nous faire choisir entre ses beaux emballages d'aspects différents, sans que nous soupçonnions qu'ils ne contiennent en réalité que la même drogue ; et la volonté populaire ne peut plus guère s'employer que dans certaines directions pré-orientées. On croit choisir, on voudrait choisir mais on nous refile toujours le même brouet...

La conséquence de ce système est que, sous prétexte de protéger le libre-arbitre du "peuple", on l'empêche de l'exercer. Nous sommes dépossédés de nous-mêmes avec l'aide efficace des médias. Le bulletin de vote qu'on nous donne est sans valeur. Le "peuple" est domestiqué en conservant **les apparences** de la liberté politique.

A qui profite la captation de la volonté populaire ? La pièce majeure du système étant le duo "élections-partis", qui fait les élections et tient les partis, tient l'État. Or, l'accès aux partis est filtré et leur entretien revient cher. Ceux qui fournissent l'argent indispensable partagent forcément avec la hiérarchie visible des partis, la direction réelle de l'État. Le pouvoir réel est ainsi remis à une oligarchie discrète, mélange de doctrinaires, d'intermédiaires et d'hommes d'affaires liés par le système. Ils en vivent tous et ont intérêt à sa continuation.

Nous le voyons tous les jours, la corruption est la conséquence de cette complicité entre barons de la politique et de la finance. Les partis n'ont rien à vendre sinon leur influence dans la gestion de l'État. Ils ont donc besoin d'être financés puisqu'ils n'ont que des dépenses et pas de recettes aussi paient-ils à leur manière ceux qui les financent en leur permettant l'accès à la fortune de la nation en s'y taillant monopoles et privilèges lesquels reprennent largement sous forme d'affaires ce qu'ils ont donné sous forme de soutien.

C'est un circuit fermé. Le peuple vote, mais il vote nécessairement pour des partis et des intermédiaires agréés. Eux-mêmes manipulés par ceux qui leur fournissent l'argent dont ils ont besoin pour maintenir leur situation. Rien d'autre n'existe car les fonds pour créer une nouvelle "marque" politique sont refusés à tout concurrent qui n'accepterait pas les conditions des financiers. Le contrat n'est pas entre le "peuple" et ses délégués mais entre les puissances financières et les hommes qui entendent jouer un rôle politique. Telles sont les formes modernes de la conquête. Les maîtres sont invisibles, inconnus et manoeuvrent en silence. Georges Cochand ouvrait une trappe, je me suis permis d'ouvrir la grande porte. Il reste bien des fenêtres à ouvrir...

Dans son chapitre sur la violence, l'auteur considère l'homme comme le plus agressif des animaux. C'est évident. Il estime que la surpopulation est un facteur aggravant. C'est tout aussi évident. Mais essayez donc de faire campagne pour apprendre au Tiers-monde à ne plus "lapiner" sans être traité de raciste !

De la violence, on passe à la douleur. Notre médecin, ici encore, est en terrain de connaissance. On peut le suivre en confiance ; ça n'a pas toujours été le cas de certains de ses confrères... Que de souffrances qui auraient pu être soulagées ! La douleur morale ? Il est des cas où elle est insurmontable. La perte d'un être cher, par exemple. Le temps l'atténue, c'est tout. Dans d'autres cas, elle n'est que la conséquence d'un état d'esprit. Bien des douleurs morales seraient évitées si l'on cherchait à voir sous un autre éclairage les aléas de la vie. C'est ce qu'ont tenté, et Georges Cochand nous le rappelle, les stoïciens gréco-romains. On a beau se croire fort, qui peut prétendre maîtriser toutes les situations génératrices de douleurs morales. Qui croyait en être définitivement à l'abri, se trouve parfois frappé de plein fouet...

Le stress ? La société actuelle est éminemment "stressogène". Nous le savons tous. Cela ne gêne guère la classe politique. On nous impose un genre de vie qui n'est plus en harmonie avec ce que nous sommes, avec ce que nous aimons. Ce qu'on nous propose, nous le subissons. Permettez-moi de ne pas dresser ici le catalogue de ce désastre...

La bonté ? C'est une qualité à double tranchant. Tout est question de discernement. La capacité d'écouter les autres, justement, est un élément de discernement. Comme toute chose, la bonté doit se mériter. Une bonté qui favoriserait la capacité de nuisance de la crapule n'aboutirait qu'à étendre le mal. Chacun devrait savoir se prendre en charge le mieux possible. Le respect des autres c'est d'abord ne pas constamment les importuner, les solliciter pour pallier nos erreurs, nos négligences, notre paresse, etc. C'est quand on a soi-même épuisé tous les moyens de réduire une souffrance que l'on peut s'adresser à la bonté des autres. Tout cela est fort subjectif, je le sais bien et il n'y a pas lieu de décourager les personnes portées à la bonté.

Georges Cochand a fondé une association de lutte contre le vieillissement. Il n'est donc pas étonnant qu'un chapitre de son ouvrage en traite. On aimerait bien qu'il nous donne des recettes efficaces ! L'horloge biologique de chacun ne fonctionne pas à la même vitesse. Mettez ensemble cent hommes du même âge, vous serez surpris des différences qu'ils présentent. A hygiène de vie égale, certains "fonctionnent" très longtemps, d'autres non. On ne peut rien contre son hérité. C'est ainsi. Les hommes, paraît-il sont égaux devant "Dieu", ils ne le sont pas devant la nature. Comme l'écrit justement l'auteur : ***"Disons que l'on peut préserver sa santé, mais pas la gagner."*** Il a toutes les qualifications pour le dire et là vous pouvez le croire. Je ferai semblant de ne pas voir qu'il nous a encore placés ses allusions au Créateur. Mais je le répète, chacun est libre...

Sur la vieillesse, laissons à Cioran, ce maître du pessimisme lucide, le dernier mot :

"La curiosité de mesurer ses progrès dans la déchéance est la seule raison qu'on a d'avancer en âge. On se croyait arriver à la limite, on pensait que l'horizon était à jamais bouché, on se lamentait, on se laissait aller au découragement. Et puis on s'aperçoit qu'on peut tomber plus bas encore, qu'il y a du nouveau, que tout espoir n'est pas perdu, qu'il est possible de s'enfoncer un peu plus et d'écarter ainsi le danger de se figer, de se scléroser..." (De l'inconvénient d'être né).

Georges Cochand débute son chapitre sur la mort par la question "*qu'est-ce que la vie ?*" Elle appelle des réponses moins difficiles qu'au "*pourquoi la vie ?*" qu'il posait dans *La Passerelle*. Question vide de sens, productrice de vaines spéculations qu'alimente l'anxiété de l'impossibilité d'y répondre rationnellement, d'où le perpétuel recours au Créateur magicien...

Issue de la matière, la vie est une conséquence de la matière, même dans ses manifestations les plus complexes. En quoi cela nous avance d'affubler la vie d'un créateur ? Ce type d'explication paralyse et stérilise la question mais elle fait le bonheur de la métaphysique déiste qui ne devrait pas oublier que son triomphe, toujours, n'est que provisoire. Qu'on réfléchisse à tous les domaines qu'elle a perdus. A l'instar de l'invocation au hasard, elle prospère sur notre ignorance.

Existe-t-il ou non, à un niveau quelconque, des éléments étrangers à la matière qui nous compose, dès lors qu'on attribue à celle-ci toutes ses propriétés connues ou inconnues ? Il ne s'agit pas de nier l'esprit, émanation de la matière organisée. L'un et l'autre interdépendants donnent naissance à l'activité psychique. Pourquoi placer les attributs de l'esprit hors de la matière ? De la même façon qu'on s'acharne à placer un dieu hors de l'univers ? Est-ce parce que l'homme agit en usant de conscience et de concertation dans tel ou tel but qu'il faut en arriver au sophisme par lequel de l'horloge on induit un "Horloger" ? Le problème qui ramène sans cesse Georges Cochand vers son "Horloger" vient de nos présentes difficultés à expliquer les phénomènes de la matière vivante par sa composition, sa structure, l'enchaînement des réactions, etc. Que faut-il ajouter à ce processus pour que la matière soit vivante ?

Qu'est-ce que la vie ? Impossible de donner à cette question la place qu'elle mérite dans le présent cadre. Cette question renouvelle les problèmes liés à l'origine de l'univers. Avant même de s'engager dans l'examen du processus biochimique menant à la vie, l'étude de toute l'histoire des êtres et processus vivants ne fait que révéler la véritable difficulté.

Est-il possible de trouver une définition rationnelle de la vie ? La question est éminemment auto-référentielle en ce sens qu'il s'agit, pour la vie, de définir la vie puisque la vie nous en faisons partie... "Auto-référentielle" ? Est auto-référentiel tout discours qui se réfère à lui-même. C'est donc la propriété de tout processus et raisonnement rationnels car ceux-ci ne peuvent finalement que se rapporter à la

connaissance rationnelle qu'ils engendrent, donc à eux-mêmes. Il en résulte nécessairement une certaine forme d'indécidabilité, c'est-à-dire une situation alternative plus ou moins complexe dans laquelle il n'existe aucun critère rationnel permettant de choisir rationnellement entre les différentes opportunités !

Eh oui, c'est par là qu'il faudrait commencer ! Ce qui signifie que, en principe et au sens strict, une définition rationnelle de la vie, et d'elle seule, n'est pas rationnellement directement possible de manière absolue. Elle ne peut donc l'être que de manière indirecte par la recherche de ses caractéristiques propres (par exemple, son programme génétique), c'est-à-dire par comparaison avec l'inerte, et plus spécifiquement encore par ses conséquences et effets, notamment ses potentialités d'évolution et de transformation du milieu. Ce ne peut-être qu'une définition relative. Nous sommes là dans un domaine qui implique la modestie.

Certes, ces restrictions n'empêchent pas de poser concrètement l'énigme des origines de la vie : comment passer de la molécule à la cellule ? Et là-dessus, Georges Cochand en sait bien plus que moi. Mais si la question paraît simple... puisqu'il s'agit de rechercher un chaînage bio-chimique logiquement exprimable à partir de conditions initiales compatibles avec les données « écogéologiques » primitives. En fait, elle ne l'est pas en raison de la complexité du processus mis en œuvre. Le problème est qu'on ne se retrouvera jamais plus dans les exactes conditions naturelles ayant permis l'apparition de la vie. D'ailleurs, notre vie telle qu'elle est maintenant n'y résisterait pas. On ne peut pas faire cohabiter notre vie – celle de l'expérimentateur – avec la vie telle qu'elle a humblement émergé. La rencontre est impossible... C'est pourquoi "l'Horloger" a encore de beaux jours devant lui !

Tout comme notre auteur, il y a cinq ou six ans, je me suis intéressé aux questions liées à la mort en mettant au point un "dossier" : "**La mort, le suicide, l'euthanasie**". Il me suffirait de l'annexer ici en l'expurgeant de tout le "blasphématoire" et de tout le "politiquement incorrect" qu'il contient, et encore il serait beaucoup trop long ! Là-dedans, tout le monde en prend pour son grade, y compris les médecins ! Laissons-le où il est : dans un tiroir. Je suis membre depuis sa création, c'est-à-dire depuis plus de vingt ans, de **l'Association pour le droit de mourir dans la dignité**. Ceci explique cela. En fait, la mort, je ne la crains pas puisqu'elle est

inéluçtable. Et "l'après-mort" encore moins ! L'euthanasie est un bon combat mais elle ne m'intéresse pas particulièrement. Seul compte le suicide... Choisir le moment et le moyen de sa mort, c'est pour moi la plus belle mort. Toute la difficulté est dans les moyens de se tuer proprement et sûrement car, là, vous ne pouvez compter sur personne... Restons-en là.

Georges Cochand s'intéresse ensuite à "*cette merveilleuse machine*" que constitue l'homme actuel et je ne peux que m'incliner devant sa compétence et son talent pour nous la faire constater. A chacun son métier. Il est ici sur son terrain. Cinquante ans de pratique dans une activité comme la médecine, tout de même, comment voudriez-vous qu'il en soit autrement ? Qu'il s'émerveille pour louer une fois de plus le "Créateur", ça le regarde... Toutefois, la répétition de cette louange amène à penser qu'il aurait pu s'éviter la fatigue d'écrire ce livre en nous disant : "*Tout ce qui existe et fonctionne est dû au Créateur...*" Point final. Ce qui me conforte d'avoir écrit un jour "*La notion de Providence*" pour le Cercle Ernest Renan car, au fond, la Providence n'est-elle pas à la fois le joker et la sauvegarde de notre auteur ?

Selon Teilhard de Chardin, Jésus, le "héros" de "L'homme, ce que j'en sais", englobe à la fois la Providence et l'Univers. Ainsi, tout est simplifié. Le "Milieu divin" devient concret par l'incarnation de Jésus Christ qui établit un lien indissoluble entre le monde et Dieu par la médiation de l'humanité. Il faut partir de l'existence historique de Jésus, fils de Marie, parce que c'est un point vérifiable, parce qu'il est enraciné dans l'humanité et devenu une partie du Cosmos. Le Christ historique révèle ce drame mystérieux : le Maître du monde menant, comme un élément du Monde, non pas seulement une vie élémentaire mais la Vie totale de l'Univers qu'il vient d'endosser et s'assimiler en l'expérimentant lui-même. Par sa mort et sa résurrection, le Christ est devenu coextensif à l'Univers... (les majuscules, bien sûr, ne sont pas de moi...). Un raccourci fort lyrique !

Telle est la manière dont le Père Teilhard conçoit l'action de la Providence. L'omniprésence divine se traduit dans notre Univers par le réseau des forces organisatrices du Christ total. Ce qu'on peut faire, tout de même, avec des mots ! Et, de surcroît, toutes les interrogations de Georges Cochand tombent d'elles-mêmes... Le Père Teilhard a une "Réponse Globalisante Universal-Christique !"

"L'arrivant"... notre auteur intitule ainsi son chapitre sur l'enfant. Va-t-il nous épargner l'invocation à Dieu ? Non pas. Il nous l'inflige encore massivement. Faire un enfant volontairement, écrit-il, c'est *"jouer au Dieu fabricant une vie"*. Là, je m'interroge... Ce *"fabricant"* est-ce un *lapsus calami* ou est-il volontaire ? Vu l'admiration de l'auteur pour le Dieu "Horloger", c'est-à-dire pour un fabricant (d'univers, d'hommes, etc.), on peut se poser la question et comprendre que *"fabricant"* ait été substitué à *"fabriquant"*...

Que peut bien voir le savant qui voit le développement de l'embryon ? *"Il y voit la patte de Dieu... Quelle aubaine dès lors, pour l'homme, de pouvoir une fois jouer à l'horloger, créer un être vivant en partant de rien... ou presque..."* Bon.

Georges Cochand aligne ensuite une palette d'arguments sur la sottise, l'erreur, presque le crime de vouloir un enfant alors que la vie lui réserve mille épreuves et que cet enfant vieillira en subissant les mêmes désillusions que ses parents... Quel pessimisme ! Quel esprit de démission ! En somme, périsse le monde, plutôt qu'un monde non conforme à ce qu'en espérait l'auteur...

Sur le plan individuel, c'est faire fi des joies merveilleuses que peut apporter un enfant à des parents qui ont su l'élever. Sur le plan collectif, c'est attenter à la seule possibilité de perpétuer une ethnie, un peuple, une nation, voire une culture, une civilisation... Excusez du peu ! C'est assassiner égoïstement tout un pan de l'humanité, une pièce irrécupérable, non renouvelable du puzzle qu'elle constitue. Et cela pour une toute petite considération individuelle, parce qu'on ne s'estime pas heureux soi-même ! Quand on n'a même plus l'honneur de perpétuer les siens, sans doute vaut-il mieux partir. Qu'une telle philosophie se répande dans une nation et c'en est fini d'elle-même à court terme. Georges Cochand devrait être content. Un regard lucide sur la France actuelle nous fait comprendre qu'il a beaucoup

d'adeptes. Mais quel en sera le résultat ? Ceux qui sont en train de nous remplacer en font, eux, des enfants, beaucoup, beaucoup. De véritables "fabricants" ceux-là. Le risque de surpopulation ? Nous l'aurons. Et précisément parce que nous ne faisons plus d'enfants et que nous abandonnons le terrain à bien plus prolifiques que nous. Allons Georges Cochand, ne m'obligez pas à écrire ce qui pourrait attirer les foudres de la "justice"...

Une autre manifestation de l'esprit de démission m'anéantit. L'auteur écrit : *"Pourquoi acceptons-nous de créer de la vie ? (...) alors que nous ne savons pas du tout, mais alors pas du tout, quel est son sens."*

Suicidez-vous, que diable ! Qu'est-ce que vous voulez ? Qu'il y ait des panneaux, comme ça, au-dessus de nos têtes, indiquant le sens de la vie, comme d'autres indiquent un sens interdit ? Il n'existe pas un sens de la vie servant de référence comme il existe un mètre-étalon au pavillon de Breteuil ! La vie n'a que le sens que nous lui donnons et je ne vois pas pourquoi on devrait faire disparaître une nation parce qu'on n'est pas capable de donner un sens à la vie... Appelez donc Jésus ou l'Horloger à votre secours, vous touchez ici du doigt à la cause de votre désespoir.

Si, en dehors de ses manifestations biologiques et instinctives, nous ignorons le sens de la vie, c'est tout bêtement parce qu'elle n'en a aucun intrinsèquement mais que, correctif inouï, il appartient justement à l'homme digne de ce nom, et à lui seul, d'en donner un. C'est précisément son honneur suprême, ce qui le distingue enfin de l'animal.

Pour donner un sens à la vie, la première condition est que la vie elle-même se perpétue. Contrairement à ce que semble croire l'auteur, toujours empêtré dans les rouages de son horloge, ce n'est pas en supprimant la vie qu'on parviendra à lui donner un sens ou plutôt des sens. Des sens ? Oui, parce que l'homme n'est pas un être abstrait, le fameux Homme avec un grand H. Parce que les ensembles d'hommes sont divers, le sens qui leur convient sera, lui aussi, divers; parce que la diversité, c'est le sel de la vie.

Que Georges Cochand soit déçu par le spectacle de l'actuelle société, je le comprends d'autant mieux que j'en souffre certainement plus que lui. Mais ce n'est pas une fatalité, elle aurait pu prendre une autre direction si nous l'avions voulu. C'est pourquoi je ne partage pas son penchant pour le stoïcisme, trop teinté d'esprit de démission malgré

sa valeur morale. Nous payons des erreurs, c'est tout. La seule vraie question est de savoir si ces erreurs sont encore redressables aujourd'hui ? Et non de se lamenter sur les ratages de l'Horloger... S'il est nul à ce point, oublions-le !

Il existe des philosophies bien plus gratifiantes, celle de Nietzsche, par exemple. Le sens à la vie qu'il nous propose, c'est la volonté de puissance, qui ne se confond pas avec la volonté de domination.

La volonté de puissance est présente en tout être vivant même le plus infime. Elle est l'unique moteur du progrès et, au fond, la seule explication psychologique valable de l'évolution des espèces. Vous, Georges Cochand, quand vous cherchez à "briller" dans des débats, dans la parution de livres, dans votre métier, dans l'amour, bref dans tout ce pourquoi on cherche à se distinguer, que croyez-vous que soit le "moteur" qui vous impulse sinon la volonté de puissance... Et ce n'est pas un reproche, au contraire. Vous cherchez des sens à la vie, en voilà...

Nietzsche avait bien remarqué que les morales en cours fustigeaient toutes la volonté de puissance de l'individu, présentée comme de l'égoïsme ou de l'orgueil. Il en avait déduit que la civilisation "moderne" reniait ainsi la source de tout progrès véritable, de tout perfectionnement, de toute ascension de l'espèce ; qu'elle se coupait la route vers "quelque chose" de supérieur à l'homme. Il nous proposait alors un but : la transmutation des valeurs de décadence et leur remplacement par des valeurs de vrai progrès, à la lumière d'une nouvelle renaissance du bien et du mal.

Pour réussir cette transmutation, Nietzsche nous demande de ne plus croire tout ce qu'on nous a dit jusqu'à maintenant : *"Accepter une croyance parce que c'est la coutume, - cela signifie au fond être malhonnête, être lâche, être paresseux ! Ainsi la malhonnêteté, la lâcheté et la paresse constitueraient les bases de la moralité ?"*

Qu'est-ce qui régit notre morale : c'est l'amour du prochain. Que nous propose Nietzsche ? L'amour du lointain. Boutade ? Certes non. Ce lointain, précisément, **c'est un sens à la vie**, c'est un prochain amélioré, ambitionné... Dans l'amour du prochain immédiat, on l'accepte tel qu'il est sans aucune espèce d'espérance supérieure. Pourquoi, au contraire, l'amour du lointain ? Parce qu'il recherche les potentialités qui permettront d'évoluer vers quelque chose de supérieur, vers une espérance. Notre civilisation est en crise. Si elle peut être sauvée, elle ne peut l'être que par une éthique nouvelle. Cet

"amour du lointain", proposé par Nietzsche, préserve l'individu parce qu'il recherche ses promesses. C'est ce qu'il faut comprendre quand il nous dit : *"Le surhomme sera à l'homme ce que l'homme est au singe."*

La volonté de puissance cherche la valeur, mais dans la liberté. Comme tout être vivant, l'homme ne peut grandir, s'élever, se parfaire que s'il veut être puissant, influent, créateur. **C'est à l'homme d'être le créateur de son avenir.** A nous remettre entre les mains d'un "Dieu", nous ne sommes plus que des infirmes. Comment, dès lors, surmonter l'incompatibilité entre la croyance, entre la toute-puissance d'une volonté divine arbitraire et le libre exercice d'une volonté humaine ? Les déistes ne peuvent sortir de ce piège qu'en substituant "Dieu" à leur propre volonté, au moins dans le discours... L'homme ne peut réellement donner un sens à la vie qu'en se libérant de Dieu. Pour Nietzsche, la mort de Dieu n'a rien du dogmatisme d'un athéisme banal. Non, il veut le champ libre pour affirmer dans l'homme ce plus que l'homme qui jusqu'alors a été aliéné par la croyance en Dieu. La négation de Dieu débouche sur l'affirmation de quelque chose que Dieu justement rendait impossible.

Sur quoi Cioran renchérit ainsi : *"J'ai expédié Dieu par besoin de recueillement, je me suis débarrassé d'un dernier fâcheux."*

Dans son ultime chapitre *"L'évasion"*, où il traite des moyens d'échapper au "mal vivre" (suicide, alcoolisme, drogue, non-être...) notre auteur repose finalement sa question fétiche : *"L'homme et la vie dont il paraît être le terminal ont-ils un sens ?"*

Je prie ici le lecteur de bien vouloir excuser les redites et les va-et-vient mais la structure du livre y contraint, les mêmes questions se retrouvant dans plusieurs chapitres.

Le sens de l'homme et de la vie est donc l'obsédant problème de Georges Cochand. Ne croyez pas que je sois dénué de la sensibilité nécessaire pour le comprendre mais la seule manière de sortir de cette angoisse, c'est de replonger dans notre passé d'homme européen, d'y puiser l'honneur d'affronter l'avenir debout et de se forger une destinée digne de ce passé, c'est-à-dire un **sens...**

Le sens de l'homme, n'est-ce pas ce qui lui appartient en propre, ce qui vient en surplus de son animalité ? C'est sa culture et sa conscience d'avoir une destinée. Et ce qui le distingue de l'animal, son "hominité", sa spécificité biologique, c'est d'être dissemblable culturellement, de diverger anthropologiquement, de ne pas posséder de conscience d'espèce. L'humanité de l'homme ne se trouve pas dans les ressemblances et les similitudes entre les hommes, mais dans le fait que tous les hommes échappent à l'inconscience de l'animalité par les réponses culturelles différentes, inégales qu'ils élaborent pour survivre. En ce sens, l'humanité n'est pas une condition, **mais un état progressif qui se conquiert**. L'homme tend vers le "toujours-plus-humain", vers l'accroissement de sa liberté envers les déterminismes biologiques, vers le "sur-humain" et c'est là que nous retrouvons Nietzsche.

Donner un sens à l'homme, c'est le comprendre de manière totale, anti-réductionniste, c'est l'envisager à la fois comme un produit de l'évolution, comme un animal complet limité par son hérédité mais ne pouvant actualiser cette dernière – dont les possibilités sont immenses – que par son ouverture au monde (et non sa dépendance envers "l'Au-delà"), ouverture qui autorise l'homme à recevoir la discipline d'une culture qui démultiplie de ce fait ses possibilités innées par des informations acquises. L'homme donne un sens, il s'investit alors comme un être d'action : il agit sur son milieu alors que l'animal se contente d'y survivre et de s'y adapter. La volonté de puissance – on y revient – appartient donc, biologiquement et culturellement, à ce qu'il y a de plus humain dans l'homme. Elle correspond, si l'on veut, à cette étincelle divine, au sens païen du terme, dont ont parlé divers penseurs européens et qui fait de l'homme un "être-en-devenir" permanent...

Ce fameux **sens** qui vous interpelle Georges, c'est la visée suprême par laquelle les hommes mobilisent leur existence, et qu'ils posent librement, mais avec risque. Le sens ne se confond pas avec les valeurs, mais les organise, les ordonne, les hiérarchise et les met en perspective...

Sans Dieu, tout est impossible, dites-vous. Une fois encore, c'est l'inverse qui est vrai et plus particulièrement dans la recherche du sens. Libéré du monothéisme, l'homme est créateur de sens. Dans une perspective organique, la souveraineté – c'est-à-dire la fonction qui incarne les valeurs supérieures et fondatrices liées à l'histoire –

donne un sens englobant au destin d'un peuple dans lequel s'inscrivent les destinées individuelles. Dans le christianisme auquel vous vous rattachez, le sens appartient à Dieu, situé hors du monde, et l'homme en est dépossédé, le monde est déterminé d'avance vers une fin qui lui échappe. C'est le finalisme, dont vous êtes partisan... Le "péché originel" est d'ailleurs constitué par le geste de l'homme qui, contre l'interdit du "Créateur", cueille les fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et, dès lors, s'institue donneur de sens. La "créature" accède ainsi par ce geste de défi, au statut de "créateur".

Si nous nous sentons tellement malheureux c'est que la société actuelle nous prive de la possibilité de choisir un sens à l'existence de par la médiocrité à laquelle elle nous contraint, c'est-à-dire l'horizon limité des petits bonheurs individuels... alors qu'il faudrait élargir, élever notre conception du monde, synthèse des valeurs, des idées, des idéaux et des interprétations du réel, fédérés et organisés précisément par un **sens** avec tout ce que cela comporte d'implicite et d'explicite, d'affectif et d'intellectuel propres à une communauté, à un peuple...

"Ce que je crois". Ainsi s'intitulent les paragraphes de Georges Cochand qui font office de conclusion. Bien qu'il semble vouer aux gémonies les sceptiques, cette prudence est réconfortante. On commence avec **ce que je sais** et on finit avec **ce que je crois**... Quand on fait appel à un "Créateur" faute duquel tout serait impossible, cette substitution finale n'est-elle pas plus logique ? Ce "Créateur", il le critique et le déprécie tant, qu'on se demande, en fin de compte, s'il était vraiment utile de s'appuyer sur "Lui" ?

Le livre se termine sur un pessimisme si noir que même un Cioran en serait surpris. L'auteur écrit : *"... s'il est vrai que l'homme, la vie et l'univers ne sont que des assemblages d'atomes, de molécules, d'éléments amalgamés au gré du hasard, alors on peut se demander à quoi riment ces montages compliqués... et pourquoi la nature s'est donnée tant de mal pendant quelques quinze milliards d'années... parce que s'il tel est le cas, alors la vie et l'homme sont bien la plus grande connerie qui se puisse imaginer..."*

En somme, Georges Cochand s'indigne de ce que l'univers, la vie et l'homme sont ce qu'ils sont au lieu d'être ce qu'il voudrait qu'ils soient. A quoi s'attendait-il ? Que ne nous le décrit-il pas ? Quel est son univers ? Quelle est sa vie ? Quel est son homme ? Faute de le savoir, on ne peut juger si sa conception est moins "conne" que les autres ? Pourquoi donc l'univers, la vie et l'homme ne seraient pas une "connerie" au seul motif qu'ils auraient été créés par une entité divine et le deviendraient s'ils étaient de la matière et le produit de son évolution et de sa complexification ? Une fois de plus, c'est l'inverse qui est vrai car si c'est bien un "Dieu" qui a fait tout ça, alors... Enfin, est-ce que la validation de l'une ou l'autre hypothèse change quoi que ce soit à l'univers, à la vie, à l'homme actuels ? Dans son hypothèse, que ce soit "Dieu" qui ait raté sa "création" ou l'homme qui la perturbe où est la différence quant aux résultats ?

Avec Cioran, on peut s'exclamer : *"Seigneur, sans toi je suis fou, encore plus fou avec toi ! – Tel serait au mieux, le résultat d'une reprise de contact entre le raté d'en bas et le raté d'en haut."*

J'oublie que pour l'auteur il ne s'agit pas d'une hypothèse. Il faut un Dieu sinon **tout est impossible** nous a-t-il répété. Nous sommes donc bien en présence d'une croyance : "ce que je crois". L'hypothèse que l'homme ne vienne pas de Dieu effraie Georges Cochand au point que si cela est, tout devient une vaste "connerie"... Pourquoi confondre Dieu et la vie ? Pourquoi identifier Dieu au vouloir interne de la vie, ce que Nietzsche, on l'a vu, appelle la volonté de puissance ? Dieu n'est qu'une interprétation de la force créatrice de la vie et Nietzsche nous convie à une conception esthétique du divin : la vie dans son devenir n'a pas à être justifiée mais à être embellie... et ça ne dépend que de nous. La doctrine nietzschéenne n'affirme aucun dieu mais elle « possibilise » jusqu'à l'extrême la force de métamorphose de la vie qui peut, alors, prendre une valeur créatrice. Nietzsche nous dit :

"Si quelqu'un peut conduire sa vie à partir d'hypothèses au lieu de croyances, comme on navigue sur des mers sans rivages, il mesure à son plus haut degré la plénitude de la force. Tous les esprits faibles y périssent."

- Superbe, non ?

Mais il faut un type d'homme qui en soit capable. Il est tellement plus facile de s'abriter en un Dieu qui règle tout, qui enlève toute envie de questionner vu qu'il est lui-même la réponse à tout. L'homme a trop peur de se trouver en face de lui-même, en face de sa propre hypothèse qui est possibilité de tout et donc nécessairement de choix, de déchirements, qu'il préfère encore se vendre à tout credo qui le délivre de ses propres angoisses. Mais ce Dieu-là n'est que la projection vide de nous-même. Il est le Dieu qui renferme l'homme sur lui-même dans son insignifiance. Pure possibilité où tout est essai, tentative, interprétation, Dieu n'est autre que les multiples buts que l'homme fait de lui-même. Le pire ? Croire en Dieu et être déçu par lui ! Que reste-t-il alors ? **La fuite dans l'imaginaire.** Et je comprends que Georges Cochand s'y soit précipité... Cela lui a d'ailleurs permis d'écrire d'excellents romans.

Si cela peut consoler notre auteur, l'univers, s'il n'a pas de sens, a probablement des lois. Notre "Horloger" a-t-il fait choix des lois de l'univers pour la raison qu'elles étaient les meilleures ou en toute liberté d'indifférence ? S'il y a une raison aux lois que l'Horloger a imposées aux phénomènes de son univers-horloge, alors l'Horloger lui-même est soumis aux lois (de la nature, de la raison...) et il n'y a aucun avantage à l'introduire comme intermédiaire. Et si l'Horloger a imposé des lois selon son bon plaisir, sans raison, en toute indifférence, il existe au moins un être qui n'est soumis à aucune loi, et l'on ne peut conclure du règne de la loi – c'est-à-dire du fonctionnement de l'horloge – à la nécessité d'un législateur, c'est-à-dire d'un **Horloger**... En l'absence de cette "nécessité", pourquoi cet "être" inutile ne serait-il pas le monde lui-même, existant gratuitement ?

D'ailleurs, ce que nous appelons les lois naturelles – les règles de fonctionnement de l'horloge, si vous préférez – ne sont-elles pas que de simples descriptions, toujours approchées et révisables, des routines que nous constatons dans le comportement des phénomènes, à l'intérieur d'un certain champ d'expérience et à tel degré d'approximation ?

Georges Cochand voudrait que la vie ait un sens mais il ne lui en donne pas. Son héros étant le Jésus tout amour qu'il s'est forgé par sélection de phrases évangéliques, on en est réduit à conjecturer que son sens de la vie préféré serait l'application de ce montage philosophique « chrétien ». Notre auteur est à la fois déiste

(l'Horloger) et chrétien (Jésus). C'est une situation intenable et l'on comprend son pessimisme... Pour le consoler et pour me faire plaisir, terminons en compagnie de Nietzsche :

"En l'homme, créateur et créature se trouvent réunis. L'homme est matière, fragment, superflu, argile, boue, sottise, chaos, mais il est aussi créateur, sculpteur, marteau impitoyable, et divinité qui au septième jour contemple son œuvre – comprenez-vous ce contraste ?"

PS : Rassurez-vous, Georges, votre bouquin m'a plu. J'ai eu parfois la dent dure, c'est là ma déplorable façon d'écrire et surtout ne croyez pas que je fais parti de ceux qui recherche la vaine gloriole d'avoir raison ! Un vrai sceptique est d'abord sceptique envers lui-même... Le pire pour vous eût été que ce livre n'inspirât que de l'indifférence. Toutefois, pourquoi nier l'évidence, entre vous et moi, il y a plus qu'un monde, il y a un "dieu" !

NB : Les commentaires ci-dessus ont été rédigés après lecture du texte avant parution. Les exemplaires publiés comportent des suppressions et des modifications. ("L'Homme, ce que j'en sais", par Georges Cochand, Éditions Domens, 17,53 euros.)

LÉON X ET LA FABLE DU CHRIST

Enrico Tuccinardi
enrico.tuccinardi@gmail.com

Je souhaite remercier Mr. Lino Sanchez (www.christianism.com) pour ses conseils bienveillants et ses critiques ainsi que Mr. Gys-Leo Devic pour son inestimable aide à la traduction.

Abstract

“It has served us well, this myth of Christ.” This famous sentence attributed to Leo X is today considered an apocryphal quotation, an invention of the English Protestant writer, John Bale.

This article intends to show that things could very well have gone differently. An attempt will be made to reconstruct, after almost five centuries, the route by which this astonishing sentence, ostensibly emanating from Leo X, could have arrived from Pietro Bembo to John Bale, and ultimately to the world at large.

This analysis will lead the reader into the midst of the Humanism of the first half of the Sixteenth Century, a unique period, where the artistic and cultural Renaissance was blended with Catholicism, finding support and encouragement in its own political centre, the Roman Papacy. This phenomenon constituted a full-fledged oxymoron that ultimately fomented the Protestant Reformation. And it's there, in the very heart of Protestantism, to Melanchthon and even to Luther, that this research on the origins of Leo X's famous anecdote will lead the reader.

Résumé

“On sait depuis des siècles combien cette fable du Christ a été profitable à nous et aux nôtres.”

La célèbre phrase de Léon X sur la “fable du Christ” est aujourd’hui considérée comme une citation apocryphe, une invention de l’écrivain protestant anglais, John Bale (1495-1563).

Cet article vise à montrer que, vraisemblablement, les choses se passèrent de manière différente. Nous essaierons de reconstituer,

après cinq siècles environ, l'enchaînement de la transmission de l'incroyable déclaration de Léon X, de Pietro Bembo à John Bale. Notre étude nous mènera dans l'humanisme de la première moitié du XVI^e siècle, une période unique, où la renaissance des arts et de la culture se mélangea avec le catholicisme, en trouvant appui et soutien dans son centre politique, la papauté romaine. Un 'oxymore' qui devait générer peu après la Réforme protestante. Et c'est là, au cœur même du protestantisme, à Melanchthon et même à Luther, que nous conduira notre recherche sur les origines de cette célèbre anecdote.

1 - La transmission de l'anecdote

'Quantum nobis ac nostro coetui profuerit ea de Christo fabula, satis est seculis omnibus notum.'

La citation, attribuée au pape Léon X [Second fils de Laurent de Médicis, dit le « Magnifique », né à Florence en 1475, Jean de Médicis fut élu pape en 1513, succédant à Jules II. Il est mort en 1521], a fait couler beaucoup d'encre pendant quatre siècles.

Pierre Bayle (4) écrivait :

On dit qu'il traita de fable la doctrine chrétienne. La tradition est qu'ayant ouï alléguer à son secrétaire Bembo quelque chose de l'Évangile, il lui répondit : on sait de temps immémorial combien cette fable de Jésus-Christ nous a été profitable, 'quantum nobis nostrisque ea de Christo fabula profuit satis est omnibus seculis notum'. On voit ce conte dans le Mystère d'Iniquité et dans une infinité d'autres livres, toujours sans être muni de citation, ou n'ayant pour toute preuve que l'autorité de Baleus : de sorte que trois ou quatre cents auteurs plus ou moins, qui ont débité cela en se copiant les uns les autres, doivent être réduits à un seul témoin qui est Baleus, témoin manifestement récusable, puisqu'il écrivait en guerre ouverte contre le pape et contre toute l'église romaine. Il n'y a point de tribunaux dans le monde qui reçussent les dépositions d'un pareil témoin, jurant qu'il a vu, ou qu'il a ouï ; car dès qu'il apparaîtrait de la guerre ouverte où il vivrait avec celui contre lequel il déposerait, on déclarerait valables

les récusations de l'accusé. Puis donc que les livres de controverse sont les pièces que les parties produisent dans un procès qui se plaide devant le public, il est sûr que le témoignage d'un controversiste protestant sur un fait qui flétrit les papes, ni le témoignage d'un controversiste papiste sur un fait qui flétrit les réformateurs, ne doivent être comptés pour rien. Le public, juge choisi du procès, doit mettre à néant tous ces témoignages, et n'y avoir pas plus d'égard qu'aux choses non avenues. Il est permis aux particuliers, s'ils sont une fois bien persuadés de la probité de Baleus, de croire ce qu'il affirme ; mais il faut garder sa persuasion pour soi-même, il ne la faut point produire aux yeux du public comme une pièce justificative de ses prétentions contre sa partie. C'est à quoi on ne prend pas assez garde, ce me semble.

Pierre Bayle écrivait au XVII^e siècle, mais son opinion est très actuelle et coïncide avec celle communément acceptée aujourd'hui, et pour les mêmes motivations : qu'il s'agit d'une citation apocryphe qui a comme origine le théologien et écrivain anglais John Bale⁸¹.

Et pourtant, avant de récuser ce témoignage, nous jugeons nécessaire d'approfondir la question en essayant d'aller au-delà du témoignage de John Bale, où, comme il le semble, la plupart de ceux qui ont traité cette affaire se sont arrêtés.

Pour vérifier l'authenticité de la célèbre expression que le pape Léon X aurait dite à Pietro Bembo, on ne peut ignorer le contexte historique assez particulier (l'Humanisme du XVI^e siècle) dans lequel ont vécu les personnages impliqués. Cela pour comprendre de quelle manière et s'il est possible que cette anecdote ait pu être entendue par John Bale.

Si Bale fut vraiment le premier à mentionner cette anecdote, en supposant que l'auteur protestant anglais n'ait pas tout simplement inventé cette histoire, il faut envisager de quelle manière il aurait pu en prendre connaissance avant de la mettre par écrit.

La première fois que Bale la mentionne, c'est dans l'ouvrage *Scriptorum illustrium maioris Brytanniae* paru à Bâle en septembre 1557. Un an plus tard, il recueillit les vies des papes contenues dans l'ouvrage publié auparavant et les publia d'une

⁸¹ Voir Knowles (23, p.110)

manière organique dans les *Acta Romanorum pontificum*. Dans ces deux ouvrages, nous lisons l'anecdote relatée ainsi⁸² :

Proponenti enim semel Cardinali Bembo quiddam ex laeto illo Dei nuncio, dissolute respondebat: quantum nobis ac nostro coetui profuerit ea de Christo fabula, satis est seculis omnibus notum. Sceleratissimus nebulo propalam expressit, se antichristum illum esse quem Paulus peccati hominem ac perditionis filium vocat.

Un jour, lorsque le cardinal Bembo allait donner une explication concernant l'heureux message de Dieu, il (Léon X) répondit d'une manière honteuse : « On sait depuis des siècles combien cette fable du Christ a été profitable à nous et aux nôtres. » Ce grand scélérat déclarait ouvertement qu'il était l'Antichrist, celui que Paul appelle un homme du péché et le fils de perdition.

Dans ce passage, nous constatons que Bale appelle Bembo cardinal, fonction qui, pour certains, serait une preuve convaincante pour affirmer l'absence de crédibilité de l'anecdote et son invention par Bale, ayant pour but de calomnier l'église catholique. Il est bien connu que l'humaniste Pietro Bembo (1470-1547) fut, avec le grand érudit latin et ami Jacopo Sadolet (1477-1547), secrétaire du pape Léon X pendant la presque totalité de son pontificat (1513-1521) et jusqu'à la mort du pape (1521). Pietro Bembo recevra le titre de cardinal seulement en 1539 par Paul III et par conséquent du temps de Léon X, il n'était pas cardinal.

Mais en lisant le passage de l'auteur anglais, nous voyons que si Bale est amené à appeler Bembo cardinal, ce pourrait tout simplement signifier que lorsque John Bale apprit l'anecdote, Bembo était en fait cardinal et que Bale connut cette affaire après 1539.

Il est alors important de comprendre où résidait Bale pendant et après cette époque.

Citons Jesse W. Harris⁸³ :

⁸² (5) Centuria Octava, p.636, (6) p.382.

⁸³ (21, pp.31-32)

Pour échapper aux persécutions des évêques, Bale s'enfuit avec sa famille en Allemagne du Sud.

...

S'il est vrai que Bale a visité les villes suisses nommées ci-dessus, il n'est pas du tout certain qu'il y ait résidé régulièrement de 1543 à 1545. Au contraire, il a probablement habité durant cette période dans les villes de l'Allemagne du Nord et à Anvers. En Allemagne du Sud, Bale est entré en contact direct avec le luthéranisme. Luther lui-même était encore en vie lorsque Bale arriva sur le continent.

...

Bale a probablement eu des contacts avec des réformateurs continentaux tels que Melanchthon, Gesner, et d'autres. Avec ces derniers, il a correspondu après son retour chez lui.

Bale fut donc en Europe dans la période comprise entre 1540 et 1547 (alors que Bembo était cardinal), principalement en Allemagne, en relation directe avec les réformateurs les plus célèbres de son temps, y compris Philippe Melanchthon (1497-1560), 'le plus savant d'Allemagne et en autres lieux encore ayant peu d'égaux' comme dit de lui, Gerolamo Rorario dans une lettre au cardinal Verulano⁸⁴, appréciation d'autant plus honnête car elle émane d'un catholique à propos d'un protestant. Et s'agissant de Melanchthon, il convient de bien noter, étant donné que dans la préface de ses *Acta Romanorum Pontificum*, c'est bien Melanchthon que John Bale remercie pour l'hospitalité qu'il lui avait accordée à Wittenberg pendant son exil⁸⁵.

Mais il y a davantage. Entre 1543 et 1545, nous trouvons aussi en Allemagne à Wittenberg avec Melanchthon⁸⁶, le grand réformateur hongrois, Stephanus Kis (1515-1572) nommé Szegedinus. Kis est l'auteur du *Speculum Pontificum Romanorum*, ouvrage peu différent de celui écrit par Bale sur la papauté et publié

⁸⁴ Cantù (15, vol.3)

⁸⁵ *Tum, Philippe, tuam comitatem singularem facilitatem miram, obvia et paratissimam bene morendi voluntatem praedicant. Nec ibs ad re. Nam e domi omni humanitatis genere prosequeris et foris etiam praedicatione tua literisque amantissimis luctates saepe et fluctuates sublevas, non enim obscuru est, quid apud Vuesfaliensem senatum anglorum nomine egeris.*

⁸⁶ Voir Schaff (30, vol.6 p. 347).

après sa mort à Bâle en 1584. Dans ce travail, de manière surprenante, nous trouvons l'histoire de Léon X⁸⁷ dans des termes presque identiques à ceux utilisés par Bale.

Proponenti semel Cardinali Bembo quiddam ex laeto illo Dei nuncio, dissolute respondebat: quantum nobis ac nostro coetui profuerit ea de Christo fabula, satis est seculis omnibus notum. Hic sceleratissimus nebulo palam hac voce expressit, se Antichristum illum esse quem Paulus peccati hominem ac perditionis filium vocat. Hic nec coelum, nec inferos post hanc vitam esse credebat.

Les deux seuls auteurs qui mentionnent l'anecdote concernant le pape Léon X, Bale et Kis, l'un anglais, l'autre hongrois, se trouvent tous deux en contact avec Philippe Melanchthon à Wittenberg pendant la même période. La coïncidence est intéressante et nous oblige à approfondir la question.

Comment ne pas penser à Melanchthon, le plus illustre disciple de Luther, l'un des plus grands érudits de son temps, comme auteur de l'anecdote sur la 'fable du Christ'.

Dans les nombreux ouvrages (y compris ses lettres), publiés par Melanchthon, il n'y a aucune trace directe relative à l'épisode concernant Léon X et relaté par Bale et Kis, mais on en trouve mention dans '*Philippi Melanthonis, Opera quae supersunt omnia*, vol. XX', d'une collection d'histoires de Melanchthon intitulée *Historiae quaedam recitatae inter publicas lectiones*, que les auteurs de l'ouvrage nous disent se trouver dans un code manuscrit de la bibliothèque ducale Guelferhytana.

La description du code est la suivante⁸⁸ :

Hic Codex chartaceus num.21. quatern. Continet 88 folia non num.; fol.1^a in med. exhibet nonnisi haec verba: Wericus Vendenhaimer Noribergensis Anno 1557; fol.1^b vacat; fol.2^a init. cont. hanc inscriptionem: Historiae quaedam recitatae a praeceptore φ Mel. inter publicas lectiones; fol.2^b vacat; fol.3^a -87^a exhibent 304

⁸⁷ Kis (22, pp. 73-74, Leo X blasphemus)

⁸⁸ Voir (12, pp.519-520)

historias numeris romanis, qui dicuntur, signatas ; fol.87^a 88^b 4 carmina continet.

Ainsi le manuscrit fut écrit par un disciple de Melanchthon, Werich Vendenheimer en 1557, et il s'agit d'une collection d'histoires de Melanchthon rapportées d'après ses cours publics.

Ce que nous lisons au numéro 48 est étonnant.

XLIII. Papa quondam dixit ad Bembum : O Bembe, nescis, quanta illa fabula de Christo nobis profuerit ?

XLIII. Oh Bembo, ne sais-tu pas combien cette fable du Christ nous a été profitable ?

Voici la confirmation de ce nous avons suggéré auparavant.

Il faut attribuer l'origine de l'anecdote à Melanchthon, personnage bien plus important que John Bale. Avec l'ouvrage de Bale (5), cette mention dans le manuscrit de 1557 (qui est bien entendu la date à laquelle Vendenheimer écrit les histoires de son maître) représente la trace la plus ancienne de l'anecdote.

Nous allons tout de suite analyser de plus près la citation de Melanchthon.

Nous observons d'abord que Melanchthon nomme Bembo par son nom sans lui donner l'anachronique titre de cardinal. Nous notons également que la terminologie utilisée par Melanchthon est différente de celle de Kis et de Bale qui nous exposent l'histoire presque avec les mêmes mots. En outre, la lecture de l'histoire de Bale et de Kis ne peut que nous étonner. Nous voyons en effet Bembo en train d'expliquer à Léon X un passage concernant le joyeux message de Dieu (l'Évangile ?), lorsque sans raison apparente, le pape dit la célèbre phrase :

On sait depuis des siècles combien cette fable du Christ a été profitable à nous et aux nôtres.

L'enchaînement logique de l'anecdote de Melanchthon ne pouvait pas être ainsi.

L'impression est qu'elle fut retravaillée par Bale et Kis, avec un peu d'imagination et selon les souvenirs d'une anecdote relatée par

Melanchthon pendant ses cours, après quoi l'un a copié l'autre sans le citer, mais en sachant que la source originelle était Melanchthon qui, comme nous préciserons par la suite, ne voulait probablement pas être cité.

Pour ceux qui connaissent au moins de nom, le grand humaniste et mécène, mais déplorable catholique, que fut Léon X, il ne devrait pas être difficile de comprendre précisément à quoi faisait allusion le pape à travers cette phrase. Quelque chose qui n'a rien à voir avec le joyeux message de Dieu : le marché honteux des indulgences, la grande ignominie de l'Église catholique. Il ne faut pas oublier que Léon X fut le pape qui, par son comportement effronté, ouvrit la voie à la Réforme protestante. La goutte d'eau qui fit déborder le vase fut la bulle papale que Léon X promulgua le 18 octobre 1517 dont le contenu, en dépit de son évidente importance historique, est presque oublié.⁸⁹

La bulle devrait se trouver dans le volume 5 du *Bullarum Diplomatum et privilegiorum sanctorum romanorum Pontificum*, édition de Tourin du 1860, mais elle a été opportunément omise et pour la retrouver, il faut se référer à l'édition du Luxembourg de 1727.

Il y est dit qu'ayant besoin d'argent pour achever la construction de la basilique Saint-Pierre et pour que le monde chrétien tout entier contribue à élever ce monument au prince des Apôtres, le pape conférerait le droit de distribuer des indulgences aux fidèles et à recueillir l'argent en le remettant au frère Christophoro de Forli, cardinal de Sainte Marie in Ara Coeli. Par la suite, le pape donnait au cardinal et à ceux qui étaient délégués par lui en Italie, en France, en Allemagne, en Espagne et ailleurs, le droit d'accorder, par l'aumône volontaire avec prix à déterminer, les indulgences pour les vivants et pour les morts, l'absolution et la rémission des péchés, en particulier pour les crimes de simonie, d'homicide volontaire, pourvu qu'elles fussent accomplies secrètement, avec la possibilité de dispenser l'assassin des irrégularités canoniques dans lesquelles il se serait engagé s'il avait aspiré aux Ordres sacrés ou aux bénéfices ecclésiastiques. Et encore absolution pour les usuriers, les voleurs, les escrocs, pour tous ceux qui s'étaient enrichis par des moyens illicites ou qui avaient usurpé

⁸⁹ Et pourtant, il devrait être étudié dans les écoles.

des choses, avec recommandation d'estimer les valeurs approximatives de ces fraudes en vue d'imposer des contributions financières similaires au pénitent. Absolution à ceux qui avaient été reconnus coupables de fornication, y compris l'inceste à condition qu'il ne fût pas public et scandaleux, et beaucoup d'autres choses encore.

La magnificence de sa cour exigeant beaucoup d'argent, quel meilleur moyen que la vente des indulgences de la part d'un pape athée pour engraisser les caisses du Vatican ?

Carlo Botta citant Léon X :⁹⁰

Léon X était un homme aimant une vie grandiose plutôt que scrupuleuse, enclin aux choses matérielles plutôt qu'ecclésiastiques et promoteur de la liberté de pensée et du délaissement des coutumes : il n'y avait dans le monde entier de cour plus aimable que la sienne, mais également il ne considérait pas plus qu'ailleurs, certaines choses vénérables et saintes. Léon X rassembla les meilleurs écrivains et les artistes les plus célèbres en les protégeant sous son autorité, en les encourageant avec ses paroles, en les soutenant avec son libéralisme : jamais tant de sagesse fut observée et réunie avec autant de goût.

...

On ne peut nier que l'âge de Léon X s'inspirait beaucoup du monde romain, en particulier de l'époque d'Auguste. Il a beaucoup compté, et il se peut définir le promoteur de cette gentillesse de manières où les générations d'aujourd'hui se reconnaissent : ce siècle que le pape Léon X a formé en grande partie par lui-même, nous a dépouillés de la rugueuse écorce qui nous enveloppait depuis le Moyen Age. Nous lui sommes redevables de la civilisation moderne, étant le successeur du travail entrepris par le grand triumvirat de Dante, Pétrarque et Boccace.

Et pourtant il n'y a rien d'étonnant à ce que ce pape ait pu dire à son secrétaire et grand humaniste Pietro Bembo, la célèbre phrase au sujet de la 'fabula de Christo'.

⁹⁰ (11 p.561).



Portrait de Léon X avec deux cardinaux
Raphaël
Galerie des Offices, Florence

L'anecdote de Melanchthon était clairement liée au marché honteux des indulgences⁹¹, mais que dire de la phrase qui précède immédiatement le passage où nous voyons Bembo donner une explication au sujet de l'Évangile ? Cette phrase, citée peut-être de mémoire par Bale ou Kis, faisait-elle allusion à autre chose ?

C'est ce que nous croyons et il est possible de la découvrir dans l'ouvrage *De papa romano libri decem* de Sibrandus Lubbertus

⁹¹ Il faut dire que Alsted (3) dans la chronologie de son encyclopédie du XVII^e siècle inséra l'anecdote en 1513 où on peut lire : *Pontifex Rom. In colloquio Bembi Euangelium est fabula de Christo.*

publié en 1594 où nous trouvons le récit de ce qui pourrait être en fait le texte originel de Melanchthon. On peut y lire⁹² :

Idem Papa prostrernit se quidem ante imaginem Christi, sed omnem doctrinam de Christo habet pro fabula. Leo decimus cum admiraretur pecuniam ex indulgentiis collectam, dixit ad Bembo, O Bembo, quantum nobis profuit fabula de Christo. Idem, cum Bembo aliquem locum ex novo testamento ad eum consolandum adduceret, dixit, Appage istas nugas de Christo.

Ce même pape se prosternait devant l'image du Christ, mais il considérait comme une fable toute la doctrine du Christ. Léon X en admirant l'argent collecté par les indulgences, dit à Bembo : Oh Bembo, combien cette fable du Christ nous a été profitable. De même, lorsque Bembo cita pour le conforter un passage du Nouveau Testament, il lui dit : Arrêtez-vous avec ces bêtises sur le Christ.

Nous remarquons que le vocabulaire de Lubbertus est presque identique à celui-ci utilisé par Melanchthon. La suite logique du passage est aussi beaucoup plus cohérente que celles relevées chez Kis et Bale. Lorsque Bembo se réfère à un passage dans le Nouveau Testament pour conforter Léon X, il ne répond pas avec la 'fabula de Christo', mais avec la non moins choquante, mais beaucoup plus logique 'Appage istas nugas de Christo'.

Enfin, il est intéressant d'attirer l'attention sur l'une des plus anciennes références possibles à l'épigramme de Léon X du point de vue catholique.

Johann Paul Windeck⁹³ déclare :

Hac clarissima nostrae doctrinae professione evanescent malitiosae et diabolicae calumniae effrontis scurrae Lutheri. Nam citra omnem ingenui animi pudorem, sola mentiendi libidine incitatus, haec portenta de nobis confinxit, et coram toto mundo traduxit: Christum

⁹² (26, Liber X, p.908)

⁹³ (33, p.7)

pro solo peccato Originali mortuu esse : Papistas Christum pro fabula habere etc.

Grâce à cette exposition claire de notre doctrine, les calomnies diaboliques et malicieuses de Luther, ce bouffon impertinent, vont disparaître. En fait, au-delà de toute honte et excité seulement par le désir de mentir, il construit ces inventions sur nous et il les propagea publiquement dans le monde : à savoir que le Christ est mort seulement à cause du péché originel, que les papistes considèrent le Christ comme une fable, etc.

Ainsi selon Luther, les papistes considéraient le Christ comme une fable.

N'y a-t-il pas dans cette phrase une référence à la célèbre anecdote ? Est-ce que Luther lui-même l'a connue ?

Il n'y a pas de référence à Bembo ou à Léon X, mais c'est également une déclaration très intéressante, surtout en considérant que la source de l'épigramme sur Léon X pourrait être Melanchthon, le plus grand disciple de Luther.

Mais si c'est à Melanchthon et non à Bale qu'il faut attribuer la paternité de l'anecdote concernant Léon X, le problème est simplement décalé. C'est-à-dire : de quelle manière cette histoire de Léon X peut-elle avoir été portée aux oreilles de Melanchthon ?

Il convient alors de concentrer notre attention sur les protagonistes de l'anecdote, à savoir Léon X et Pietro Bembo. Il est évident que la seule personne qui put avoir connaissance de cette histoire ne peut être que le grand humaniste vénitien, Pietro Bembo, à moins qu'une tierce personne n'ait entendu la conversation entre les deux, une personne telle que Jacopo Sadolet, secrétaire de Léon X et ami proche de Bembo depuis toujours.

Mais quelle était l'attitude de Bembo envers le pape Léon X ?

Écoutons Vittorio Cian⁹⁴ :

Le dixième de Juin de l'année 1524, il (Bembo) écrivait au cardinal Innocenzo Cibò, légat papal à Bologne : "Beaucoup des tristes

⁹⁴ (16, p.19)

choses eurent lieu peu de temps après (c'est à dire après son départ de Rome) : la mort de Léon, la vacance de la papauté et après, sa plénitude qui fut encore pire que la vacance n'avait été." En affirmant que le pontificat d'Adrien fut encore pire que la vacance du Saint-Siège qui l'avait précédé, Bembo jetait une outrageante calomnie envers le, non grand, mais bon et pieux pontife flamand. Il doit bien savoir que l'intervalle entre la mort de Léon X (1er décembre 1521) et l'entrée d'Adrien à Rome (29 août 1523) avait marqué une des plus tristes pages de l'histoire italienne de cette époque. Mais une pareille opinion, bien qu'injustement exagérée, ne doit pas nous étonner, car il y a des causes multiples et bien connues qui nous permettent de l'expliquer et, dans une certaine mesure, même de la justifier. Tout d'abord, Bembo était encore l'humaniste, le courtisan qui avait vécu ses meilleures années entre le faste des joyeuses et badines cours, et il avait pris une part non négligeable lors du pontificat du pape Léon X, à ce qui fut nommé, avec raison, la bruyante bacchanale des arts et de l'esprit païen. L'avis que Bembo a si crûment exprimé sur la papauté d'Adrien VI, la réaction la plus étrange et inattendue relative à celle de son prédécesseur, se retrouve aussi dans la majorité des écrivains, des artistes, des esprits cultivés de cette époque, ainsi que dans la population de Rome et de l'Italie.

Avant d'être un religieux, Bembo fut un humaniste et c'est dans cet esprit qu'il regardait le pontificat de Léon X.

Dans l'ouvrage intitulé *Notae in Jacobi Gaffarelli Curiositates* (23), on peut lire qu'un jour, Bembo ayant été informé que Sadolet allait écrire un commentaire concernant l'épître aux Romains, il lui aurait dit : "*Omitte has nugas ; non enim decent gravem virum tales ineptiae*", c'est-à-dire "*Oubliez ces bêtises ; elles conviennent mal à un homme sérieux*".

Les '*nugae*' (le sens premier du latin *nux* est : noix) de Bembo sont en parfaite harmonie avec les '*nugae de Christo*' de Léon X à propos de l'anecdote rapportée par Lubbertus.

Écoutons encore Vittorio Cian concernant les relations entre Bembo et les savants de l'époque⁹⁵ :

⁹⁵ (16, p.122)

Parmi les nombreux lettrés avec lesquels Bembo eut, en particulier pendant ces années, une longue familiarité de lettres et d'amitié, ou plus exactement dans ce qu'on appelle la 'sodalitas literaria' qui ne se développa guère davantage qu'à la Renaissance, il y eut de nobles figures d'humanistes étrangers qui eurent un rôle très important dans le mouvement religieux et philosophique de cette époque : tout d'abord Erasme connu par Bembo pendant son séjour à Rome, et ensuite Agricola, Budé, Longolio que nous avons déjà cités avec le célèbre Mélanchthon. Sans vouloir détailler la question concernant la véritable attitude prise par Bembo au sujet du mouvement religieux de son temps, nous nous contentons de remarquer l'importance de ses liens et de rappeler ce que nous avons déjà dit auparavant, c'est-à-dire que ses relations avaient essentiellement un caractère littéraire et procédaient d'une tradition commune des études et de la culture.

Cesare Cantù s'exprimait ainsi⁹⁶ :

Tandis qu'en Allemagne, il fut le parti des princes, en France le parti des nobles, en Italie il fut principalement le parti des lettrés. Après que la protestation fut émise en Allemagne, l'enviable réputation des savants italiens fit que les innovateurs à l'étranger sollicitèrent leur appui, et cherchèrent à diffuser leurs écrits ici où la vivacité de l'intelligence des nôtres était envahie par les nouveaux sermons. Certains de nos érudits étaient en correspondance avec les savants allemands, tels les cardinaux Bembo et Sadolet avec le savant Melanchthon, le premier apôtre de Luther, aimant la paix et la médiation, mais sans initiative.

Abordons maintenant l'élément fondamental de notre analyse.

Vittorio Cian nous parle d'une tradition commune d'études et de culture qui aurait justifié ces relations intenses, épistolaires en particulier entre catholiques et protestants. C'est certainement vrai, mais il y a plus que cela.

Jusqu'à la Diète de Ratisbonne en 1541 et avant la rupture sanctionnée par le Concile de Trente, les partis modérés des deux côtés (catholique et protestant) essayèrent de négocier un accord.

⁹⁶ (15, vol.1, p.389)

Chez les catholiques modérés et disposés à réformer l'Église catholique, il y avait justement Bembo et Sadolet, tandis que chez les protestants, Philippe Melanchthon était considéré non seulement comme un grand savant, mais aussi comme un homme calme et prêt à dialoguer.

Mais est-il plausible que dans une de ses lettres, Bembo (ou peut-être Sadolet) puisse avoir relaté à Melanchthon l'anecdote de Léon X ?

La réponse à cette question, ne peut être que négative.

Les deux cardinaux n'auraient jamais écrit à Melanchthon une telle histoire. Et si c'était le cas, dans quel but ?

Déjà Sadolet, dans une lettre⁹⁷ datée du 15 juillet 1537, avait écrit à Melanchthon, convaincu de la possibilité d'un dialogue entre les églises chrétiennes et désireuses d'implanter une relation avec les plus disposés des réformateurs luthériens et catholiques. La lettre avait un ton très laudatif envers Melanchthon, elle débutait avec : *Dilectissimo tanquam fratri, Ph. Melanchthoni sacrarum litterarum Professore* et terminait avec une mielleuse : *Vale mi doctissime Melanchthon, et nos tui amantissimos dilige.*

Melanchthon fit connaître cette lettre à ses amis les plus fidèles.⁹⁸

Luther lui-même apprit la chose et en parla dans le *Colloquia Mensalis*⁹⁹ en ces termes :

Sadolet, un homme très adroit et savant, qui avait été quinze ans le secrétaire du Pape, écrit dans la manière la plus courtoise à Philippe Melanchthon, mais en exagérant surnoisement, conformément à la manière italienne.

C'en fut assez parce que la lettre fût rapidement dénoncée par les milieux les plus conservateurs du Vatican comme un véritable acte de trahison et Sadolet dut se défendre vigoureusement de l'accusation d'être passé de l'autre côté.

⁹⁷ (14, pp.170-173)

⁹⁸ (13) Ep. à Vito Theodoro, 1537: *Mitto tibi exemplum epistolae Sadoleti, quam nuper adeo ad me missit, quam non ostendes, nisi fidis amicis. Nam spargi in vulgos nolo. Est venustissime scripta et cautissime.*

⁹⁹ (27, vol.2, p.159)

Ceci juste pour se rendre compte combien il est peu probable qu'une anecdote comme celle de Léon X soit apparue dans la correspondance entre Bembo ou Sadolet et Melanchthon, sans que l'événement ne fût rapidement connu par tout le monde. Bembo ne pouvait rapporter cette histoire qu'exclusivement par voie orale à une personne liée par des affinités littéraires, mais en même temps religieusement de l'autre bord, un humaniste protestant aussi lié à Philippe Melanchthon.

Georgius Sabinus est notre *deus ex machina*.

Sabinus, né en 1508, poursuit ses études à Wittenberg où il fut bientôt apprécié par Melanchthon en vertu de son talent littéraire assurément hors du commun. L'estime de Melanchthon pour Sabinus était si grande qu'en 1536, il lui donna en mariage sa fille bien-aimée Anna¹⁰⁰. Néanmoins l'amitié entre les deux hommes ne s'estompa pas après la mort prématurée d'Anna en 1545 et ce fut probablement le plus grand malheur qui bouleversa la vie de Philippe Melanchthon.

Cependant avant le mariage, en 1533, Sabinus voulut visiter l'Italie et c'est à cette époque qu'il rencontra les plus grands humanistes de l'époque, y compris Pietro Bembo avec qui il se lia d'une grande amitié ; il lui dédia même de nombreuses *carmina*. Bembo appréciait grandement Sabinus pour son latin ainsi que pour le rôle qu'il joua dans la tentative de recomposer le monde chrétien jusqu'à la Diète de Ratisbonne comme en témoignent ses lettres allant de 1533 à 1545¹⁰¹.

Il est aisé d'imaginer que pendant son séjour chez lui, Sabinus entendit, de Bembo lui-même, les nombreuses anecdotes concernant le vénitien et qui circulaient encore les années suivantes, en particulier dans les milieux protestants, y compris la plus importante concernant l'histoire de Léon X et la fable du Christ. En revanche, on ne peut croire que ces anecdotes ne soient pas parvenues aux oreilles de Melanchthon, beau père de Sabinus. L'humaniste allemand pouvait indiscutablement compter sur la

¹⁰⁰ Voir (24, p.325)

¹⁰¹ Voir (17, p.217)

discrétion de Melanchthon et pourtant, comme il semble, Luther lui-même vint à connaître cette histoire¹⁰².

Quant au rôle délicat joué par Sabinus au cours de ces années-là (la Diète de Ratisbonne), les raisons pour lesquelles, non seulement la source, mais les anecdotes elles-mêmes ont commencé à circuler seulement après la mort de Bembo en 1547, sont évidentes.

Que les choses se soient déroulées ainsi, à savoir que cette ‘fuite’ concernant divers épisodes de la vie de Bembo fut l’œuvre de Sabinus nous est confirmé par une autre anecdote ayant pour protagonistes Sabinus et Bembo ; elle nous est contée par Melchior Adam¹⁰³ en 1620.

Dans cette histoire, nous lisons que Melanchthon envoya Sabinus chez Bembo avec une lettre de présentation et l’humaniste vénitien invita Sabinus à dîner chez lui. Pendant le banquet, il questionna Sabinus avec trois interrogations, à savoir : quel était le salaire de Melanchthon, quel était le nombre de ses auditeurs et enfin, quelle était sa pensée au regard de la vie éternelle et de la résurrection des morts.

A la première question, il répondit que Melanchthon recevait 300 florins par an. A cela, Bembo s’écria “Oh ingrate Allemagne, payer si peu un si grand homme.” Sabinus répondit à la deuxième question en affirmant que Melanchthon comptait habituellement 1 500 auditeurs. Bembo répliqua : “Je ne peux pas croire cela, je ne connais pas d’université de l’Europe, en dehors de Paris, où un enseignant a tant d’étudiants”. Melanchthon avait bel et bien souvent jusqu’à 2 500 auditeurs. Sabinus éluda la troisième question en disant que d’après les ouvrages de Melanchthon, il était clair qu’il croyait dans les deux articles. De là la choquante réponse de Bembo : “Haberem virum prudentem, si hoc non crederet”.

Une fois de plus nous voyons Bembo exprimer une opinion qui n’est pas sans rappeler celle de son bien-aimé pape...

¹⁰² Voir infra (33). *Les papistes considèrent le Christ comme une fable*. La phrase est évasive. Il n’y a pas de référence à Léon X ou à Bembo. Mais Luther mourut en 1546, avant Bembo (1547). Il se peut que Luther, connaissant l’anecdote par Melanchthon, ne voulut pas trahir sa source, sans toutefois perdre l’occasion de dénigrer les papistes.

¹⁰³ (1, p.360)

1) Érasme et la fable

La phrase de Léon X sur la fable du Christ s'intègre dans un important contexte de controverses religieuses qui eurent pour pôle central le malentendu auquel cette expression allait inévitablement se prêter, à une époque où le bûcher était le prix à payer pour ceux qui décidaient d'exprimer librement leurs opinions sur le christianisme.

Les polémiques culminèrent dans les années qui suivirent immédiatement la mort de Léon X et le protagoniste fut le plus grand humaniste du XVI^e siècle : Érasme de Rotterdam.

Tout d'abord, il faut comprendre ce que Léon X et les savants du XVI^e s. auraient pu entendre à propos de la choquante expression 'fabula de christo'.

Il y a un passage dans l'œuvre monumentale d'Érasme *Adagiorum Chiliades quatuor* qui ne peut manquer de nous surprendre. Il s'agit d'un adage inclus dans l'édition de 1515 de l'ouvrage (Édition Froben) et qui sera ultérieurement publié sous la forme du libellé : *Dulce Bellum inexpertis*, 'La guerre paraît douce à ceux qui n'en ont pas l'expérience'. Composé entre 1514 et 1515, peu après la fin de la décennie belligérante du pape Jules II, l'ouvrage s'adressait tout particulièrement au nouveau pape, Léon X, sur qui reposaient les espoirs d'Érasme pour une nouvelle ère de paix et de réconciliation.

Voilà le très érudit Léon X, exalté comme un nouveau Salomon,¹⁰⁴ inspiré par les Muses. Érasme lui chante des louanges comme ailleurs dans ses œuvres : le pape humaniste qu'il avait connu et avec qui, il s'était lié d'amitié pendant son séjour à Rome en 1508. Mais à un moment donné dans l'adage, Érasme pose au lecteur des questions rhétoriques singulières spécialement à la lumière de ce que nous savons de la célèbre anecdote.

¹⁰⁴Voir également la lettre d'Érasme à Léon X du 21 mai 1515 (2, 335) : *Denique ut pro tempore necessaria fuerit Iulii severitas, certe magis salutaris fuit Leonis mansuetudo, multoque propius ad eius accedens exempla cuius locum inter mortales occupat Romanus Pontifex; nempe Salomonis illius pacifici, qui sua concordia coelum pariter ac terram conciliat atque conglutinat, qui tolerantia vicit, non copiis, qui moriendo triumphavit, quique non aliorum sanguine sibi vindicavit imperio, sed suo sanguine nobis regnum coeleste comparavit.*

Si fabula est Christus, cur non explodimus ingenue ? Cur illius titulo gloriamur ? Sin is vere est et via et veritas et vita, cur omnes nostrae rationes ab hoc exemplari tantopere dissident ?

Si le Christ est une fable, pourquoi ne la rejetons-nous pas ouvertement ? Pourquoi sommes-nous fiers de ce nom ? Mais si le Christ est le chemin, la vérité et la vie, pourquoi tous nos comportements s'écartent-ils ainsi de ce grand exemple ?

Le soupçon est que dans le passage en question, Érasme est en train d'employer cette technique qui lui était si chère et qu'il utilisera avec beaucoup de profit, surtout après la mort du pape Léon X, dans les controverses contre ses adversaires : la 'dissimulatio'.

James Tracy¹⁰⁵ note à ce propos :

Dissimulatio était le terme utilisé par Érasme pour ce qu'on pourrait appeler une tactique stratégique, à savoir s'abstenir de déclarer des vues qui seraient susceptibles de provoquer une querelle, mais sans démentir la véritable opinion.

...

Érasme évidemment concluait que dans l'auto-défense, il devait également adopter une pratique consistant à dire des choses entre les lignes, de sorte que seules les personnes adroites auraient pu afférer en son sens : ainsi l'idéal de sincérité dans l'écriture cédait le pas en pratique à ce qu'il appelait 'dissimulatio'. Comme indiqué plus haut dans le chapitre 9, 'dissimulatio', pour Érasme signifiait dire moins que toute la vérité, surtout quand le public visé n'était pas prêt à recevoir ou à bénéficier de toute la vérité.

Seules certaines personnes peuvent comprendre et peut être parmi elles, Léon X lui-même, mentionné ensuite dans l'adage. Quelle est donc la vérité qui se cache entre les lignes ?

Si le Christ est une fable, pourquoi ne la rejetons-nous pas ouvertement ?

¹⁰⁵ (32, p.177)

La réponse prédéterminée, implicite, était que comme le Christ n'était pas une fable, il n'y avait aucune raison de la rejeter. Cela était, pour ainsi dire, la réponse pour le peuple, pour le public qui "n'était pas prêt à recevoir ou à bénéficier de toute la vérité", mais que se cache-t-il sous l'écorce ?

Avant d'essayer de répondre à cette question, il est utile d'analyser de plus près les raisons pour lesquelles Érasme fut en fait contraint d'utiliser cet outil littéraire, la '*dissimulatio*', dans ses œuvres. La raison première fut bien sûr de se protéger, en particulier après la publication de *l'Éloge de la Folie*, terrible satire du monachisme qu'Érasme publia en 1511 et qui lui causa tant d'attaques du côté catholique même pendant le pontificat de son protecteur Léon X. Il suffit de mentionner à ce propos les invectives que le prêtre espagnol Stunica adressa d'abord dans des lettres privées à Léon X¹⁰⁶, puis dans son ouvrage *Erasmi Roterdami blasphemiae et impietates*, qui resta inédit en raison de l'interdiction imposée par la Curie romaine¹⁰⁷.

Stefano Cavallotto (20) relate ainsi les faits :

Stunica rapprochait Érasme de Luther : à son avis, il était tout à fait clair que l'humaniste hollandais fût à l'origine de l'hérésie luthérienne et il était donc nécessaire, avant d'attaquer la maladie protestante, d'en éradiquer impitoyablement la cause. Avec ses écrits en effet, Érasme avait ravivé les anciennes erreurs, inventé de nouvelles, raillé les chrétiens, calomnié l'Église, persécuté les moines, maltraité les prêtres, blâmé les évêques et lancé des invectives d'une manière farouche et méchante contre les mêmes pontifes et il avait soutenu et propagé une série de déclarations pernicieuses et téméraires, impies et blasphématoires en conflit direct avec les dogmes de l'Église. Parmi les ouvrages érasmiens, Stunica mentionnait explicitement l'Éloge, stigmatisé comme étant le plus mauvais et répréhensible de tous.

...

¹⁰⁶ De Jonge en Four unpublished letters on Erasmus from J.L. Stunica to pope Leon X (1520) in Massaut (28)

¹⁰⁷ Le manuscrit est préservé à la Bibliothèque Nationale Vittorio Emanuele III, Fondo Principale, MS. VII B 41, fos. 1-119.

Le théologien espagnol déplorait non seulement cette quintessence de toute la méchanceté érasmienne qu'était à son avis, l'Éloge ayant été propagée partout (jusqu'en 1521 furent enregistrées pas moins de 21 éditions), mais aussi le fait que son auteur y avait vomé tout ce qui d'horrible et méchant se tapissait dans son esprit depuis longtemps, se cachant sournoisement derrière le masque de la folie et assaisonnant méchamment ses nombreuses malices avec des éléments de séduction pour tromper le lecteur.

...

En substance, soutenait Stunica, Érasme lui seul et à travers cet unique livre accablait toute l'orthodoxie chrétienne davantage encore que, réunis, les trois antichrétiens par excellence : Julien l'Apostat, le blasphémateur Porphyre et Celse l'épicurien. Il n'y avait pas de doute alors, qu'un ouvrage aussi nuisible que l'Éloge constituait un précieux soutien à l'hérétique Luther et à ses malheureux compagnons pour charger avec impudence le siège apostolique et pour l'invectiver avec impiété et arrogance. Stunica concluait en invitant Léon X à mettre la main au bâton de l'excommunication et à écraser sans pitié la tête de ce cerbère en le réduisant au silence afin d'éviter que d'autres fussent entraînés dans l'abîme de ses impiétés et de ses blasphèmes.

De toute évidence, le masque de la folie était encore un expédient assez dangereux pour cacher ses propres idées.

Quelle fut la réaction de Léon X aux épîtres du prêtre espagnol ?

Le pape non seulement ignora les lettres de Stunica, mais lui interdit aussi de publier quoi que ce soit qui pourrait nuire à l'humaniste hollandais, de sorte que le '*Blasphemiae et impietates*' resta inédit.

En effet, la réaction du pontife à la lecture de *l'Éloge de la Folie* fut très différente de celle souhaitée par Stunica ainsi que l'a rapporté Érasme lui-même dans une lettre à Bergis datée de 1517¹⁰⁸ :

Postremo opus hoc, quaecumque est, placet eruditibus totius orbis omnibus, placet episcopis, archiepiscopis, regibus, cardinalibus,

¹⁰⁸ (2, 739 -Antonio de Bergis, 1517)

atque ipsi Leoni pontifici maximo qui a capite usque ad calcem totum perlegit.

Enfin cet ouvrage, de toute façon, est aimé par tous les savants du monde, par les évêques, les archevêques, les rois, les cardinaux et par Léon lui-même, pontife suprême, qui l'a étudié avec soin du début jusqu'à la fin.

Pourquoi Érasme aurait-il du courir autant de risques ? Quel était le but final de la '*dissimulatio*' ?

L'humaniste Érasme avait pour objectif de dévoiler ses véritables opinions concernant la religion aux savants dont il savait qu'ils partageaient ses positions et même de les suggérer à ceux qui savaient lire entre les lignes et qui étaient en mesure d'enlever l'écorce qui recouvrait ses œuvres (l'un d'entre eux fut certainement François Rabelais).

Qu'aurait pensé le pape Léon X, s'il avait vraiment prononcé la fameuse phrase sur la fable du Christ, en trouvant si près de sa louange l'étonnante question d'Érasme ?

Si le Christ est une fable, pourquoi ne la rejetons-nous pas ouvertement ?

D'ailleurs les *Adagia Chiliades quatuor* n'est pas le seul ouvrage d'Érasme dans lequel on trouve une référence à la fable du Christ. Encore plus étonnant est un fragment de la *Ratio Verae Theologiae* publié en 1519, mais dont il y avait une version antérieure intitulée *Methodus Verae Theologiae* publiée en 1516 à laquelle nous nous reportons ci-dessous :

Deinde admonendus, ut diligenter observet totum illum Christi circulum et orbem, quomodo natus, quomodo educatus, quomodo adoleverit...

Ensuite, il faut prendre garde à bien observer tout ce cercle et monde du Christ, comment il naquit, comment il fut élevé, comment il grandit...

Maintenant il est intéressant de noter comment Érasme modifia ce fragment dans la *Ratio Verae Theologiae* publié trois années plus tôt :

Super haec non mediocrem adferet utilitatem, si diligenter evolventes libros utriusque testamenti, attente consideremus, mirabilem illum orbem et consensum totius Christi fabulae¹⁰⁹, ut ita loquar, quam nostra causa peregit, factus homo.

En ce qui concerne ces choses, il peut être d'une grande utilité, à la lecture des livres des deux Testaments, d'examiner avec soin ce merveilleux cercle et l'harmonie de toute la fable du Christ, comme on dit, que celui qui fut fait homme accomplit pour notre cause.

En comparant les deux passages, on peut remarquer comment dans la *Ratio*, Érasme ajoute certaines expressions significatives qui originellement ne figuraient pas dans le *Methodus* : premièrement, le '*totius Christi fabulae*'... 'toute la fable du Christ', *ut ita loquar* dit Érasme, mais qui osait parler de cette manière en se référant au Christ ?

Et encore la référence au Nouveau et à l'Ancien Testament qu'il faut lire attentivement en vue d'examiner toute la fable du Christ.

Érasme en utilisant un tel langage paraissait jouer avec les mots, mais il ne pouvait pas ignorer qu'il était en train de jouer avec le feu. Seulement quelques années plus tôt, en 1512, son compatriote Hermann Ruiswich avait été condamné au bûcher et brûlé vif (*vivicomborium*) à La Haye. Selon Duplessy¹¹⁰, "il considérait comme une 'fabula' la foi chrétienne au même titre que les livres de l'Ancien Testament et l'Évangile de la Nouvelle Loi". Ses écrits furent brûlés par ordre de justice.

¹⁰⁹ Très intéressant le commentaire de Salomo Selner dans l'édition de 1782 : *Liberali sana significatione utitur isto nomine 'fabulae': quo vel in Italia scimus quosdam per proterviam olim abusos fuisse.*

¹¹⁰ (18)

Comme l'a affirmé Daniel Sheerin¹¹¹ : "En utilisant le mot 'fabula', Érasme allait risquer le malentendu."

En outre, la terminologie utilisée par Érasme dans le passage en question semble avoir été choisie avec soin et la métaphore astronomique apparaît dans toute son évidence aux yeux de l'initié. Ce cercle de la fable du Christ, que celui qui fut fait homme (par qui ? par la plume du poète ?) accomplit pour notre cause ne ressemble-t-il pas à l'espace que tous les jours le soleil parcourt dans le ciel en nous consentant la vie ?

Pour en avoir confirmation, il peut être profitable de comparer les mots d'Érasme avec ceux utilisés par le moine cistercien Gunther de Pairis (vers 1150- vers 1220) dans son *De Oratione Ieiunio et Elemosyne*¹¹² qui fut publié en 1507 et que pouvait difficilement ignorer Érasme (ne fusse que pour une des rares références au Demògorgon qui se trouve dans cet ouvrage et qui fut largement décrit par Boccace dans son *De Genealogia Deorum* sur la base de la mystérieuse source qu'est Theodontius) :

Arcum diei dicimus illam partem quotidiani circuli quam peragit sol in die, id est quamdiu positus est super lineam horizontis.

Nous appelons arc du jour, cette partie du cercle quotidien que le soleil accomplit pendant la journée, à savoir jusqu'à ce qu'il soit positionné au-dessus de la ligne d'horizon.

Voyons en détail les deux fragments :

Gunther de Pairis	Erasmus Roterdamianus
Arcum diei illam partem quotidiani circuli quam peragit	Mirabilem illum orbem totius Christi fabulae quam peragit
sol in die	factus homo nostra causa

¹¹¹ (31)

¹¹² Livre VIII, chap.8

Gunther de Pairis	Erasmus Roterdamiensis
Arc du ciel, cette partie du cercle quotidien	Ce merveilleux cercle de toute la fable du Christ
Qu'accomplit	Qu'accomplit
le soleil pendant la journée	celui qui fut fait homme pour notre cause

Celui qui fut fait homme pour notre cause n'était rien d'autre que le soleil qui parcourt son cercle dans la voûte du ciel, comme cela pouvait être déduit en lisant attentivement la fable évangélique.

Était-ce ceci qu'Érasme voulait affirmer ?

Après la mort de Léon X en décembre 1521, l'humaniste hollandais Érasme qui avait bénéficié de sa protection, vit croître le nombre d'invectives lancées contre lui par les orthodoxes qui décelaient à travers l'utilisation de la *'dissimulatio'* le sens caché de ses affirmations. Attaques qui souvent étaient liées à l'utilisation du mot *'fabula'*. Une des plus importantes fut celle du théologien français Noël Beda¹¹³ que Biethenholz (8) nous décrit en ces termes :

*Dans sa paraphrase de Marc 11,7 Érasme utilisait le terme 'fabula' en se référant à l'entrée du Christ, à Jérusalem, monté sur un ânon. "Les apôtres jouèrent un rôle de soutien dans cette action [fabula], même s'ils ne comprirent pas son sens."*¹¹⁴

Fabula a ici clairement le sens neutre de 'scène ou action semblable à une pièce de théâtre'. Ce ne fut cependant pas comme cela que l'entendit Noël Beda, le critique d'Érasme à la Sorbonne. En découvrant son ignorance et sa malice, il prit Érasme aux mots. Beda concédait que 'fabula' aurait pu être un terme anodin, mais citant maladroitement saint Augustin, il déduisait que ceci n'était pas le cas. "Je dis qu'Érasme dans sa paraphrase sur le saint Évangile appelle de manière blasphématoire les mystères du Christ une 'fabula'. En d'autres termes, le Christ lui-même pourrait être dit

¹¹³ *Annotationes*, 1526.

¹¹⁴ *Adiuvant hanc fabulam Apostoli, nondum intelligentes quid egeretur.*

un conteur de mensonges (*fabulosus dici poterit*)". Érasme se justifia parfaitement en répondant que Beda imputait faussement le sens de 'fables' à 'raconter'. *Fabula* était une traduction appropriée pour le terme grec *drama* et d'autres, moins ignorants que Beda, auraient compris ce qu'il fallait entendre ici.¹¹⁵

Beda avait été en effet inepte. Il était vrai qu'Érasme avait souvent utilisé le terme '*fabula*' dans l'autre sens de 'conte fictif' ou le disait Boccace, 'conte de vieilles femmes' et que quand il entendait 'action', l'implication pourrait encore être péjorative. Beda lui-même avait censuré une telle déclaration. Érasme avait écrit : "Le moine sait comment accompagner la prise de vœux avec une parodie des rites sacrés et ils représentent si bien cette '*fabula*' que, parfois, le public se met à pleurer."¹¹⁶

Si Beda dut faire valoir que '*fabula*' du Christ avait été conçu à la manière d'une raillerie comme dans le cas des moines, il aurait encore eu un argument bien qu'invraisemblable. Bien qu'Érasme ait continué à utiliser '*fabula*' principalement dans le sens de mythe en contraste et par comparaison avec l'*'historia'*¹¹⁷, l'idée de représentation théâtrale ajoutait une dimension fascinante à la signification du terme.

¹¹⁵ Érasme répondit avec deux ouvrages distincts publiés tous les deux en 1527 à Bâle : '*Supputationes errorum in censuris Bedae*' et '*In Natalis Beddae censuras erroneas elenchus*' où on peut lire : *Atqui Lucae interpres a fabulandi verbo non aborre, et 'factum est dum fabularentur', cum Graece fit εν τω ομιλειν, id est, inter colloquendum. An ideo fabula male sonat, quia male sonat fabulosus ? Bene sonat cerebrum, male sonat cerebrosus. Nec hic voco fabulam narrationem, ut somniat Bedda, quam Graeci vocant δραμα, sed actionem, quae variis personis agitur, quam Graeci vocant μῦθος, Latini iem fabulam, unde dicitur explosa fabula et commemoruntur Actus, Scenae, et Personae Fabulae. Non habebam aliam vocem Latinam, qua commodius eam rem explicarem, etiamsi Bedda non intellegit, perit Latini sermonis intelligent.*

¹¹⁶ In Paraphrases in universum novum testamentum continens : *Norunt monachi suas professiones ceremoniis imitatiis commendare populo, et sic agunt hanc fabulam, ut nonnunquam erumpent lachrymae spectatoribus.*

¹¹⁷ De immensa dei misericordia (1524) : *Merito ridetis, prophane sunt fabulae, quas auditis, sed tamen erudite vetustas huiusmodi fabularum inolucris aliquid significare voluit, quod ad hominum mores exprimendos pertinet.*

Un autre grand détracteur d'Érasme fut Alberto Pio, prince de Carpi, qui dénigrait l'humaniste hollandais auprès de la Curie romaine depuis 1524, l'accusant d'hérésie et déclarant qu'il n'était ni un philosophe ni un théologien et qu'il n'y avait guère un soupçon de doctrine en lui.

*Quin in hanc invidiam vocat Pius ille Carpensis, qui, ut scribunt, Romae in omnibus conventiculis, in omnibus conviviis depraedicat Erasmmum nec esse philosophum nec theologum, nec quicquam omnino tenere solidae doctrinae.*¹¹⁸

Le 10 octobre 1525, Érasme écrit à Albert une lettre conciliante en affirmant son orthodoxie et en disant qu'il n'avait jamais essayé d'être un théologien ou un philosophe. Quant au fait qu'il soit à l'origine de la révolte de Luther, dès le début, il avait averti ses amis qu'il n'avait rien à voir avec ce mouvement. Il préférait être exposé aux attaques des deux côtés que de lever un seul doigt sur une faction qui n'était pas reconnue par l'Église romaine. Quant à l'accusation selon laquelle Luther avait été inspiré par ses livres, Luther lui-même le niait d'une manière absolue.

*“Sed occasionem Lutherus hausit e libris meis. Id fortiter negat ipse Lutherus.”*¹¹⁹

Alberto répondit avec la ‘Responso paraenetica’ qui rejoint Érasme pendant l'été 1526. Le prince de Carpi y répliqua l'accusation selon laquelle il avait été une source importante pour les idées de Luther, en indiquant notamment l'Éloge de la Folie et les Paraphrases. Aussi disait-il :

Quel est le but d'employer des mots tout à fait inappropriés et profanes au regard des choses sacrées, comme lorsque vous dites ‘fabula evangelii’ ? Quel fou, sans profit et préjudiciable affichage d'érudition !

¹¹⁸ (2, 1576)

¹¹⁹ (2, 1634)

Érasme ne répliqua pas aussitôt, il le fit seulement quand il apprit qu'Alberto était en train de publier son ouvrage. Il essaya de le convaincre de renoncer à ses intentions, mais en vain : le livre fut publié à Paris le 7 janvier 1529. Érasme répondit immédiatement avec sa perspicacité habituelle tout en appelant Alberto "*clarissimus ac doctissimus*". Sa réponse fut publiée en mars 1529 par Froben.¹²⁰ *Mais une calomnie encore plus grande est l'accusation d'utiliser l'expression 'evangelii fabula'. Une malédiction de ces démons qui mettent de tels mensonges dans vos oreilles qui mériteraient d'être occupé à de meilleurs contes. Qui a jamais lu 'evangelii fabula' dans mes écrits ? Quel affichage d'érudition, c'est, après tout, si j'ai utilisé l'expression 'fabula' au lieu de 'l'exercice d'une action' ? L'emphasis du terme était mon objectif, non pas sa nouveauté. Si j'avais connu un mot différent qui eût indiqué aussi bien ce que j'avais à l'esprit, j'aurais évité le terme 'fabula'. L'Évangile n'évite pas le verbe 'fabulari' (parler) et pourtant l'Église tout entière tremble parce que j'ai employé quelque part le mot 'fabula'. Jérôme n'a pas craint d'appeler l'histoire de Samson et Dalila une 'fabula'. En fait, le mot 'fabula' est beaucoup plus souple, car il correspond à un mot grec, 'drama', qui est l'exercice d'une action effectuée par différents caractères, chacun jouant son rôle, tout comme lorsqu'on dit que Philemon a terminé la 'fabula' de sa vie. Mais j'ai déjà répondu entièrement à la calomnie concernant la question 'fabula',*

¹²⁰ *Responsio ad epistolam Albertii Pii, Erasmus, 1529. Sed atrocious est quod dixerim evangelii fabulam. Male sit istis diabolis, qui talia mendacia deferunt ad aures istas, dignas quae melioribus fabulis occupentur. Quis unquam legit in scriptis meis evangelii fabulam. Que tade eruditionis iactatio, si fabula dixi pro negocii actione. Emphasis vocis captata est, no novitas. Si mihi suppe tisset alia vox, quae pariter repraesentasset quod aimo sentieba, abstinuissema fabule nomine. Evangelium non abstinet a fabulandi voce, et tota ecclesia nutat, quod alicubi fabulae nome usurparim: Hieronymus Dalilae et Sampsonis historia fabula dicere noveretur, sed loge mollius est fabule verbu, qui respodet Graecae voci, quae est δραμα, hoc est, actio negocii, quod diversis personis agitur, suas quaque partes implente. Veluti qui Philemon dicitur peregrissevite fabulam. Sed ad fabule calumniam abunde respondi praeter alios Bedae. Ex hoc quoque loco vir exime, coligo te plane nostra no legisse*

à Beda ainsi qu'aux autres. De ce passage aussi, excellent monsieur, je conclus que manifestement vous n'avez pas lu mes œuvres.

Pourquoi pendant ces années, l'Eglise tremble-t-elle (*tota ecclesia nutat*) à la seule prononciation du mot 'fabula' à propos du Christ et de l'Évangile ?

A propos de la question 'fabula', les attaques envers Érasme continuèrent même du côté protestant et Luther lui-même fit la sienne. Érasme répliqua à Luther dans la *Purgatio adversus Epistolam non sobriam M.Lutheri* de 1534 en proposant essentiellement les mêmes arguments que ceux déjà exposés à ses adversaires catholiques. Martin Luther dut être bien conscient de la véritable pensée d'Érasme sur la religion et surtout de sa duplicité amplement démontrée dans l'utilisation abondante de la 'dissimulatio' dans plusieurs de ses œuvres et que lui-même avait tenté de mettre en évidence.

Au début de 1533, Luther disait : "Le devoir d'un docteur, c'est d'éduquer et de lutter. Érasme ne fait ni l'un, ni l'autre. Il est un homme double." Et encore dans une lettre à Nicolaus von Amsdorf du 11 mars 1534 :

At noster rex amphibolus sedet in throno amphibologiae securus et duplici contritione conterit nos stupidos christianos.

Mais notre roi ambigu est solidement en place sur le trône de l'ambiguïté et il nous traite, bêtes chrétiens, avec mépris et fausse contrition.

Et depuis¹²¹ :

Erasmus est anguilla. Niemand kan yhn ergreifen denn Christus allein. Est vir duplex.

Erasmus est une anguille. Seul le Christ peut le saisir. Il est un homme double.

121 (10)

L'humaniste de Rotterdam, malgré les dangers, ne cessait pas de dissimuler même dans les réponses publiées contre ses détracteurs en s'appuyant constamment sur les armes que son extraordinaire talent lui avait données.

Presque toujours dans sa défense de l'utilisation du mot 'fabula' associée à des sujets sacrés, Érasme se référait à un passage de l'Évangile de Luc 24.15.¹²²

Atqui Lucae interpres a fabulandi verbo non abhorret, et 'factum est dum fabularentur', cum Graece fit εν τω ομιλειν, id est, inter colloquendum.

En outre, le traducteur de Luc n'abhorre pas l'utilisation du mot 'fabula', et en fait il traduit 'il arriva pendant qu'ils discutaient', comme en grec il y a εν τω ομιλειν, c'est à dire, pendant la discussion.

Cette justification, Érasme ne l'avait pas inventée, mais il l'avait empruntée à une œuvre qu'il connaissait très bien et appréciait : la *De genealogia deorum gentilium* de Giovanni Boccace. Mentionner le 'fabularentur' de l'Évangile de Luc signifiait renvoyer celui qui savait lire entre les lignes à sa source. En effet, Érasme, dans son ouvrage pédagogique *De ratione studii*, publié en 1511, recommanda l'étude du traité de la mythologie en 15 livres de Boccace considéré par lui comme étant un chef-d'œuvre. Boccace est mentionné comme le seul 'moderne' au milieu des auteurs anciens comme Pline, Macrobe, Homère, Hésiode, Eratosthène, Strabon et bien d'autres.

Voilà ce que nous dit Érasme :

Ediscenda et deorum genealogia, quibus undique refertae sunt fabulae : eam post Hesiodum foelicus quam pro saeculo tradidit Boccatus.

Il faut aussi étudier la généalogie des dieux dans laquelle les fables sont décrites sous tous les aspects : Boccace nous l'a transmise

¹²² *In Natalis Beddae censuras erroneas elenchus.*

après Hésiode, plus élégamment qu'on aurait pu s'y attendre au cours du siècle où il vécut.

Érasme nous dévoile d'où il tirait son concept de fables et d'une manière énigmatique, il fournit la clé pour comprendre ce que le lecteur doit entendre par 'fabula'.

Dans la *Généalogie des dieux*, en particulier dans le chapitre XIV, Boccace, en se lançant contre les détracteurs des fables, commençait son discours par cet exemple si cher à Érasme.

Fabula igitur ante alia a for faris honestam summit originem, et ab ea confabulatio, que nil aliud quam collocutio sonat ; quod satis per Lucam in Evangelio demonstratur, dum scribit de duobus discipulis post Christi passionem euntibus in castellum cui nomen Emaus, sic aiens : Et ipsi loquebantur ad invicem de his omnibus que acciderant, et factum est, cum fabularentur et secum quererent, et ipse Christus appropinquans ibat cum illis etc. Ex quo, si componere fabulas malum est, et colloqui malum erit ; quod concessisse stultissimum est !

Tout d'abord, le mot 'fable' a une origine honorable par 'for faris', d'où le mot 'conversation' (confabulatio), ce qui signifie 'parler ensemble' (collocutio). Ceci est clairement illustré par Luc dans son Évangile où il parle des deux disciples qui, après la Passion, allèrent au village d'Emmaüs. Il dit : "Et ils parlaient ensemble de toutes les choses qui s'étaient passées et pendant qu'ils parlaient et discutaient, Jésus s'approcha, et fit route avec eux." Par conséquent, si c'est un péché de composer des fables, c'est un péché aussi de converser, ce que seul le plus parfait imbécile pourrait admettre.

Boccace poursuivait avec une longue digression sur les fables en les classant en quatre catégories. Parmi elles, seule la quatrième que Boccace appelle 'contes de vieilles femmes' n'avait rien à voir avec la vérité et était en fait en opposition avec l' 'historia'. Les trois autres avaient en commun d'avoir, chacune à des degrés divers, une certaine part de vérité sous la substance de l'histoire inventée.

A propos de la seconde espèce des fables, Boccace affirmait :

Si vero reprobetur secunda, omne fere sacrum Veteris Testamenti volumen veniet reprobandum (quod absit), cum eodem passu in eodem scripta cum editionibus poetarum videantur incedere.

Si le deuxième type est à blâmer, alors presque tout le corps sacré de l'Ancien Testament serait à rejeter, Dieu nous en préserve, tandis que les écrits de l'Ancien Testament et les écrits des poètes paraissent marcher ensemble.

En parlant ainsi, Boccace paraît affirmer que l'Ancien Testament pouvait effectivement être considéré pour une grande part comme une fable. Mais que dire au regard des Évangiles ? Boccace poursuivait :

Si terciam, quod nequeunt, dixerunt esse damnandam, nil aliud erit quam eam sermonis speciem damnasse, qua sepissime usus est Christus Ihesus, dei filius, salvator noster, dum esset in carne, quamquam non eo, quo poete, vocabulo sacre vocitent lictere, quin imo vocavere parabola.

S'ils disent qu'il faut blâmer le troisième type (ce qu'ils ne peuvent faire), cela ne signifie pas autre chose que de condamner cette façon de parler selon laquelle Jésus-Christ lui-même, le fils de Dieu, notre Sauveur dans la chair, utilisa très souvent, bien que les Lettres sacrées ne la désignaient pas avec ce mot poétique, mais avec le mot 'parabole'.

Boccace nous dit que, Jésus-Christ racontait souvent des fables. Comment ne pas penser alors aux accusations de Beda contre Érasme ?

Je dis qu'Érasme dans sa paraphrase sur le saint Évangile appelle de manière blasphématoire les mystères du Christ, une 'fabula'. En d'autres termes, le Christ lui-même pourrait être dit un conteur de mensonges (fabulosus dici poterit).

Mais Boccace avait poussé son argumentation encore plus loin. Voilà ce que nous trouvons dans le livre I du *De Genealogia* où, en parlant du sens caché des récits mythologiques, Boccace ose

faire un rapprochement blasphématoire sous l'écorce des fables destinées à la masse : l'Ascension du Christ vers son Père céleste comparée à la montée au Ciel de Persée après l'égorgeement de la Gorgone¹²³.

Praeterea posset et analogice dici per fabulam Christi ascensum ad patrem mundi principe superato figurari.

En outre, on pourrait dire également que telle une fable, fut figurée l'ascension du Christ vers le Père, une fois battu le prince du monde.

Ainsi, pendant que l'Église enflammait les bûchers pour imposer sa vérité, il fallait pour les savants aiguiser l'esprit pour la réfuter en se sauvant du feu.

¹²³ (7, Liber I, cap. III)



Portrait d'Erasmus de Rotterdam
Albrecht Dürer,
Musée départemental Dobrée,
Conseil général de Loire-Atlantique Nantes

Bibliographie

1. ADAM, M., *Vitae Germanorum Theologorum*, Francfort, 1653.
2. ALLEN, P.S., *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, Oxford, 1910.
3. ALSTED, J.H., *Scientiarum omnium encyclopaedia*, Lyon, 1649
4. BAYLE, P., *Dictionnaire historique et critique*, vol.9, Rotterdam, 1697.
5. BALE, J., *Scriptorum illustrium maioris Brytanniae*, Bâle, 1557.
6. BALE, J., *Acta Romanorum Pontificum*, Bâle, 1558.
7. BIANCHI-GIOVINI, A., *Il diario di Burcardo quadro dei costumi della corte di Roma*, Florence, 1861.
8. BIETENHOLZ, P. G., *Historia and fabula : myths and legends in historical thought from antiquity to the modern age*, Leiden, 1994.
9. BOCCACCIO, G., *Genealogia Ioannis Boccatii cum demonstrationibus in formis arborum designatis*, Venise, 1511.
10. BOHLAUS NACHFOLGER, H., *M. Luthers Werke, Kritische Gesamtausgabe, Tischreden*, Weimar, 1912.
11. BOTTA, C., *Storia dei popoli italiani : dall'anno 300 dell'era volgare sino all'anno 1789*, Livourne, 1826.
12. BRETSCHNEIDER, K.G., *Philippi Melanthonis Opera quae supersunt omnia*, vol.XX, Brunswick, 1854.
13. BRETSCHNEIDER, K.G., *Philippi Melanthonis Opera quae supersunt omnia, Epistolarum Libri VII-VIII vol.III*, Halle, 1836.
14. CAMERARIUS, J., *De Philippi Melanthonis vita narratio*, Halle, 1777.
15. CANTU', C., *Gli eretici di Italia, discorsi storici*, Turin, 1865.
16. CIAN, V., *Un decennio della vita di Pietro Bembo (1521-1531)*, Turin, 1885.
17. DANZI, M., *La biblioteca del cardinal Pietro Bembo*, Genève, 2005.
18. DUPLESSIS, C., *Collectio judiciorum de novis erroribus*, Paris, 1728.
19. ERASMUS, D., *Adagiorum Chiliades quatuor*, Paris, 1558.
20. ERASMUS, D., *Elogio della Follia. Corrispondenza Dorp-Erasmo-Moro*, Milan, 2004.
21. HARRIS, J.W., *John Bale, a study in the minor literature of the Reformation*, Urbana, 1940.
22. KIS, S., *Speculum Pontificum Romanorum*, Bâle, 1584.
23. KNOWLES, E., *What they didn't say, a book of misquotation*, Oxford, 2006.
24. LANCETTI, V., *Memorie intorno ai poeti laureate d'ogni tempo e d'ogni nazione*, Milan, 1839.

25. LEDDERHOSE, K.F., *The life of Philip Melanchthon*, Philadelphie, 1855.
26. LUBBERTUS, S., *De papa romano libri decem*, Franeker, 1594.
27. LUTHER, M., *Colloquia Mensalia*, Londres, 1840.
28. MASSAUT, J.P., *Colloque Érasmien de Liège*, Liège, 1987.
29. MICHAELIS, G., *Notae in Jacobi Gaffarelli Curiositates*, Hambourg, 1676.
30. SCHAFF, P., *The New Schaff-Herzog Encyclopedia of Religious Knowledge*, New-York, 1910.
31. SHEERIN, D., *Controversies*, Toronto, 2005.
32. TRACY, J. D., *Erasmus of the Low Countries*, Londres, 1996.
33. WINDECK, J.P., *Controversiae de mortis Christi efficacia inter Catholicos et Calvinistas*, Cologne, 1603.

Vient de paraître dans

LES JEUDIS DU CERCLE

La conférence n° **134**

LE PANTHÉISME AU MOYEN AGE

Par Pierre VIAL

Le panthéisme est, comme l'indique l'étymologie, une conception du monde selon laquelle Dieu et le monde ne sont qu'une seule et même chose. Jean Scot Érigène, a résumé au mieux cette vision philosophique en la formulant ainsi : « Tout est en Dieu et Dieu est en tout ».

Le conférencier va nous conter la vie de Jean Scot Erigène et de ceux qui ont prolongé son œuvre.

Comme à son habitude Pierre Vial nous livre une conférence bien documentée et passionnante.

Une conférence à posséder.

Vous pouvez acquérir cette conférence pour 8 euros franco

Auprès du

CERCLE ERNEST RENAN
67, boulevard des Invalides
75007 - Paris

SIMPLE BILLET D'UN JOUR
BOURDES MONUMENTALES ET RÉALITÉS.

Guy Rachet

Ce samedi matin du 5 juin, j'écoutais sur France Inter la revue de presse d'Ivan Levaï. Toujours originale avec une pointe de poésie. Il l'a terminée avec la fameuse anecdote concernant Mac-Mahon, alors Président de la République, qui visite l'école militaire de Saint-Cyr. Parmi les cadets se trouve un Africain. Il s'arrête devant lui et lui demande : « C'est vous le nègre ? » L'impétrant ayant opiné du chef, le Président conclut. « C'est bien. Continuez. » D'où l'on conclut que ce pauvre maréchal Mac-Mahon était un incurable imbécile. Or cet homme qui s'est distingué lors de la guerre de Crimée et lors de la bataille de Magenta, cet homme qui a été gouverneur général de l'Algérie de 1864 à 1878, cet homme qui a été Président de la République, pouvait-il être aussi stupide qu'une interprétation simpliste de l'anecdote pourrait le laisser croire ? Comment faut-il donc recevoir ses paroles ? Tout bonnement parce que, avant l'inspection, on lui a fait savoir qu'il y avait un homme de couleur, qu'on appelait alors un nègre (je ne sais finalement pourquoi on veut voir un aspect péjoratif dans le mot de nègre facile à revoir et corriger, et pourquoi on trouve que « noir » traduction directe et imbécile de l'anglais « black », est plus idoine que nègre, alors que les Africains, et d'ailleurs bien d'autres populations peuvent avoir le teint variant dans les bruns mais n'est jamais vraiment « noir »). Donc lorsque Mac-Mahon lui demande « c'est vous le nègre » il faut le comprendre de cette manière : « Ainsi, c'est donc vous l'homme de couleur qui vient de notre empire ! ». Le « c'est bien » qui suit la remarque, signifie que le fait qu'un Africain issu d'une colonie soit entré à Saint-Cyr afin de devenir officier dans l'armée française et donc commander à des Français (« blancs ») est une heureuse chose : d'où le « c'est bien ». Quant au « continuez », cela ne signifie pas « continuez d'être un nègre » : ce sont des interprètes imbéciles qui prennent les autres pour plus imbéciles qu'eux. Cela signifie qu'il serait bon, soit qu'il persiste dans son engagement à Saint-Cyr pour devenir officier, soit qu'il faut continuer à recruter des hommes venus de l'empire pour en faire des officiers de l'armée française.

Voilà donc une gaffe ou une sottise qui n'est jamais ni l'une ni l'autre. L'autre gaffe serait celle de Brice Hortefeux condamné par un tribunal, l'annonce de cette condamnation ayant été faite tout de suite après ce que j'appellerai plutôt la chronique d'Ivan Levaï, pour son trop fameux : « Un ça va. C'est s'il y en a plusieurs que commencent les problèmes ». Ce n'est certes pas mon propos d'entrer de quelque manière que ce soit dans cette polémique qui fait les choux gras d'une association qui s'est instituée gardienne de ce qu'on appelle le politiquement correct savoir en cette occurrence tout propos déclaré par elle « raciste », évidemment lorsque ce dit racisme va dans le sens Français versus étrangers, notamment de couleur, mais certes pas lorsque le racisme s'exprime virulemment en sens inverse. Donc, pour reprendre le constat de Monsieur Hortefeux, on ne peut que chercher à le généraliser en se fondant sur des faits historiques, donc incontestables. C'est ainsi que lorsque les Romains qui ont commencé à intégrer dans leurs légions des Germains et autres Barbares d'autres Rhin et Danube, et que, par la suite, ils les ont intégrés dans les frontières de l'empire comme « fédérés », ils ont eu une action sans nul doute heureuse et utile pour l'empire. Mais lorsqu'ils n'ont plus été capables de contrôler le flot des immigrants barbares, même avec l'aide des anciens Barbares devenus de vrais Romains (songez, par exemple, à Aetius, fils du Scythe Gaudence, le vainqueur d'Attila aux Champs Catalauniques), ils se sont retrouvés sujets des nouveaux royaumes barbares, Francs, Alamans, Wisigoths, qui avaient fait éclater l'empire de Rome : ce fut le début de leurs « problèmes ».

Voulez-vous un autre exemple qui ne pourra que remplir d'aise le MRAP et autres lobbys et coteries, incorruptibles gardiens du politiquement correct ? Lorsque les Carthaginois naviguaient le long des côtes atlantiques de l'Afrique pour y faire du commerce, et lorsque, deux millénaires plus tard, les Portugais leurs succédèrent, tout allait bien pour les populations de ce qui allait devenir l'Afrique Occidentale. Il n'en allait d'ailleurs plus de même pour l'Afrique Orientale devenue depuis déjà plusieurs siècles le fournisseur principal de bois d'ébène du monde musulman, il convient de le rappeler. Mais lorsque les Européens arrivèrent, non plus avec quelques caravelles, mais en masse, c'est là que commencèrent les problèmes pour l'Afrique... Il faudrait donc conclure que M.

Hortefeux a fait, en une « brève de comptoir », le constat d'une évidence, bien que, reconnaissons-le, il aurait mieux fait de se taire, surtout lorsqu'on occupe le poste ministériel que nous savons. Cette fois, il s'agit bien d'une gaffe !

LES LIVRES

CHRISTIAN BOUCHET, B.A. — BA OCCULTISME
 Puisseaux, Pardès, 2000, 128 p., 64 FF (9,75€)

Bernard Blandre
 blandreb@yahoo.fr

Le livre de Christian Bouchet, écrit dans un style dense pour contenir un maximum d'informations dans un nombre de pages limité, est conçu comme un manuel donnant un premier aperçu d'un courant de pensée marginal mais influent dans le monde contemporain.

L'occultisme se présente comme une philosophie, une connaissance du divin dans le monde et dans l'homme qui en est une réduction. C'est un contre- savoir spirituel opposé au rationalisme et au matérialisme.

Il tire ses origines de la magie et de la théurgie de l'antiquité, du néo platonisme, de l'hermétisme et de l'alchimie. Le christianisme a séparé le religieux du magique, tendant à marginaliser ce dernier aspect. Au XII^e siècle l'Occident a découvert la Kabbale juive, puis lors de la Renaissance a repris connaissance des courants de pensée antiques avec le soutien d'importantes personnalités dont des souverains. A partir du XVIII^e siècle les occultistes se structurent en fraternités et en ordres : rosicruciens et franc-maçonnerie occultiste. Le siècle suivant, Éliphas Lévi marque la transition entre l'époque des petites sociétés initiatiques et celle de grandes organisations, notamment la Société théosophique fondée en 1875 par Helena P. Blavatsky et le colonel Olcott ; cette société synthétise des éléments antérieurs et déplace le centre d'intérêt de l'Égypte vers l'Inde. Elle enseigne un système complexe d'évolution des races, chacune ayant eu son instructeur spirituel ; elle affirme l'existence d'un principe omniprésent, illimité et immuable, d'innombrables univers qui se manifestent puis disparaissent. Elle enseigne l'identité de toutes les âmes avec l'âme universelle : elles vivent des cycles d'incarnations ; chacune est égale au Principe suprême en divinité mais inférieure en maturité. La Société théosophique affirme l'existence de maîtres secrets, immortels et spirituels quoique pouvant habiter des corps matériels, regroupés dans une Grande Fraternité Blanche

hiérarchisée qui lutte contre les forces noires pour le contrôle du Cosmos. Les maîtres sont les liens entre les humains et les chefs de la hiérarchie divine présidée par le Seigneur du monde qui réside à Shamballa, dans le désert de Gobi.

Annie Besant et Charles W. Leadbeater ont succédé au tandem Blavatsky - Olcott à la tête de la Société théosophique. Ils ont organisé des week-ends psychiques, ont popularisé la croyance en l'Atlantide et la Lémurie et ont étudié les vies antérieures des membres. Ils ont développé le féminisme, créé une Église catholique libérale et identifié le jeune Krishnamurti au Christ et à Maitreya. Mais la Société théosophique a subi des dissidences, à commencer par celui de Krishnamurti qui a pris son indépendance. Noter aussi la sécession de l'École Arcane, et celle de la Société anthroposophique. S'ajoutent à cela la franc-maçonnerie occultiste opposée à la laïcisation (Memphis-Misraïm), la magie cérémonielle (Crowley, Golden Dawn), l'Ordre martiniste et les groupes apparentés, et les grandes organisations rosicruciennes dont surtout l'AMORC, l'occultisme chrétien (A. de Sarachaga et les néo templiers). L'époque contemporaine est illustrée par Guénon, les surréalistes et Gurdjieff. Le new age n'est plus de l'occultisme.

Après l'aperçu historique, C. Bouchet développe le thème de l'occultisme en théorie et en pratique :

Il voit dans le Monde une manifestation de la divinité et dans l'homme un dieu qui s'ignore en tant que tel. L'homme peut modifier le réel par la pratique de rituels et communiquer avec le mode invisible. La théorie des correspondances présente tout objet comme appartenant à un ensemble unique et possédant avec les autres éléments de l'ensemble des rapports nécessaires. L'occultiste prend contact avec l'invisibilité du visible par la pratique de l'alchimie mystique et de la magie ; son but est d'être un dieu. L'ouvrage de C. Bouchet détaille les diverses formes de la magie et de la mantique (divination).

La partie suivante évoque la mise en question de l'occultisme. Rompant avec la neutralité qui caractérisait jusque là l'ouvrage, C. Bouchet met en cause la politique de lutte contre les sectes menée en France sous l'effet, écrit-il, d'un lobby qui veut institutionnaliser un droit de persécution des spirituellement déviants. Il affirme que les

groupes occultistes ne correspondent pas aux critères qui définissent les organisations sectaires dangereuses tels que présentés dans le rapport parlementaire de 1995. Si des « nouveaux mouvements religieux » tels que la scientologie, les mormons, l'aumisme ou les raéliens sont issus d'un substrat occultiste, cela ne suffit pas pour le condamner.

Des « journalistes alimentaires et gratte papier professionnels » présentent l'occultisme comme une version para religieuse du nazisme. Selon Christian Bouchet, les faits sont bien plus complexes. Effectivement, il évoque des personnalités et des organisations qui peuvent accréditer cette thèse : le fascisme a été soutenu par Julius Evola et Arturo Reghini. J.F. Fuller était admirateur de Mussolini et de Hitler. G. Von List voulait restaurer l'état théocratique aryo germanique gouverné par des prêtres-rois et des initiés gnostiques ; il a inspiré une Société Guido Von List qui regroupait des pangermanistes et des théosophes et qui comportait un cercle intérieur, l'Ordre supérieur des Armanes – des prêtres du dieu germanique Wotan dont les traditions ont perduré chez les templiers, les rosicruciens et les francs-maçons. J. Lanz von Liebenfels opposait le principe du bien incarné dans la race aryenne à celui du mal incarné dans les races sombres ; la chute est le métissage des aryens et des espèces animales ; ses disciples ont fondé un Ordre des Germains qui voulait un empire armaniste pangermanique et une nation allemande pure. Au sein de la branche bavaroise de l'ordre, Sebottendorff a créé la fameuse société Thulé.

En 1922 la Fédération (maçonnique) des grandes Loges allemandes éclata en 9 obédiences dont trois « vieilles prussiennes » qui adhèrent à une mystique völkisch : aryanité et élimination d'éléments judaïques.

Mais selon Christian Bouchet, tout ceci est marginal : Hitler dénonça dans *Mein Kampf* les « clercs völkisch gyrovagues » amateurs de rituels et préférait l'activisme aux études occulto-racistes. Les loges völkisch ont été dissoutes en 1935 et l'année suivante les postes de responsabilité au sein du parti national-socialiste ont été interdits aux ariosophistes.

Toutefois, une littérature inspirée des croyances théosophistes nourrit un occultisme néo nazi représenté notamment par Maximine Portas, alias Savitri Devi Mukherji (qui voyait en Hitler un avatar du dieu de la guerre Kalki) et Miguel Serrano selon lequel Hitler ne serait pas

mort mais se serait occulté, et les soucoupes volantes seraient une arme secrète des nazis.

Quoiqu'il en soit, l'occultisme ne saurait être réduit au nazisme. Des occultistes ont milité dans bien d'autres courants de pensée :

Le légitimisme et le stuartisme, deux courants politiques attachés à la restauration des familles royales déchues de France (les Bourbon, notamment le courant naundorffiste selon lequel Naundorff aurait été Louis XVII) et en Angleterre (les Stuart, définitivement évincés du trône britannique par la révolution de 1689). Devant l'impossibilité de voir leur espoir se réaliser, ils se sont réfugiés dans le mythe, le prophétisme, l'attente du Grand Monarque.

Le socialisme et le communisme : C. Bouchet cite un bon nombre de personnalités de gauche ayant participé à des organisations occultistes : T. von Schönfeld, P.J. Briot et C. Teste, L. Blanc, J. Garibaldi, Blanqui, A. Besant, R. Steiner, Castelot, Bogdanov, Bartchenko et Königstein.

L'anticolonialisme, illustré par Olcott et A. Besant.

L'indépendantisme irlandais, soutenu par Crowley

Le féminisme, illustré par A. Kingsford et A. Besant

Enfin, C. Bouchet développe le thème de la magie sexuelle, en essor à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle et dans laquelle se sont illustrés Randolph, Reuss, Maria de Naglowska, Crowley, Gardner, l'abbé Boullan et la Golden Dawn.

Ainsi qu'il a été précisé au début de cette recension, le livre de Christian Bouchet donne un maximum d'information en un minimum de pages : il nous renseigne sur ce qu'est l'occultisme, ses origines et son histoire, et sur les débats à son sujet. Il montre aussi sa diversité. Effectivement, l'occultisme ne saurait être réduit et assimilé au nazisme et les arguments de cet auteur sont assez convaincants pour montrer que des représentants de ce courant ont milité dans des tendances très diverses, voire opposées.

Cela ne saurait peut-être pas suffire pour affirmer comme Christian Bouchet que l'aryosophie occultiste est moins un facteur d'influence sur le nazisme qu'un symptôme qui lui aurait été précurseur. Les aryosophes et la Société théosophique dont ils se sont inspirés ne sont certes pas les auteurs des crimes nazis, mais la parenté des thèses défendues par les uns et les autres, les théories raciales notamment, ne résulte probablement pas d'une simple coïncidence

chronologique. Que Hitler ait méprisé les «clercs völkisch gyrovagues», qu'il ait dissous leurs loges et qu'il leur ait interdit les postes de direction du NSDAP n'est pas un argument suffisant : nombre d'exemples montrent que c'est au sein d'une même famille de pensée que les oppositions sont souvent les plus virulentes ; on se rappellera comment les révolutionnaires se sont guillotiné les uns les autres en 1793-94 ou comment Staline a éliminé les tenants d'autres tendances du communisme que la sienne.

Des études ne laissent aucun doute sur le fait que Hitler et certains de son entourage étaient des lecteurs assidus d'ouvrages occultistes : cela a été mis en valeur dans l'ouvrage de Timothy RYBACK, *Dans la bibliothèque de Hitler*¹²⁴ et celui de Peter LONGERICH, *Heinrich Himmler – Biographie*¹²⁵. Il est vrai que ces travaux datent de 2008 et 2009 et que C. Bouchet a publié son livre sur l'occultisme en 2000.

¹²⁴ Paris, Le Cherche-Midi, 2009 – édition anglaise 2008.

¹²⁵ Ed. Héloïse d'Ormesson, 2009.

